LA VIE SPIRITUELLE

LES MYSTÈRES DE DIEU

D. Dubarle : Optimisme et pessimisme (Conclusion) 613

Saint Athanase : L'Œuvre du Sauveur 638

NOTRE SANCTIFICATION

Th. Camelot : Lecture et oraison 640

J. Daniélou : Les conseils évangéliques 660

LES HOMMES ET LES ŒUVRES DE DIEU

L. B. : Deux moines-théologiens : Dom Vonier et Dom Stolz 675

N. Mère Marie-Cécile de Prouille 686

A travers les revues, 707; *Les livres*, 712.

N° 330 JUIN 1948

ÉDITIONS DU CERF

LA VIE SPIRITUELLE

Paraît le 1er de chaque mois
Directeurs : A. PLÉ et A.-M. HENRY, O. P.

■

ABONNEMENTS

FRANCE :		*ÉTRANGER :*	
Un an	500 fr.	Un an	550 fr.
Abonnt de soutien..	700 fr.	*sauf :*	
Six mois	300 fr.	Angleterre	£ 1.
Le numéro	50 fr.	Canada, U.S.A. (Amér. latine.)	$.4.
		Suisse	F.S.15.

Pour la *Belgique*, s'abonner à
La pensée catholique, 50, rue Setinne, Liége.
Un an : F. B. 150.

Chèque postal : Éditions du Cerf - Paris 1436-36

Les abonnements partent de janvier, avril, juillet et octobre.

■

La correspondance doit être adressée à
ADMINISTRATION DE LA VIE SPIRITUELLE
*29, Boulevard de Latour-Maubourg — PARIS-VII*e
Téléphone : INV. 30-53 (4 lignes groupées)

■

Publicité LECOMTE, 37, Rue de l'Échiquier, PARIS (Xe**)**
Téléphone : TAItbout 61-17—52-39

■

30e année 330. t. LXXVIII. N° 6. Juin 1948.

■

N'oubliez pas de répondre à l'enquête :
Vous sanctifiez-vous par l'apostolat ?
Vous avez jusqu'au 30 Juillet.

LA VIE SPIRITUELLE
No 330 — Juin 1948

SOMMAIRE

LES MYSTÈRES DE DIEU

D. DUBARLE, o. p. Optimisme et pessimisme (Conclusions) 613

Est-il possible de dégager de l'histoire et d'élaborer en théologie la loi des rapports entre l'Eglise et le monde ? Telle est au fond la question.

Dira-t-on que cette loi, c'est le divorce? — Mais pourquoi voyons-nous toujours l'Eglise à la recherche de l'harmonie ? — Dira-t-on que c'est l'harmonie ? — Mais comment l'Eglise va-t-elle sauvegarder son indépendance et sa transcendance, et comment l'apôtre se gardera-t-il de tout empâtement dans le temporel? Et si enfin, c'est sur la Croix que le rapport doit s'établir, comment peut-on dire qu'il se tient du côté de l'harmonie?

SAINT ATHANASE. L'œuvre du sauveur (Texte ancien) 638

Sur cette parole rapportée par saint Matthieu (11-27) : Tout m'a été donné par mon Père.

NOTRE SANCTIFICATION

TH. CAMELOT, o. p. LECTURE ET ORAISON 640

Parmi les éléments qui doivent assurer l'équilibre d'une vie contemplative authentique — aussi bien féminine que masculine — le plus important est sans nul doute la formation intellectuelle, ou pour mieux dire doctrinale. Il est aussi dangereux de la méconnaître que de la mal comprendre.

J. DANIELOU, s. j. LES CONSEILS ÉVANGÉLIQUES ET LES ASPIRATIONS DES JEUNES 660

Conférence donnée à des journées d'études *de Janvier dernier, sur les « adaptations de la vie religieuse féminine ».*

LES HOMMES ET LES ŒUVRES DE DIEU

L. B. DEUX FIGURES DE MOINES-THÉOLOGIENS : DOM ANSCHAIRE VONIER ET DOM ANSELME STOLZ 675

A l'occasion de deux livres : L'Esprit et l'Epouse, *traduit récemment de l'anglais, et* L'ascèse chrétienne, *que viennent de traduire de l'italien les moines de Chevetogne, l'auteur montre l'exceptionnelle importance de ces deux « moines-théologiens » dans le renouveau spirituel d'aujourd'hui.*

TESTIS FIDELIS. MÈRE MARIE-CÉCILE DE PROUILLE 686

La deuxième prieure après la Restauration du fameux monastère fondé par saint Dominique à Prouille.

A TRAVERS LES REVUES

Angelicum. — Cheval blanc. — La table ronde. — Jeunesse de l'Eglise. — Nouv. revue de science missionnaire. — Orbis catholicus. — Nouv. revue théologique. — Revista biblica. 707

LES LIVRES

Spiritualité et liturgie.

Dom G. BÉLORGEY, L'humilité bénédictine (*L.-M. C.*) 712

R. P. POUPON, Le poème de la parfaite consécration à Marie (*V. V.*) 713

Abbé GESLIN, L'apocalypse (*V. V.*) 714

H. RONDET, Problèmes pour la réflexion chrétienne (*J. Gaillard*) 714

P. MISRAKI et J. CHASSANG, La maison de mon Père (*A. L.*) 714

M. BLONDEL, Les ordinations chez les Melkites (*I.-H. D.*) 715

G. MORIN, Le baptême (*M.-L. T.*) 715

Les psaumes et les cantiques du bréviaire romain (*A.-M. H.*) 715

L'album du dimanche (*M. C.*) 716

G.-M. LEDENT, Le sacrement des malades (*P.-A. Liégé*) .. 716

P. CROSIER, La messe (*I.-H. D.*) 717

Le livre des mères (*A.-M. H.*) 717

Amour humain, Parole divine (*A.-M. H.*) 718

H. DARY, Pourquoi, maman?.. (*R. M.*) 718

J GODRON, Le mariage. Principes catholiques, Solutions légales (*H. D.*) 719

A. RIVET, Traité du culte catholique et des lois civiles d'ordre religieux (*P. Bouchet*) 720

C. MARTINDALE, Aux jeunes. Le commandement difficile (*J. Gaillard*) 720

J. CATTAL, Moselle (*R. M.*) 721

J. O. C. F., Marthe Grange. La vie d'une jociste (*L.-M. T.*) 721

P. Arron, Le curé d'Ars (*A.-M. H.*) 721

J. B. Eriau, Mère Marie du Saint-Sacrement (*A.-M. H.*) 721

P. Fernesolle, Sa Sainteté Pie XII et la paix du monde (*P.-A. Liégé*) 722

Viennent d'arriver à la revue 723

Tables 725

Optimisme et pessimisme

CONCLUSIONS

Dans le dialogue entre optimisme et pessimisme, il ne s'agit pas seulement d'un jugement sur l'ensemble des choses, mais aussi de la conduite de la vie. Ce monde appelle une attitude d'action. Celle-ci se fixe pour une large part en fonction de l'appréciation de l'existence. Une des tâches de la spiritualité est ici de faire dépasser l'instinctif et d'éveiller la conscience aux raisons les plus profondes des activités humaines qu'elle a à contrôler. D'où l'analyse des tendances et l'examen de leurs fondements. Reste, une fois cette analyse poursuivie, à en tirer, si possible, quelque méthode de vie.

La chose n'est point facile, à vouloir tenir compte de tous les aspects de l'enseignement chrétien. Avant toute chose la parole de Dieu est la bonne nouvelle et ce qu'elle annonce à l'homme dépasse inimaginablement tout ce que nous pouvons attendre de meilleur ici-bas. L'éternité nous est ouverte et la filiation divine nous est acquise. Le christianisme n'en avive pas moins la conscience d'une misère profonde de l'existence présente de même qu'il ferme la voie aux espérances d'un messianisme charnel. Le royaume de Dieu n'est pas de ce monde et toute tentative de réconciliation du temporel et du divin demeure

insatisfaisante, tant que le Seigneur n'aura pas fait connaître sa gloire. La certitude chrétienne n'oriente donc pas l'âme exactement dans le sens des élans spontanés de la vie mais plutôt suivant une direction nouvelle en rappelant sans cesse que le véritable accomplissement de l'être transcende ce que nous réalisons ici-bas. Nous n'avons pas de cité permanente en ce monde. Quels que soient les efforts pour instituer la patrie du bonheur au sein de son histoire, l'humanité n'y réussira pas. Notre droit de cité est céleste, non terrestre. Pourtant cette même certitude chrétienne nous avertit sans cesse que c'est néanmoins ici-bas que nous avons tout d'abord à vivre et qu'il est vain de vouloir éluder le temps au nom de l'éternité. Jamais la terre ne donnera d'elle-même naissance à ce que nous espérons. C'est cependant à la mesure de notre comportement sur cette terre que nous aurons accès à ce que nous espérons.

Ainsi une sorte de balancement semble intervenir entre les tendances de l'âme religieuse : impossible de confondre l'univers de la promesse divine et celui de l'existence immédiate — et cependant l'existence immédiate est bien ce qu'assument les grandes intentions de la promesse. Il faut passer outre à ce siècle mais c'est au sein même de ce siècle qu'il faut y travailler. Il faut parvenir à la plénitude du bien : la venue de cette plénitude ne se fera point cependant en renonçant au présent, mais en le sanctifiant autant que faire se peut, en dépit même de ses caractères adverses. Il s'ensuit que l'équilibre de l'existence chrétienne a quelque chose de paradoxal : il lui faut tirer une attitude unique et simple de considérants fort opposés et dont il n'est pas permis de méconnaître ni de dissimuler les oppositions. Nul n'est plus optimiste que le chrétien qui sait quelle est la vocation de l'être et quelle est l'énergie de la grâce qui en procure l'accomplissement. En un sens cependant nul n'est plus pessimiste, si l'on

veut dire par là plus aigu dans la pénétration des détresses qui affectent l'existence et des menaces qui pèsent sur elle. Nul n'est davantage fondé à rompre avec la confiance spontanée de l'homme en lui-même, nul cependant ne doit attacher plus de prix au présent déploiement des énergies humaines puisque c'est à la mesure de son unique vie présente que l'homme est capable du choix décisif. Reste à savoir comment lier le tout dans la conduite quotidienne.

*
**

En composant sa République Platon a eu l'idée profonde de mettre en correspondance la loi d'existence de l'individu et celle de la cité à laquelle il appartient. Les vertus qui doivent être exigées de chacun peuvent être déterminées à partir de celles, plus évidentes parce que réalisées à plus grande échelle, qu'on attend du grand corps humain dont il fait partie. De ce grand corps à chacune des cellules les comportements s'induisent réciproquement. Ainsi en est-il de l'Eglise et de chaque chrétien. Ce que l'Eglise éprouve au contact de ce monde, chaque chrétien le rencontre pour sa part dans l'action qui se propose à lui. Ce que l'Eglise atteste par son attitude mystérieusement inspirée par l'Esprit-Saint, chaque chrétien doit l'observer pour découvrir les règles de ses initiatives. Il ne s'agit plus ici de faire des ajustements abstraits mais, sous une lumière que nous avons essayé de rendre plus vive, de regarder une réalité bien concrète où nous pouvons déchiffrer quelques réponses aux questions que nous nous sommes posées. La situation de l'Eglise en face de ce monde manifeste exemplairement quelles sont les lois de l'action apostolique du chrétien.

I. — La condition de l'Eglise en ce monde.

Il est impossible de dire en un seul mot tout ce que, dans sa condition présente, l'Eglise se trouve être

pour le monde. Qu'on nous permette de recourir à l'évocation biblique et, partant de la figure, de caractériser l'Eglise comme la réalisation permanente de la Pâque au sein de l'humanité. La première pâque fut la sortie du peuple juif de la captivité d'Egypte, l'inauguration du cheminement vers la terre de la promesse. La pâque du Christ a constitué de façon décisive la réalité qui s'annonçait dans la pâque juive; l'Eglise qui est issue de la mort et de la résurrection du Fils de Dieu n'est autre que le cheminement d'Israël selon l'esprit vers la terre de la véritable promesse. L'Eglise est donc la forme même selon laquelle il est donné à l'homme de vivre le passage du Seigneur, la forme même selon laquelle il est donné à l'homme de passer d'ici-bas à la terre des vivants. Son équilibre avec le monde est donc essentiellement non celui d'une cité installée, mais celui d'un peuple en marche constante. Sans doute le monde lui-même est-il en marche pour son propre compte et vante-t-il son évolution, son progrès, reprochant parfois à l'Eglise de retarder. Le mouvement du monde n'est cependant à maints égards qu'une stagnation : le seul vrai devenir est celui des fils de Dieu. C'est pourquoi l'histoire de l'Eglise ne peut jamais prendre exactement place dans les cadres de l'histoire du monde. A tout moment des ruptures déconcertantes se produisent, qui attestent le libre jeu d'un principe irréductible.

C'est bien pourquoi également il n'y a en fin de compte pas de loi déterminant les rapports entre réalité humaine et réalité chrétienne tout au long de la suite des temps. Le cheminement chrétien a toujours lieu à partir de ce qui existe, procède de l'état présent des choses. Mais il est toujours réaction originale, à la fois accordée à ce présent et transcendant à ses déterminations. D'ailleurs son effet essentiel ne s'inscrit point dans l'état présent des choses mais au delà : il ne demeure au sein des affaires humaines que le sillage

de l'incessant transfert de l'être que Dieu effectue de ce monde à l'univers de son Fils bien-aimé.

D'où l'impossibilité de fixer une forme définitive d'équilibre entre la vie de l'Eglise et la vie terrestre. Voici vingt siècles que la religion catholique a pris pied en ce monde. Successivement elle a connu la persécution, la mise à l'honneur et la prépondérance sur les affaires humaines, la désaffection d'un grand nombre et le désétablissement par rapport à un système temporel prenant sans cesse plus d'autonomie. Le plus clair de ces expériences, c'est qu'au total aucune d'elles ne permet d'assigner une loi constante aux relations entre l'Eglise et le monde. Aucune non plus de ces expériences ne permet d'inférer avec certitude la figure future de ces relations. Nous pouvons retourner à l'état de persécution, nous pouvons retourner aussi bien à une nouvelle période d'établissement et de prépondérance, nous pouvons même voir s'établir pour un temps quelque type inédit de relations.

Sur ce point saint Augustin semble avoir touché avec profondeur à l'essence chrétienne en affirmant les inéluctables vicissitudes des rapports entre l'Eglise et la cité terrestre, le caractère précaire ou transitoire de tout système de leur organisation. Ceci semble d'autant plus inévitable que l'univers où l'Eglise doit vivre est un univers traversé par le péché. Un antagonisme constant subsiste ici-bas entre la volonté de marche humaine vers l'avenir temporel et l'appel du passage chrétien à la cité de Dieu. Au lieu donc de voir seulement des initiatives d'essence différente, mais s'accordant libéralement l'une à l'autre dans le respect de leurs fonctions propres, nous sommes en présence tantôt d'oppositions violentes, comme ce fut le cas lors des persécutions, tantôt de discordances de développement, comme c'est fréquemment le cas de nos jours — l'homme chrétien et l'homme des temps modernes ayant pour l'instant de la difficulté à se re-

joindre. Les ruptures malheureuses soulignent avec force la contingence permanente : l'Eglise est dans le monde sans être un produit du monde. Mais elles rappellent aussi que quelle que soit la situation faite à l'Eglise, tout peut y être grâce. Nous ne savons pas en fin de compte ce qu'il faut souhaiter. Le Christ qui construit son Eglise sait ce qui convient pour chaque temps. Ainsi la première leçon de la pérégrination de l'homme vers Dieu c'est une certaine indifférence à la figure du temps, ou plutôt la certitude d'une bénédiction spirituelle attachée à chaque figure du temps. Il faut accueillir avec action de grâces aussi bien le temps des déchirements et des angoisses que le temps de la prospérité du nom chrétien.

Il est relativement facile à l'âme chrétienne de comprendre ce premier trait de la vie de l'Eglise et d'entrer dans l'esprit de ce détachement. Pourtant quelque chose de paradoxal surgit aussitôt. Il apparaît en effet que du sein même de cette liberté à l'égard des circonstances s'affirme une volonté très soucieuse de la disposition favorable des choses humaines et ne cessant de chercher comment, sans rien abandonner de ce qui a été confié par Dieu, pourront s'ajuster au mieux les rapports avec la cité terrestre.

L'attitude de l'Eglise est en effet symptômatique. Sans se scandaliser des états de rupture, son effort est néanmoins de travailler sans cesse à la réalisation d'un état d'harmonie. Du sein même des persécutions les chrétiens ont cherché à faire voir à leurs adversaires la possibilité d'un ordre public réalisant l'accord d'un plein développement du citoyen et de l'Etat avec les exigences de la foi pour laquelle ils acceptaient de mourir. Leurs apologistes en ont agi semblablement dans le dialogue avec les protagonistes de la sagesse et de la culture humaine. Aujourd'hui encore, bien que l'Eglise n'ait pas hésité à se séparer de certaines expansions humaines dans la mesure où elles

se sont faites au nom d'un abandon ou d'un refus du Christ, son magistère ne cesse de rappeler qu'il n'est point de véritable conquête de l'homme qui ne puisse s'épanouir pleinement dans l'harmonie avec les affirmations et les œuvres de la religion chrétienne. Le réflexe profond de la foi ne semble donc pas du tout d'accentuer les ruptures ni d'organiser délibérément un climat de tension. Il est bien plutôt de travailler obstinément à instaurer une unité et à pacifier les conflits. L'Eglise se garde fort dans sa pratique d'obéir aux inspirations d'une apocalyptique chagrine, trop portée à professer une vision dramatique des oppositions entre ce qui est du Christ et ce qui vient du monde.

On a souvent vu dans cette attitude d'effort conciliant une manière de lâcheté plus ou moins inconsciente, le consentement à la tentation de faire passer une certaine réussite temporelle du système chrétien avant le maintien intransigeant de l'intégrité du dépôt. Façon de juger profondément inexacte. En fait l'Eglise est dominée au moins par un triple souci : le premier est celui des *pauvres gens* qui sont finalement la masse des hommes. Tous sont appelés à faire partie du peuple de Dieu et à entrer dans son cheminement vers la patrie supra-terrestre. Or il vaut mieux pour le bien du plus grand nombre que le cheminement humain et le cheminement chrétien se fassent en concordance, car les grandes vertus sont rares et dès lors peu nombreuses les âmes capables de demeurer fidèles au Christ lorsqu'elles ressentent un apparent antagonisme entre l'humain et le chrétien. L'humain se manifeste aux yeux de tous, avec sa puissance immédiate de conviction, sa capacité d'imprégnation incessante de l'existence. Lorsque les désaccords avec la chose chrétienne prennent trop d'ampleur et semblent noués de façon par trop insoluble, il faut toute l'énergie d'un héroïsme spirituel pour préférer l'adhésion au Christ comme

à l'état pur. La bonté présente au sein même des cheminements humains au lieu de confluer alors sur cette adhésion lui fait durement obstacle : comment tant d'âmes simples ou peu éveillées aux dimensions de l'appel religieux pourraient-elles percevoir le bien-fondé d'un fait transcendant lorsque la première caractéristique de ce fait apparaît celle de l'opposition avec le système usuel des valeurs naturelles ?

Ainsi en est-il trop souvent de nos jours. De grandes masses humaines qui se sont détachées de l'Eglise demeurent maintenant persuadées de l'impossibilité qu'il y a d'être suffisamment homme ou plutôt suffisamment dans le sens de l'évolution humaine tout en étant chrétien. Cependant l'Eglise, qui a la charge de conquérir toute âme humaine, ne saurait accepter de voir l'énergie de la grâce réservée à un petit nombre d'individualités assez préservées du monde pour être inconscientes des difficultés ou d'une élévation spirituelle suffisante pour dominer les déchirements du conflit ? Il arrive qu'à certaines époques ou en certains pays vivre chrétiennement implique de vivre un peu en marge. L'Eglise ne peut jamais se résigner à pareil état de choses ni renoncer à voir la vie chrétienne rendue possible au cœur même de toute la vie humaine quotidienne. Tel est son premier souci.

Le second lui vient de *l'appréciation même qu'elle fait de l'humain*. La figure de l'histoire est incertaine et son secret dans la main de Dieu, il est vrai. Par contre la montée même de l'humain qui s'y accomplit représente cette chose excellente que Dieu inscrit dans sa création dès le commencement du monde. Avec ses richesses et son développement le monde créé n'est nullement, vis-à-vis de la réalité religieuse, dans la situation où le pensent certaines ascèses imprégnées de conceptions non chrétiennes. L'univers n'est pas dégradation de l'être véritable, qu'il faut par principe

fuir si l'on veut accéder à la réalité divine. Il est bien plutôt vocation à l'être véritable, dont tous les éléments doivent être rassemblés au sein du consentement à cette vocation. Sans doute le péché vient-il compliquer ce fait, mais il ne vient aucunement l'annuler. Dès lors la loi de l'effort chrétien se laisse clairement définir : impossible de se tenir en repos tant que toute chose au monde n'aura pas été rassemblée sous l'obéissance harmonieuse à Jésus-Christ. Il ne suffit pas d'attendre dans l'indifférence au présent l'avènement de la gloire qui résoudra tout problème. Il s'agit dès maintenant et en préparation de cette gloire future, de faire le présent aussi conforme que possible à la cité éternelle vers laquelle tend l'Eglise. La chrétienté, c'est-à-dire un certain état d'accord suffisant entre le système de l'humain et l'actualité de l'Eglise, n'est sans doute pas toujours l'état historique du monde, mais elle n'en est pas moins ce vers quoi, par une sorte d'implication naturelle, le travail temporel de l'Eglise ne cesse de se diriger.

On peut retrouver à ce propos tout ce qui a été dit de l'optimisme chrétien. Celui-ci ne vaut pas tellement comme description de ce qui est présentement que comme indication de ce qu'il faut chercher à vérifier à tout instant. On notait tout à l'heure le fait du détachement chrétien vis-à-vis des figures de l'histoire et des vicissitudes auxquelles sont soumis les rapports de l'Eglise et du monde. Mais à l'intérieur de la liberté qu'assure un tel détachement il faut bien voir que le travail doit être entrepris dans un sens bien fixé : il s'agit de retrouver la confluence entre le grand courant de la création sous-jacent aux choses et le courant chrétien par lequel la créature s'éveille à l'intimité divine. Du fait du péché l'obstacle à cette confluence surgit sans cesse et doit être sans cesse surmonté. Pourtant le seul travail chrétien pleinement efficace et conforme à l'élan premier de la grâce est le travail du

rétablissement de cette confluence. Il est possible d'être éloquent et de paraître profond en érigeant la rupture en système. Mais on peut se demander si le zèle dont on semble alors faire preuve en faveur de l'authencité chrétienne est bien celui de l'édification du corps du Christ et s'il tient bien compte de la vocation mutuelle de la création et de la grâce. En tout cas le comportement, d'apparence plus besogneux, de l'Eglise affrontant ce monde avec le souci de respecter ce qu'il comporte de valable semble bien nous donner une leçon plus exacte sur la vérité profonde des choses.

Ce n'est pas encore là néanmoins le tout du souci de l'Eglise. Le cheminement des créatures vers Dieu n'est pas simple élan d'une vocation immédiatement écoutée. Il est dispensation de la *Rédemption*. Il n'y a plus harmonie spontanée entre le développement effectif de l'humain, traversé par le péché, et l'accès de l'être à Dieu, incompatible avec le péché. Il y a harmonie refaite, plus puissante en fin de compte que nulle autre, mais point immédiate et qui suppose victoire sur les résistances de l'être qu'il faut conquérir à Dieu. D'où une mission encore plus instamment confiée à l'Eglise et une certitude sur laquelle elle ne cesse de s'appuyer pour définir le sens de son travail. L'Eglise se voit enjoindre par le Christ la tâche d'annoncer la bonne nouvelle à toutes créatures et de conduire les énergies de la Passion jusqu'à toute réalité justiciable de salut. Elle s'entend assurer par Jésus sa présence avec elle jusqu'à la fin des temps : inépuisable efficacité de ce que le Fils de Dieu lui transmet. D'où le labeur patient, presque têtu dont l'Eglise n'a cessé de faire preuve pour accorder l'univers de la grâce rédemptrice à l'univers de l'humain, univers pécheur mais à discipliner par le salut venu de Dieu. Malheur aux responsables du message s'ils n'évangélisaient point. Malheur à eux donc s'ils venaient à laisser en dehors du souci d'illumination et de sanctification les

choses qui font la vie de l'homme à évangéliser. Il n'est plus même question ici d'arguer des ruptures introduites par la faute : car précisément la Rédemption les présuppose, les affronte et cherche à les réduire dans une résurrection de l'élan vers Dieu. Certes la Rédemption n'est efficace que lorsque le choix de la résurrection vient répondre à la prédication de la Croix. Cependant la loi du travail n'est pas identique à celle du succès. Nous retrouvons ici à son tour la portée de ce que nous appelions précédemment « l'optimisme christologique » — au total certitude dynamique, opérante, de l'indéfini pouvoir du sacrifice chrétien.

Ainsi premier caractère ou, si l'on veut, premier paradoxe de la vie de l'Eglise en ce monde : une liberté essentielle s'y fait jour qui rend l'accomplissement spécifique de l'Eglise comme indépendant d'aucune subordination à des conditions humaines ou historiques quelconques, et tout en même temps, l'énergie de cette vie de l'Eglise n'en tend pas moins tenacement à obtenir le meilleur accord possible entre le système humain et celui de la grâce. Les réactions « pessimistes » rappellent à bon droit que l'accord avec l'histoire humaine n'est pas l'objectif de l'Eglise et ne saurait l'être sans apostasie, que le seul mouvement de l'être assuré des promesses divines est le cheminement par lequel l'homme entre dans le royaume de Dieu. Mais en même temps cependant l'optimisme est dans la vérité qui refuse de renoncer pour autant à l'effort de tout intégrer à ce mouvement constitutif de l'Eglise et ne cesse de poursuivre de toutes ses forces la conversion de l'histoire humaine à cet accomplissement suprême.

Ce premier caractère a son symétrique. A l'égard du monde tout l'effort de l'Eglise est d'arriver à l'harmonie des fins et à tout le moins à la compatibilité des élans. Effort dont on ne saura jamais assez dire à quel

point il tient à cœur à la société des hommes qui se sont confiés au Christ. Cependant cet effort ne sera jamais si fasciné par un tel objectif qu'il fasse passer celui-ci avant toute autre chose. L'Eglise vise à la condition d'accord avec le monde, mais sans oublier qu'elle n'a pas besoin de cet accord pour subsister. Le monde ne s'identifie pas au corps mystique du Christ. Tant mieux pour lui s'il s'y rallie. Et s'il refuse de s'y rallier le Seigneur saura tirer de ce divorce les biens pour lesquels l'Eglise ne cesse de lui faire confiance. L'effort chrétien fait constamment appel aux références de l'optimisme et prie sans trêve pour que les événements répondent en ce sens à leur vocation profonde. Pourtant l'Esprit-Saint ne cesse de tenir l'Eglise comme au-dessus de son action temporelle et, dans l'échec aussi bien que dans le succès, de la maintenir assurée des promesses qui lui sont faites. Car bien entendu l'échec a lieu et même avec une certaine fréquence.

Comment faire un exact bilan de l'histoire et dire dans quelle proportion se distribuent réussites et échecs de l'effort chrétien ? La chose passe les moyens d'une rapide appréciation. Il conviendrait sans doute de ne pas minimiser ni les temps de combat ou d'insuccès devant ceux de paix ou de réussite, ni de ne voir dans les événements que luttes et déceptions. Il convient de même de ne pas trop rapidement préjuger de ce qui viendra continuer le présent. Le présent est indécis. Le temps à venir peut être celui d'une situation beaucoup meilleure pour l'Eglise et nous avons à faire pour qu'il en soit ainsi. Il peut être celui d'une situation bien pire, mais il n'y a pas lieu de s'en angoisser. Que le futur soit plus favorable ou qu'il soit plus adverse, la seule attitude vraiment chrétienne est de bénir le Seigneur pour le choix qu'il en fait, sans cesser pour autant de persévérer de toutes manières dans l'effort d'harmonie ni de prier pour sa réussite.

Un effort toujours poursuivi et se gardant néan-

moins de postuler le succès, un effort ne considérant jamais l'échec comme venant remettre en question son inspiration profonde, tel est bien ce qui déconcerte souvent dans l'attitude de l'Eglise lorsqu'on la considère extérieurement. Comment allier en effet ce grand souci d'harmonie avec le monde et ces apparentes indifférences aux ruptures les plus graves avec l'humain ? C'est qu'on oublie que la liberté de Dieu et de son royaume vis-à-vis des choses de l'histoire humaine fait retour à la vie même de l'Eglise, comme aux comportements et aux œuvres qui en témoignent. Si l'Eglise travaille toujours dans le souci de la plénière mise en ordre de l'homme et de la création, elle n'exige point de Dieu l'obtention temporelle des fruits de ce travail et elle n'hésite point à renoncer à tous ces fruits dès que la moindre parcelle de sa fidélité essentielle lui paraît mise en cause. Tant pis si le présent est le temps du divorce. Ceci c'est l'affaire du Seigneur. Il n'en restera pas moins, au sein même de l'espèce de « pessimisme » sous-jacent à cette absence d'étonnement devant la plus douloureuse traverse, le mouvement d'un irréductible « optimisme » qui ne cesse de travailler encore à l'harmonie, qui sait que cette harmonie est possible, attendue, et que finalement, peut-être seulement par delà cette terre, mais infailliblement, le Seigneur en justifiera la recherche.

***

II. — Optimisme et spiritualité de l'apôtre.

Ce n'est que par un biais fort modeste qu'il appartient à cette étude de toucher à la question de la spiritualité de l'apôtre. Reste cependant à préciser dans quelle mesure l'optimisme est la règle du comportement apostolique, dans quelle mesure également ce qui trouve son expression dans le pessimisme doit influer sur l'effort de conquête chrétienne.

On a noté dès le début de cette étude combien certains élans actuels semblent lier partie avec l'espérance renouvelée de transformer le monde présent. Il ne faut pas méconnaître le caractère grandiose de cette espérance. Elle amène à concevoir l'état actuel du monde comme témoignant d'une immense crise de croissance de l'humanité. Il en est de l'univers humain comme de l'adolescent : le corps achève de se former, l'horizon spirituel se dilate et se transforme. Cette adolescence du monde a certes quelque chose d'orageux. Les équilibres antérieurs sont remis en question, de nouvelles valeurs humaines se révèlent à coup d'impulsions mal cohérentes. L'Eglise et ses influences sont prises dans les remous de cette crise : telle serait, pensent aujourd'hui beaucoup d'esprits, la meilleure explication des difficultés ressenties depuis quelques siècles. Cependant notre force, estiment-ils encore, est de mieux comprendre ce qui s'est passé et ce qui ne cesse de se poursuivre. Il ne s'agit donc plus pour l'Eglise de donner naissance à une chrétienté d'Occident. Le problème doit être posé aux dimensions mêmes de la terre et les générations qui viennent vont avoir la mission de rassembler toutes les nations sous l'hégémonie de la Croix. Une stature plus accomplie du corps mystique du Christ demande à naître. Un christianisme plus adulte dans un monde plus adulte lui aussi, voilà, pense l'optimisme ,chrétien, ce dont les événements eux-mêmes enseignent l'espérance, voilà également ce qui mérite le dévouement apostolique d'une existence.

C'est là précisément ce sur quoi il importe de revenir et qu'il faut éclairer par ce qui vient d'être dit sur les rapports entre l'Eglise et le monde. Hâtons-nous de reconnaître que la vision de ce programme chrétien est recevable, et touche à une possibilité réelle de notre histoire. L'analogie de ce qui arrive au monde humain avec le phénomène de passage de l'individu à un stade ultérieur de maturité physique et psychique

a certainement quelque chose de valable. Il s'agit donc pour le message évangélique et pour le rayonnement de la grâce de savoir accompagner l'homme dans la marche en avant qui est sienne. Il n'y a pas de doute que le succès de cet effort n'est nullement impossible et que nulle nécessité contraire n'oblige de renoncer à l'idée d'une humanité à la fois plus harmonieusement développée sur le plan humain et s'unifiant plus profondément dans la reconnaissance de la foi chrétienne. On ne peut contester d'autre part la fécondité de cette façon d'envisager les objectifs de l'effort chrétien. Elle fournit en effet une *méthode* de travail apostolique. Le premier acte de cette méthode sera d'acquérir l'exacte compréhension du devenir humain et le second de développer la croissance de l'âme chrétienne elle-même jusqu'au point que réclame la maturation de l'univers. Un apostolat d'ouverture réciproque des acquis naturels et de la grâce chrétienne vécue par l'Eglise se détermine ainsi, dont les bienfaits peuvent être considérables.

Cependant, tout recevable qu'il soit, ce programme d'action et les espérances qui l'accompagnent doivent, semble-t-il, être jugées de plus haut. L'avenir du monde n'est pas avec certitude l'accomplissement de cette possibilité sur laquelle l'optimisme tend à miser. D'autre part, il n'est pas dit que tout apostolat chrétien ait besoin de cette aspiration à une nouvelle harmonie terrestre entre les choses humaines et la vie de la foi chrétienne pour se déterminer à agir. L'harmonie avec le monde temporel n'est pas indispensable au développement de l'Eglise. Il peut se faire dès lors que, par une disposition providentielle des événements, le travail entrepris pour pénétrer de grâce toute réalité humaine soit un travail apparemment infructueux. Pourtant cette perspective d'insuccès ne dispenserait point le chrétien de son devoir de prêcher l'Evangile et d'affirmer la nécessité de vivre en conformité aux exigences de la grâce. Et comme l'intelligence humaine a

besoin d'exemples frappants pour apprendre à discerner la vérité des choses, il n'est pas impossible que le maintien d'un effort apostolique en présence d'un monde adverse et quasi impénétrable soit bien souvent un moyen puissant de rappeler à l'âme chrétienne que ses tâches dépassent infiniment celles d'une installation de la vie spirituelle dans le monde de l'immédiat.

Autrement dit, si rien n'empêche l'apostolat chrétien d'assumer l'hypothèse d'un déroulement somme toute optimiste de l'histoire plus ou moins prochainement à venir, il n'en reste pas moins très important de maintenir l'indépendance de l'élan apostolique vis-à-vis des schémas ou du système idéologique liés à cette hypothèse. Nous ne nous identifions pas à l'espérance de réaliser un monde converti. En envoyant ses disciples, le Christ leur a demandé d'annoncer son message et de baptiser ceux qui consentiraient à le recevoir. « Celui qui croira et sera baptisé sera sauvé, celui qui ne croira point sera condamné ». On retrouve ici le fait de partage qui oppose, dans l'acte de croire, la communauté des élus à ceux qui veulent vivre sans la foi. En prêchant, en travaillant au salut des âmes l'apôtre a dès lors chance d'échouer plus ou moins à la construction de cet univers temporellement chrétien dont il est cependant permis de rêver. L'avenir de l'univers n'est pas tout entier entre les mains de l'apôtre : il dépend plus encore du secret des cœurs et de la conduite divine des événements. Il n'en demeure pas moins que nous avons à annoncer Jésus-Christ à temps et à contre-temps : malheur à nous si nous cessions d'évangéliser sous couleur d'attendre les opportunités terrestres.

Cette indépendance atteste bien l'essence supérieure de l'objectif chrétien. Nous visons à une existence supra-temporelle et devons lui subordonner totalement dans la foi tout ce qui se situe au niveau de cette existence présente. Il faut reconnaître en particulier que l'efficacité, au sens où on la prône si souvent aujour-

d'hui, n'est pas la règle suprême de l'action chrétienne. Tant mieux si cette action semble « prendre » sur les réalités humaines. Mais après tout, quelque immenses que soient les intérêts de l'accord entre la vie des chrétiens et celle de l'homme, ce n'est tout de même pas à cela que nous travaillons d'abord quand nous travaillons pour le Christ. A bien des égards l'apôtre chrétien ne peut rien apporter au monde qui l'entoure qui soit supérieur au témoignage d'une réalité spirituelle refusant tout arrangement en vue de l'efficacité terrestre, exigeant d'être consultée toujours selon ce qu'elle est elle-même et non point selon l'idée de quelque résultat à venir. Comment admettre en effet que ce qui vient authentiquement de Dieu puisse, en vue de la réussite, entrer en marchandage avec les réalités d'ici-bas ?

Le fait que ces réalités sont traversées par le péché vient accentuer concrètement cette condition d'irréductibilité de la grâce chrétienne. Sachant que ce monde n'est pas entièrement bon et que toute chose humaine est mêlée de mal, l'apôtre chrétien se gardera encore davantage de l'entraînement qui peut porter l'âme à vouloir la conciliation à tout prix et à risquer de ménager le succès par quelque fléchissement de l'exigence chrétienne. Le sens du péché a pour corrélatif le sens de Dieu et de la hauteur à laquelle se tient la grâce : de telle sorte que tout le travail de l'apôtre chrétien au salut du monde doit être pénétré de la conscience d'apporter à l'homme un principe de vie dont l'essentiel après tout n'est pas de permettre à l'homme de vivre heureusement ici-bas mais d'accomplir, par delà ce temps, une destinée divine. Il n'est pas mauvais que la substance du christianisme soit marquée du signe de la Croix : cela fait éclater comme il convient ce fait que la tâche de l'apôtre du Christ n'est pas l'organisation, même spirituelle, de cette planète. Evidence qui doit sans cesse tenir en bride un optimisme trop rapide dans ses espérances.

Doit-on pour autant s'en tenir aux conclusions d'un plaidoyer pour le détachement de tout objectif temporel et borner l'action apostolique à la prédication ou à l'organisation d'une vie religieuse sans nul souci des développements humains de la vie dans le temps ? La question semble aujourd'hui d'une assez brûlante actualité. Car beaucoup d'efforts récents ont tablé, peut-être avec quelque intempérance, sur l'espérance de voir surgir, à échéance plus ou moins brève, une synthèse harmonieuse entre le monde humain et la grâce du Christ. A se mettre à la tâche cependant on n'a pas tardé à s'apercevoir que les choses avaient plus d'épaisseur et que le monde humain ne se laisse point conquérir à bon compte, comme si malgré la profonde générosité de certains élans, il s'était révélé impossible d'associer pour de bon les énergies de la grâce à celles du devenir temporel. Les ruptures qu'on se proposait de surmonter il y a quinze ans ne l'ont pas été. N'est-ce pas le signe qu'il est nécessaire aujourd'hui de renverser la vapeur, de ne plus tellement se préoccuper d'une « insertion » du christianisme dans les réalités d'ici-bas pour donner au contraire tout son soin à une intensification de la vie chrétienne dans l'indépendance à l'égard de tout souci terrestre ?

Que la question soit posée est certes excellent. Il serait funeste qu'on lui donne sur le plan pratique une réponse sommairement affirmative. Par-dessous en effet la différence d'ordre entre le souci temporel et le souci proprement religieux, par-dessous toutes les ruptures qui peuvent avoir lieu au cours de l'histoire, la vocation à la synthèse et à l'harmonie subsiste et demande que l'on essaie d'y obéir autant que faire se peut. Eriger les expériences d'échec en justifiant d'un repli de l'action, c'est au fond sacrifier encore au principe de l'efficacité dans l'immédiat. Or rien ne prouve que la vie chrétienne n'ait pas pour mission d'essayer patiemment quelque chose qu'elle

ne réussira pas ou qu'elle ne réussira pas parfaitement.

Encore une fois l'équilibre chrétien avec le monde n'est pas celui d'une vie délibérément retirée et opposant les choses de ce temps aux choses de Dieu comme l'illusion à la réalité véritable. Les choses de ce temps sont appelées à s'intégrer aux choses de Dieu et le travail apostolique ne doit jamais dédaigner rien de ce qui tend à procurer cette meilleure intégration. N'est-ce pas du reste dans un tel travail que la vie chrétienne trouve son véritable épanouissement ? N'est-ce pas de même par ce travail, qu'au moins de façon relative, la possibilité de permanence du message évangélique se trouve maintenue en ce monde ?

Autrement dit, même si elle est un bien secondaire aux yeux du chrétien, l'harmonie de la vie religieuse avec le monde est en soi un bien réel et non pas une réalité indifférente. Un défaut par trop grand de cette harmonie s'il venait à être de notre faute, nous chargerait lourdement de responsabilité. Beaucoup d'hommes peuvent se trouver avoir vécu dans l'éloignement du Christ parce que les chrétiens auront par trop négligé d'assimiler certaines valeurs humaines comme il était possible de le faire. Il nous sera demandé compte de ces hommes...

En fait la situation présente et l'épreuve même des difficultés rencontrées dans l'effort de christianisation du monde rendent plus urgente que jamais la recherche tenace des conditions d'harmonie avec les choses humaines. Il faut s'y prendre de plus loin, y engager plus à fond l'intelligence et l'initiative. Sinon, nous verrons se fermer devant nous des portes qu'il ne tenait peut-être qu'à nous de maintenir ouvertes. Seulement, cet effort doit être lucide et détaché dans sa lucidité. La plongée apostolique au sein de l'humain ne doit jamais oublier l'irréductible spécificité de la vie divine. Elle ne doit jamais oublier non plus que

si l'effort en vue du bien ne se perd jamais, il reste qu'il peut aboutir tout autrement que nous ne pensons et que nous ne souhaitons.

Nous voyons s'esquisser ainsi la possibilité d'un esprit apostolique intégrant tout l'apport positif de l'optimisme et d'un effort tout animé par l'intention d'un accord avec les biens humains dont la nature et l'histoire ménagent ici-bas l'éclosion. L'harmonie est à promouvoir autant que faire se peut. Car ce serait rendre un bien médiocre hommage à Dieu que de prétendre établir sa religion dans le cœur de l'homme en méconnaissant de parti pris tout ce que l'homme se trouve être de bon par le fait d'un développement spontané qui, en dernière analyse, vient lui aussi de Dieu. En ce sens la liquidation du pessimisme est chose nécessaire. Il faut se réjouir de voir aujourd'hui tant de chrétiens refuser de jouer leur vie sur un *a priori* de rupture entre le monde usuel du christianisme et un monde qui se trouve avoir grandi malheureusement trop souvent en dehors de l'unification chrétienne. Puisque ce monde humain n'est pas sans avoir amené à l'existence un nombre considérable de choses bonnes, il exige de la part du chrétien un apostolat de présence et de récupération dont les fruits peuvent être incalculables.

Cette intégration de l'optimisme ne revient point cependant à l'acceptation sans réserve des espérances terrestres. Dès là que l'esprit se laisse par trop fasciner par ces visions de réconciliation quasi paradisiaque entre le progrès humain et l'épanouissement de la grâce, l'optimisme risque de se changer en une sorte d'empâtement temporel de l'aspiration religieuse et l'apostolat qu'il inspire est menacé d'oublier la transcendance spirituelle de son objectif. Dieu et la destinée divine de l'humanité ne sont pas dans la ligne du temps : à force de travailler à l'harmonie entre la vie de l'Eglise et le mouvement du monde, on peut être tenté de reprojeter l'aspiration religieuse suivant la seule perspective de l'avenir temporel et méconnaître

du coup l'irréductibilité de la grâce chrétienne à la réalité cosmique. C'est pourquoi il est si indispensable de maintenir ce qui est sous-jacent aux attitudes pessimistes : le sens de la transcendance de Dieu, la certitude du caractère secondaire et relatif qui affecte toute réalisation dans le temps, fût-elle celle d'une prospérité chrétienne au sein du monde; le sens également du péché et des ruptures qui empêchent d'assimiler tout uniment les choses d'ici-bas dans les synthèses d'une vie chrétienne.

Nous voyons pointer en cela l'une des exigences les plus essentielles de l'esprit apostolique, s'il veut être pleinement chrétien. L'action religieuse se poursuit dans un monde en proie au mal et qu'il ne s'agit pas seulement d'intégrer à une existence plus haute, mais de rendre participant de la Rédemption. Avant toute préoccupation de synthèse, il y a à prêcher le Christ et le Christ crucifié. C'est d'ailleurs par cette prédication et celle-là seulement que l'on pourra parvenir à restaurer quelque harmonie véritable entre le royaume de Dieu et le monde des affaires humaines.

C'est du coup marquer la limite de ces essais de spiritualité apostolique trop exclusivement centrés sur l'idée d'une Incarnation continuée. Jésus-Christ, nous dit-on, est venu assumer la nature humaine et faire apparaître dans le monde l'Homme-Dieu, unifiant en lui l'être terrestre et l'être divin. La tâche des chrétiens est de poursuivre sur le plan anthropologique et tout au long de l'histoire ce que Jésus-Christ a réalisé en sa propre personne. Ainsi chacun de nous doit-il contribuer à édifier le « corps mystique » du Fils de Dieu et à donner à l'Eglise d'être une grandiose consécration de l'univers à Dieu. Pour cela il faut que la doctrine divine prenne elle-même une forme incarnée dans les réalités humaines qu'elle a mission de sanctifier et d'illuminer du dedans. Un univers totalement épanoui dans le Christ : telle est l'implication naturelle de la naissance du Fils de Dieu parmi nous

Comme si l'on pouvait discerner dans le devenir du monde une sorte de répétition orchestrale de la montée de la lignée de David vers l'union hypostatique... C'est à l'accomplissement de l'élan que cette spiritualité de l'Incarnation nous invite à collaborer consciemment.

Vues fort élevées et recevables, répétons-le, mais vues incomplètes tant que l'on voit trop exclusivement dans le Christ le Dieu incarné dans une chair humaine. Il faut préciser tout de suite en affirmant l'indissoluble liaison entre cette Incarnation et l'Acte Rédempteur. Lorsque les temps de la promesse se furent accomplis un être humain a été assumé par le Fils de Dieu. Mais l'union de la nature humaine au Verbe de Dieu n'a pas sur-le-champ son effet ultime : Jésus-Christ est passible, mortel. Le Fils de Dieu est effectivement entré en ce monde, mais d'abord pour souffrir et mourir, pour racheter en sa chair le péché du monde. Il y a certes dans la personne du Christ l'attestation d'une essentielle harmonie entre l'être divin et tous les éléments cosmiques sur lesquels l'union personnelle étend son emprise. Mais cette harmonie n'est pas encore celle de la gloire que nous espérons, elle n'est pas non plus cet accord facile dont nous avons la nostalgie. Les instants de la Transfiguration qui annoncent ce que sera la créature sanctifiée par la grâce, sont des instants brefs et eux-mêmes subordonnés à l'instruction de Pierre, de Jacques et de Jean. Tout le temps que Jésus vit ici-bas ou bien est celui d'une vie cachée ou bien est consacré au labeur du salut. L'acte suprême de cette vie, c'est précisément le sacrifice que permettent la passibilité et la mortalité, que Dieu a réussi à s'approprier.

Nous voyons se déterminer ainsi une synthèse entre l'humain et le divin dont les caractères nous sont fort inattendus et qui, cependant, sont l'exemple des conditions qu'il nous faut nous attendre à rencontrer. Le disciple n'est pas au-dessus du maître : si l'unité que Jésus-Christ a faite en sa propre personne de la nature

divine et de la nature humaine lui a rapporté contradiction, persécution et pour finir la Croix, alors il faut bien s'attendre à ce que le travail que ses disciples poursuivent en vue de conquérir à la grâce divine les diverses possessions de l'homme leur rapporte aussi contradiction, persécution et pour finir la Croix. Si donc Jésus-Christ est dans tout son être comme l'exemplaire de ce que l'Eglise doit réaliser au sein de l'humanité et de ce qui attend ses véritables apôtres, il faut reconnaître que la première fonction temporelle du corps mystique qui s'édifie dans l'Eglise n'est pas de réaliser un mode humain de l'harmonie mais de donner lieu à l'accomplissement en lui de ce qui manque à la passion du Christ. L'apôtre peut bien travailler à assumer autant que faire se peut tout ce qui confère à la plénitude d'être de l'homme et du monde. Ce faisant qu'il ne s'abuse point : en bonne logique chrétienne l'effort qu'il poursuit le conduit à la Croix et l'harmonie qu'il recherche se nouera dans un sacrifice qui prolonge celui du Christ.

Ce n'est pas dire qu'il faille se rejeter en définitive sur l'affirmative d'un divorce irréductible entre l'Eglise et le monde ou d'un déchirement nécessaire de l'activité apostolique dès là qu'elle s'adonne à l'œuvre d'intégration des valeurs humaines à l'univers chrétien. Comme si le pessimisme avait ici raison et puisait dans le mystère de douleur qui accompagne la Rédemption, la justification de sa malédiction sans nuances à l'égard des réalités terrestres. Nous voulons bien plutôt affirmer que la Croix, si paradoxal que cela nous paraisse trop souvent, se tient en vérité du côté de l'harmonie, de la synthèse entre l'humain et le divin, qu'elle réalise, sur un mode surhumain il est vrai, l'unité temporelle — non le divorce — entre l'univers pécheur et la grâce. Rien du mouvement du monde n'aboutit à Dieu sans passer par ce nœud essentiel du sacrifice rédempteur. Mais ce n'est pas là vue pessimiste : c'est

au contraire assurance chrétienne sur le gage effectif du salut. Sur la Croix et par le rayonnement de celle-ci se détermine tout ce qui dès ici-bas se trouve avoir déjà rejoint, dans le sacrifice, l'univers de l'intimité divine, tout ce qui germera dans le triomphe final de la Résurrection et prendra place dans l'épanouissement de la gloire.

Nous parlions jusqu'à présent sans préciser du travail apostolique orienté vers l'obtention d'une harmonie entre les réalités de la grâce et celles de l'épanouissement de la nature. Labeur optimiste auquel il ne peut être question de renoncer. Mais on laissait aussi pressentir que l'optimisme chrétien est obligé de revêtir une forme toute particulière, véritablement héroïque. Cela est vrai non seulement en ce sens que plus que nul autre l'apôtre a besoin d'une sorte d'héroïsme spirituel pour maintenir son optimisme en présence de la claire vue de la condition présente, mais aussi en celui-ci, que l'harmonie à laquelle vise son optimisme se révèle d'une nature inattendue, réalisée au niveau de la Passion rédemptrice, et non point suivant cette condition aisée et souriante que spontanément nous imaginons être la seule caractéristique possible de l'accord entre les choses.

En fait même si la Rédemption du temps à laquelle nous devons travailler à tout instant ne s'accomplit pas toujours en poussant à l'extrême l'analogie avec le drame sacré de la Passion — le Christ a connu lui-même d'autres moments de sa vie que celui-là — il n'en reste pas moins que tout est teinté d'une indissoluble référence à ce moment culminant du retour à Dieu d'un univers pécheur. Nulle action véritablement chrétienne à l'égard de ce monde appelé à s'ouvrir à l'intimité divine qui puisse faire abstraction de la vertu de la Croix dans ce qu'elle a de plus spécifique. « Le monde m'est crucifié et je le suis au monde », s'exclame saint Paul. Reconnaissons que c'est là la véritable

façon pour l'apôtre chrétien d'assumer le monde dans le système divin de l'existence. Mais plutôt que de prendre cette parole pour la règle du divorce qui existe entre le chrétien et le monde, affirmons sans crainte que c'est là la plus puissante et la plus belle harmonie qui puisse jaillir au sein du temps, qui puisse nous y donner les gages de la plénitude de gloire que nous attendons.

D. DUBARLE, o.p.

L'OEuvre du Sauveur

(Saint ATHANASE, *sur ce texte : Tout m'a été livré par mon Père..., Patr. gr.* XXV, 209-212.)

Commentant ce texte de saint Matthieu et l'utilisant pour démontrer contre les Ariens la parfaite consubstantialité du Fils avec le Père, saint Athanase se demande pourquoi le Père a « tout donné » au Fils. On trouvera en ces lignes un éloquent exposé de l'œuvre de notre salut par le Christ, qui a pris notre nature pour la sauver tout entière.

Quand l'homme eut péché et fut tombé, et que sa chute eut bouleversé toutes choses, la mort l'emportait depuis Adam jusqu'à Moïse (1), la terre était maudite, l'enfer ouvert et le paradis fermé, le ciel était irrité, l'homme enfin corrompu et devenu semblable aux bêtes, et le diable nous foulait aux pieds. Alors le Dieu qui est ami des hommes et ne veut pas que périsse l'homme créé à son image, dit : *Qui enverrai-je, et qui ira ?* (2). Et dans le silence de l'univers, le Fils dit : *Me voici, envoie-moi.* Et en lui disant : Va, le Père lui donna l'homme, pour que le Verbe se fît chair, et que prenant cette chair, il la restaurât entièrement. L'homme lui fut livré, comme à un médecin pour qu'il guérît la morsure du serpent, comme à la vie, pour qu'il ressuscitât ce qui était mort, comme à la lumière pour qu'il illuminât les ténèbres, comme au Verbe pour qu'il renouvelât en lui la raison (3). Quand donc tout lui fut livré et qu'il se fit homme,

(1) *Rom.*, 5, 14.
(2) *Is.*, 6, 8.
(3) Jeu de mots sur le Verbe (*Logos*), et la partie raisonnable de l'homme (*logikon*).

aussitôt tout fut restauré en sa perfection première : la terre n'est plus maudite, mais bénie, le paradis s'ouvre au larron, l'enfer frémit et les tombeaux s'ouvrent, les morts ressuscitent, les portes du ciel s'élèvent pour qu'arrive celui qui vient d'Edom (4).

Pour nous faire comprendre dans quel sens tout lui a été donné, le Sauveur ajoute aussitôt, comme dit saint Matthieu : *Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous donnerai le repos* (5). Vous m'avez été donnés, pour que je donne le repos à ceux qui sont fatigués, et pour que je ressuscite les morts. Ces mots concordent avec ce qui est dit en saint Jean : *Le Père aime le Fils et il lui a tout donné en sa main* (6). Il lui a tout donné pour que, de même que tout a été fait par lui, tout aussi pût être renouvelé en lui. Ce n'est pas pour que de pauvre il devienne riche, ni que, sans puissance, il reçoive la puissance : à Dieu ne plaise! mais pour que, Sauveur, il restaure toutes choses. Il convenait que le principe de la création se fît *par lui,* pour que les choses vinssent à l'existence, mais que leur restauration se fît *en lui;* les formules sont différentes. Au commencement tout est venu à l'être par lui, mais plus tard, quand tout fut tombé, le Verbe se fit chair et revêtit la chair, pour qu'*en lui* tout fût restauré. C'est sa souffrance qui nous guérit, sa faim qui nous nourrit, sa descente aux enfers qui nous relève. Lors de la création de l'univers, les choses venaient à l'existence sur un simple commandement : « Que la lumière soit »; mais quand il fallut tout restaurer, il convenait que lui-même se fît homme et que tout fût renouvelé en lui. C'est par son union à lui que l'homme était rendu à la vie; le Verbe se mêla intimement à l'homme, pour que la malédiction désormais ne pèse plus sur l'homme. C'est pourquoi au Psaume 71 ceux qui prient Dieu pour le genre humain disent : *Dieu, donne ton jugement au Roi...*, pour que la sentence de mort portée contre nous soit remise au Fils, et que lui-même l'annule en mourant pour nous...

---

(4) Cf. *Ps.*, 23, 7; *Is.*, 63, 1.
(5) *Mt.*, 11, 28.
(6) *Jn.*, 3, 55.

Lecture et oraison

Y A-T-IL une crise de la vie contemplative ? On se le demandait récemment (1). Au vrai, il ne faudrait peut-être pas parler de crise : les vocations, les belles vocations, qui affluent aux portes des grands monastères contemplatifs, interdisent tout pessimisme. Mais il est certain que la vie contemplative féminine, cloîtrée, connaît en notre temps de très graves problèmes. Les moins lourds ne sont sans doute pas les problèmes économiques et financiers : dans une société de plus en plus collectivisée, où bientôt nul ne pourra manger que si d'abord il produit, on peut se demander avec angoisse quel statut sera fait à ceux et celles qui ont choisi d'être pauvres et de vaquer à Dieu seul. Il y a aussi le problème des santés, le plus alarmant peut-être pour les supérieures et les maîtresses des novices; à nos frêles enfants d'aujourd'hui, anémiées et nerveuses, comment faire porter le poids des austérités traditionnelles ? Il faudra bien que les religieuses anciennes se décident à comprendre que le maintien intégral de l'observance entraînerait pour beaucoup le

(1) J. D. (R. P. J. Daniélou). *La vie monastique et ses problèmes actuels. Dieu vivant*, 7 (1946), pp. 59-60.

détraquement définitif des santés et des psychologies : « Le sabbat est fait pour l'homme, et non l'homme pour le sabbat ! » Il y a le problème de l'adaptation psychologique, et quoi qu'on en pense, celui-là n'est peut-être pas le plus grave. Qu'on nous comprenne bien. Que des filles grandies dans l'indépendance et l'agitation, qui ont pris déjà toutes les initiatives et toutes les responsabilités, qui ont appris à dédaigner les vertus passives, se voient brusquement jetées dans un cadre de vie qui est resté à peu près immuable depuis le XVII^e^ siècle, où tout leur prêche le silence, l'obéissance, la dépendance, le renoncement à la volonté propre, et plus encore au jugement propre, où l'on ne peut dire un mot, où l'on ne peut faire un pas ni un geste sans permission, où la moindre démarche, où le moindre détail du costume sont strictement réglementés par des usages aussi vétustes que vénérables, — et que ces filles n'étouffent pas, ou n'éclatent pas, voilà qui est paradoxal ! Mais si elles ont une vraie vocation à la vie contemplative, et si elles ont le bonheur de rencontrer au monastère un milieu vraiment contemplatif, animé d'une vraie charité et de l'esprit de l'Evangile, elles connaîtront des difficultés sans doute et des souffrances, difficultés *personnelles* d'équilibre de vie à réaliser chaque jour, mais nous ne pensons pas qu'elles rencontrent de vrais problèmes de *structure*, qui mettent en question les bases fondamentales de la vie monastique traditionnelle. On peut faire confiance à la grâce d'une vocation.

Parmi les éléments de cet équilibre personnel, que chacune doit réaliser chaque jour pour son propre compte, la part la plus importante doit être faite à la grâce, à la charité, à l'esprit de l'Evangile, vécu en vérité. Mais parmi les éléments de cet équilibre qui

doivent être assurés par la communauté comme telle, il faut aussi, et de toute nécessité, faire une part très large à la formation intellectuelle, ou plutôt doctrinale. « Un monastère contemplatif, poursuivait la note à laquelle nous avons fait allusion en commençant, a besoin de secours spirituels. Or, combien en sont démunis !... A-t-on toujours une sollicitude assez grande pour cette part du troupeau du Christ, à laquelle on devrait réserver ce qu'il y a de meilleur ? Par ailleurs, la contemplation doit s'enraciner dans la méditation de l'Ecriture et des Pères, dans la *lectio divina*, qui est nécessaire pour la nourrir. Ceci suppose un travail intellectuel. Or celui-ci, il faut le reconnaître, est souvent méconnu... » Ces réflexions nous paraissent excellentes, et on nous permettra d'y revenir un peu, pour les développer ou les préciser.

La vie contemplative est assurément la plus haute des vocations. Elle tend à réaliser dès cette terre la vie du ciel, n'avoir pas d'autre occupation que de connaître Dieu et l'aimer. Vie toute divine déjà; vie quasi inhumaine, pourrait-on dire. Aussi, que de dangers la guettent, et graves : *corruptio optimi pessima !* S'il y des réussites admirables, il y a aussi de lourds échecs.

Vie tout entière vouée à l'unique amour de Dieu; mais ne risque-t-elle pas d'en rester à une dévotion tout affective, voire même purement sensible, où sans qu'on s'en doute trouvent leur satisfaction les instincts refoulés ? Vie sans aucune occupation extérieure; mais, privée du bienfaisant dérivatif de l'action, de l'exercice effectif de la charité, ne va-t-elle pas se replier sur soi ? Cette contemplation sera-t-elle autre

chose qu'introspection, analyse quelque peu malsaine, ou égoïste, de ses « états » intérieurs ? Et en fin de compte, la vie contemplative n'aboutira-t-elle pas à l'inaction, à la stérilité, à l'engourdissement intellectuel et spirituel ? Qui pourrait sonder les abîmes d'ennui, de dépression morne, que l'on côtoie parfois ? Il n'y a en tout ce que nous disons ici aucune intention satirique, — on nous en croira volontiers, — mais qui pourrait dire que ces dangers sont chimériques ?

Assurément, un discernement judicieux des vocations, qui éliminera les tempéraments trop purement affectifs, ou trop portés à se replier sur eux-mêmes; un sage équilibre de la vie, qui fait alterner l'office choral et la prière silencieuse, le travail et l'oraison, la vie en commun et la solitude; et plus encore, une solide formation spirituelle, qui évitera prudemment toute exaltation affective ou cérébrale, et « axera » la vie intérieure tout entière sur l'humilité vraie et la vraie charité évangélique; tout cela permettra d'éviter les catastrophes et assurera l'épanouissement radieux d'une vraie contemplation. Mais tout cela resterait sans doute encore insuffisant, si on ne se préoccupait de donner à cette contemplation son *objet*.

Car s'il est vrai que l'Esprit souffle où il veut, et que Dieu peut donner et donne le plus souvent la grâce de la contemplation aux âmes simples, vraiment humbles et aimantes, il n'en est pas moins vrai que les cheminements de la grâce suivent normalement les voies de la psychologie humaine; or la contemplation est activité de connaissance; regard de foi, regard silencieux, simple et savoureux, tout chargé d'amour, tant que l'on voudra, mais regard qui ne saurait se passer d'un objet à regarder. Sans doute, la contemplation à son sommet sera-t-elle souvent, comme disait

une carmélite, « plus simple qu'un simple regard »; c'est la perception savoureuse de l'union que crée la charité, où s'estompe la distinction entre sujet et objet. Mais à cette contemplation, « transobjective », dirait un métaphysicien, ne faut-il pas de quelque façon donner un appui objectif, sans lequel le regard contemplatif risque de se perdre dans le vague, dans une inutile et morne rêverie, ou au contraire de revenir à une stérile et morose introspection. C'est bien de cela que, sans en avoir toujours une nette conscience, sont privées tant de vies contemplatives, un objet à regarder, à contempler et à aimer. Que d'oraisons « vides », somnolentes, qui ne sont plus qu'un « exercice » aride et pénible, faute d'alimentation doctrinale, faute d'un objet sur quoi se fixer! Quel danger de quiétisme ou d'illuminisme, quelle tentation subtile de se laisser prendre aux illusions de l'imagination ou de la sensibilité, à « ces images déformantes dont se nourrit trop souvent la piété sensible de certaines moniales » (2). Elles ont l'esprit vide, elles se repaissent de chimères ou se nourrissent uniquement de petits livres « pieux ». Quoi d'étonnant dès lors qu'elles s'attardent aux fantômes de leur imagination, ou se complaisent à savourer les réactions de leur sensibilité, où elles croient percevoir la présence de Celui que d'ailleurs elles aiment sincèrement ?

---

(2) Rme P. GILLET, *Lettre aux Moniales contemplatives dominicaines*, 7 mars 1930. *Anal. S. Ord. Fr. Præd.*, 1930, p. 608. — Cet important document dont nous nous sommes largement inspirés ici, mériterait d'être connu même en dehors du milieu auquel il s'adresse directement. Citons-en encore quelques mots : « Pas d'*intellectuelles*, non; mais des religieuses *instruites*, oui. Trois étapes sont à franchir... celle de l'*étude*..., celle de la *méditation*..., celle de la *contemplation* où le cœur l'emporte sur l'intelligence... »

Or cet objet dont elles ont besoin, elles n'ont pas à se le créer de toutes pièces; elles n'ont pas à le chercher dans l'analyse introspective de leur propre conscience, ni même dans une ascension « dialectique » à partir de la contemplation de la création; c'est le mystère de Dieu connu et aimé dans le Christ. Il leur est donné *par la foi*. On ne redira jamais trop que la contemplation n'est pas autre chose que l'exercice de la foi théologale, animée par la charité, éclairée par les dons. Mais « la foi vient de ce qu'on entend, et ce qu'on entend vient de la parole du Christ » (*Rom.* 10, 17). Si on veut ouvrir les âmes à la contemplation, il faut leur donner la parole de Dieu. C'est de cela d'abord qu'elles ont faim. « Seigneur, donnez-nous toujours de ce pain ».

Ainsi l'on comprend que dès l'origine, la lecture spirituelle, *lectio divina*, soit traditionnelle dans la vie monastique. D'Antoine le Grand, son biographe Athanase rapporte qu'assidu à la lecture dès sa jeunesse (ch. 1), il trouve dans l'Ecriture le secret de déjouer les ruses du diable (25 et ss.). Les moines qui se groupent autour de lui dans la montagne s'adonnent à la lecture non moins qu'aux jeûnes, à la psalmodie, à la prière (P.G. XXVI, 841, 881, 908). Les moines du désert de Nitrie vivent « dans la méditation des divines Ecritures, et dans l'exercice de la science divine » (*Hist. Monach.* XXI; P.L. XXI, 444), et la règle de S. Pakhôme prescrit à plusieurs reprises la lecture et la méditation ininterrompue de la Parole de Dieu : en tout temps, au travail, en cellule, dans les allées et venues, les moines liront ou méditeront l'Ecriture (*Reg.* 3, 6, 28, 37, 59, 60; P.L. XXIII, 65-72). Le traité *De la Virginité*, attribué, sans doute faussement, à saint Athanase, recommande à la vierge à qui

il s'adresse : « Que ni la nuit ni le jour la parole de Dieu ne quitte tes lèvres. Et qu'en tout temps ton travail soit de méditer les divines Écritures. Aie un psautier et apprends les Psaumes. Que le soleil à son lever voie le livre entre tes mains » (12, P.G. XXVIII, 264). Et faut-il rappeler encore le programme de lectures dressé par saint Jérôme pour la petite Paula (*Ep.* 107, 12; P.L. XXII, 876-877) ?

Voulant remettre de l'ordre dans le monastère dirigé par sa sœur, saint Augustin, entre autres choses, prévoit que « l'on demandera les livres chaque jour à des heures déterminées » (*Ep.* 211, 13; P.L. XXXIII, 964). Il y a donc des livres, dont on fait un usage quotidien. Mais à quelles heures les distribuera-t-on, et quel temps sera ainsi chaque jour consacré à la lecture ? La *Regula secunda*, ou *Disciplina monasterii*, dont les attaches avec la « Règle » sont encore mal élucidées (3), précise : « On travaillera depuis le matin jusqu'à sexte (midi), et de sexte à none on vaquera à la lecture, et à none (3 heures) on rendra les livres » (P.L. XXXII, 1450). Trois heures par jour consacrées à la lecture ! Nous sommes bien loin de compte avec la pauvre petite demi-heure quotidienne !

La *Règle* de saint Benoît, non seulement prévoit que les frères peuvent consacrer à la lecture et à la méditation du Psautier et des leçons de l'office le temps qui reste après les vigiles nocturnes (ch. 8), et qu'après le repas on fera en commun une lecture des *Conférences* de Cassien ou des *Vies des Pères* ou d'un autre livre édifiant (ch. 42), mais elle détermine le temps

(3) En attendant l'étude de G. Bardy, v. P. Mandonnet, *Saint Dominique, l'idée, l'homme et l'œuvre*, Paris, 1937, t. I, pp. 128-139.

de la lecture faite en particulier, selon les saisons (ch. 48); on a calculé qu'elle accorde ainsi en moyenne quatre heures de lecture par jour (4). Le dimanche, tous doivent vaquer à la lecture, excepté ceux qui sont occupés à quelque emploi. Quant à ceux qui sont assez négligents et paresseux pour ne point vouloir ou pouvoir lire ou méditer, on les enverra au travail, même ce jour-là, pour qu'ils ne restent pas inoccupés.

Pour nous borner à un seul texte médiéval, nous citerons les *Constitutions* des moniales dominicaines de Saint-Sixte à Rome; elles peuvent remonter jusqu'à saint Dominique lui-même. Toutes les sœurs travailleront des mains, « excepté aux heures où elles doivent s'occuper à l'oraison, *à la lecture*, ou à la préparation de l'office divin ou du chant, ou à *l'étude des lettres*... Après Vêpres, toutes iront ensemble à la collation, où on fera la *lecture* comme c'en est la coutume dans l'Ordre de Cîteaux » (5).

La vie contemplative se développe ainsi à partir de la lecture assidue de la parole de Dieu. Et l'on sait que la spiritualité monastique du Moyen-Age distribuait de la sorte les degrés de l'*Echelle des Cloîtrés* : lecture, méditation, oraison, contemplation (6).

On voit par là à quelle nécessité vitale répondent, et en quel contexte profondément traditionnel s'insèrent les prescriptions des Règles et Constitutions

---

(4) C. Butler, *Le monachisme bénédictin*, tr. fr., Paris, 1924, pp. 291-299.

(5) A défaut d'une édition plus récente, v. le texte dans Balme-Lelaidier, *Cartulaire ou Histoire Diplomatique de saint Dominique*. T. II, Paris, 1897, pp. 429-454. Le texte cité ici pp. 431-450.

(6) Cf. Guigues II le Chartreux, *Scala claustralium*, 1; P. L. CLXXXIV, 475.

religieuses concernant la « lecture spirituelle ». Nous avons affaire ici à un élément essentiel de la vie contemplative, que les Supérieures ont le devoir grave d'assurer à leurs filles, et dont sous aucun prétexte elles ne devraient les en dispenser. Même quand le travail presse. Conçoit-on que pour consacrer plus de temps au travail des mains et pour gagner le pain quotidien du monastère, on ferme un jour le réfectoire et qu'on supprime le repas ? Or les moniales ne vivent pas seulement de pain, mais aussi de la parole qui sort de la bouche de Dieu. Un évêque, bien au fait des problèmes de la vie religieuse, disait un jour : « Voulez-vous vous assurer de la valeur spirituelle d'une communauté ? Enquérez-vous d'abord si on y est fidèle à la lecture spirituelle... »

Il y a le danger de se laisser trop accaparer par le travail matériel; et nous pourrions en dire autant des communautés actives, où le labeur apostolique, — est-il toujours d'ailleurs vraiment apostolique ? — est si absorbant qu'il finit par écraser et étouffer la vie intérieure qui s'étiole faute d'air et de nourriture. Il y a aussi peut-être encore çà et là cette fausse humilité que dénonçait le P. Daniélou, qui se défie de toute aspiration intellectuelle. Peut-être cependant serions-nous plus sensible à un autre danger, plus subtil, mais bien réel, croyons-nous : ce quiétisme ou cet illuminisme auquel nous avons déjà fait allusion, ou, pour ne pas employer ces vilains noms, une sorte de paresse intellectuelle qui, sous prétexte d'oraison, de docilité ou de passivité sous l'action de l'Esprit, refuserait le labeur de la lecture. Que si au cours de sa lecture, une âme, d'ailleurs droite et équilibrée, se sent attirée à fermer son livre et à écouter en silence le Maître intérieur qui parle sans bruit de voix, personne assu-

rément ne se sentira le droit de l'en empêcher. Mais que, surtout au début d'une vie religieuse, on prenne systématiquement le parti de substituer à une lecture attentive et studieuse une oraison purement passive, il y aurait là sans doute une insidieuse tentation de paresse spirituelle qui n'irait pas sans dommage pour l'équilibre ultérieur de la vie contemplative. A brûler les étapes et à aller trop vite en ce sens, on risque peut-être de se préparer pour plus tard de longues périodes d'inanition et de stérilité spirituelle. Que d'« aridités » qui n'ont rien de mystique !

***

L'évêque dont nous rappelions tout à l'heure le propos, aurait pu ajouter : « Et jetez un coup d'œil sur le catalogue de la bibliothèque, et sur les livres qui sont le plus fréquemment empruntés. » Lors de la visite régulière, les visiteurs pensent-ils toujours à cela, qui serait sans doute si révélateur d'une communauté ? Il faut lire, certes; mais que lira-t-on ?

En premier lieu, l'Ecriture Sainte. Il est exceptionnel, sans doute, le fait que rapportait un religieux. Prêchant la retraite dans une communauté, — était-elle contemplative ? peu importe, — il eut l'idée, aux religieuses qui venaient se confesser à lui, d'imposer comme pénitence sacramentelle la lecture d'un passage du Nouveau Testament. Le lendemain, il voit venir à lui la supérieure, tout embarrassée : « Mon Père, où pourrait-on se procurer un Nouveau Testament ? Toutes les sœurs viennent m'en demander, et *nous n'en avons pas dans la maison...* » Nous voulons croire que les âmes religieuses sont les premières à bénéficier de ce renouveau biblique qui traverse notre époque et qui

en est une des plus heureuses caractéristiques. Elles aussi connaissent cette faim et cette soif, non pas faim de pain et soif d'eau, mais faim et soif de la parole de Dieu (*Amos*, 8,11) (7).

On lira la Bible, assidûment; on méditera tout le jour cette Loi de Dieu, qui est si aimable (*Ps.* 118, 97). Mais la Bible n'est pas toujours d'une lecture facile (8). Elle demande une initiation; elle exige une labeur soutenu. Il faudra assurer aux moniales ce minimum d'initiation absolument indispensable, et il faudra que pendant les années de formation une étude méthodique de la Bible soit prévue pour les novices. Nous disons bien l'étude, qui s'attache à scruter les mots humains dans lesquels s'incarne la Parole éternelle, et à découvrir le sens divin profond caché sous cette écorce. Ensuite, mais ensuite seulement, on pourra s'attarder à savourer longuement l'intelligence spirituelle du texte sacré, et à se reposer dans l'amour. Mais il aura fallu auparavant s'astreindre à une lecture studieuse, assidue, par laquelle la parole de Dieu soit devenue familière, et pour ainsi dire connaturelle à l'âme con-

---

(7) Rappelons quelques articles consacrés à la lecture de l'Ecriture Sainte par *La Vie Spirituelle* en ces dernières années : D. J. Leclercq, *La lecture et l'oraison*, LXX (1944), pp. 392-402. — F. Louvel, *L'Ecriture Sainte*, LXXI (1944, numéro spécial), pp. 304-332. — G. Brillet, *Bible et lecture spirituelle*, LXXIII (1945), pp. 488-501. — Ajoutons deux articles de *La Maison-Dieu* : D. J. Leclercq, *La lecture divine*, 5 (1946), pp. 21-33, et l'article de D. C. Charlier auquel nous faisons allusion plus bas, *La lecture sapientielle de la Bible*, 12 (1947), pp. 14-52.

(8) Nous ne tranchons pas ici la question de savoir dans quelle mesure toute la Bible, en toutes ses parties, doit être mise entre les mains de toutes indistinctement. Question de discernement individuel. Il nous semble que l'initiation de caractère technique dont nous parlons ici peut éviter bien des difficultés.

templative (9). Faut-il rappeler des exemples bien connus ? Sœur Elisabeth de la Trinité s'était composé un fichier très personnel des textes de saint Paul, et sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus aurait voulu savoir le grec pour pouvoir lire l'Evangile dans son texte original. Ni chez l'une ni chez l'autre ce n'était sans doute orgueil de l'esprit ni originalité de mauvais aloi. Les Commentaires du P. Lagrange sont lus dans les monastères; et nous connaissons une religieuse garde-malade qui, allant visiter ses pauvres, emporte dans son sac le Commentaire de saint Jean, qu'elle lit dans le métro. Une telle assiduité ne peut manquer de porter du fruit.

Après la Bible, on lira les écrits des saints, les grandes œuvres spirituelles et doctrinales. Nous n'entreprenons pas de dresser ici un programme de lectures spirituelles (10); simplement, nous voulons rappeler qu'une vie d'oraison authentique doit s'alimenter à des sources authentiques elles aussi. Il faudra donc toujours revenir aux maîtres, aux Pères, pourquoi pas ? — les écrits spirituels de saint Augustin, les *Enarrationes in Psalmos*, les *Tractatus in Joannem*, les

---

(9) V. C. CHARLIER, *art. cit.*, pp. 42-48. On trouvera dans ces pages, où tout peut-être n'est pas à retenir, d'intéressantes et utiles notations sur les différentes méthodes de lecture de la Bible : lecture liturgique, cursive, méditée, doctrinale, « sapientielle ». Nous insisterons volontiers sur la lecture *doctrinale*.

Les règlements des noviciats prévoient généralement un temps plus ou moins long consacré chaque jour à l'étude. Quand ce temps n'est pas absorbé par un travail manuel « urgent », il est souvent consacré à peu près exclusivement à l'étude des constitutions, des rubriques, à la préparation matérielle de l'office, etc. Oserons-nous dire que ce n'est pas là l'étude dont les âmes ont besoin et que cela ne suffit pas à donner à leur oraison l'aliment biblique et doctrinal qui lui est nécessaire ?

(10) Cf. L. M. DEWAILLY, *Lectures Spirituelles. Essai d'orientation.* Paris, Ed. de la Rev. des Jeunes, « Initiations », 1942.

œuvres de Cassien ou de saint Grégoire, qui ont nourri des générations de moines, ne seraient-elles plus accessibles aux âmes contemplatives de notre temps ? Nous ne voulons pas le penser; et nous sommes persuadés que si cette lecture, lecture à la fois studieuse et savoureuse, exige parfois un vrai labeur, elle donnera à l'âme monastique le vrai sens de sa vocation. Bien entendu, dans chaque famille religieuse, on exploitera les trésors de famille, les ascètes et mystiques bénédictins ou cisterciens, les docteurs du Carmel, sainte Catherine de Sienne ou saint Thomas d'Aquin; on y reviendra sans cesse. Sans exclusivisme d'ailleurs. Ces maîtres appartiennent à toute l'Eglise. Au demeurant, on aura toujours avantage à revenir aux auteurs anciens, dont se sont nourris nos pères. Il nous semble par exemple qu'un dominicain ne relira jamais sans profit la *Règle* de saint Benoît ou les œuvres de Cassien, qui ont formé la jeunesse religieuse de saint Thomas d'Aquin (11). Et parmi les modernes et les con-

---

(11) A titre de curiosité, et comme exemple d'un sage éclectisme, nous citerons ici les lectures que le Bienheureux Humbert de Romans recommandait aux novices dominicains comme plus aptes « à les former, les enflammer, les fortifier » : le livre d'Hugues (de Saint-Victor ?) sur *La Discipline*, *Le cloître de l'âme* (?), les *Méditations* de saint Bernard, les *Méditations et prières* de saint Anselme, les *Confessions* de saint Augustin, l'*Abrégé* et le *Florilège* du même, les *Conférences* (de Cassien), les *Vies* et les *Dits des Pères*, les *Passions* et les *Légendes des saints*, la *Lettre aux Frères du Mont-Dieu* de saint Bernard (Guillaume de Saint-Thierry), *Les degrés de l'orgueil*, le *Livre de l'amour de Dieu* (tous deux de saint Bernard), le *Livre de Balaam*, le *Traité des vertus et des vices*, etc. (*De officiis ordinis*, ch. V, *De officio magistri noviciorum*, XVIII. Ed. Berthier, t. II, Rome, 1889, p. 230).

Nous laisserons aux médiévistes le soin d'identifier tous ces titres. Nous nous sommes demandé ce qu'était ce *Liber Balaam* : aucun ouvrage de la *Patrologie Latine* ne porte ce titre. Il s'agit à coup sûr de la légende des S. S. Barlaam et Joasaph, ce roman byzantin du VII[e] siècle, remaniement chrétien d'une légende bouddhiste, qui circulait sous le nom de saint Jean Damascène, et qui traduit en

temporains, on lira de préférence les grands livres, un Dom Marmion, un Gardeil, un Lemonnyer, un Joret, — pour ne citer que des morts. Lecture parfois sévère, qui paraîtra parfois bien austère à côté de tels petits ouvrages « pieux » qui flatteraient davantage la sensibilité, mais qui les fera bientôt trouver bien fades...

Et si aux « enfants » il faut encore du lait, que ce soit du lait pur et fort, l'*Histoire d'une Ame*, par exemple, ce si grand livre; mais les enfants eux-mêmes doivent grandir, et progressivement s'habituer à une nourriture solide, sous peine de demeurer « charnels » (cf. *I Cor.* 3, 2). On n'est pas sans s'inquiéter parfois de voir des communautés entières se repaître de ces « Messages », ou de ces « Appels », où une inspiration sans doute authentiquement surnaturelle est noyée dans des développements purement affectifs ou imaginatifs qui ne peuvent donner aux âmes qu'une nourriture bien creuse et décevante (12). Nous préférerions les voir lire, pour citer deux ouvrages récents, très différents d'ailleurs, *Le mystère pascal* ou *Le mystère de Dieu;* leur vie liturgique et théologale n'y trouverait-elle pas nourriture, rafraîchissement, renouveau ? Il faudra sans doute qu'elles y peinent un peu, mais cet effort ne fait-il pas partie des nécessaires « purifications actives » de l'intelligence comme de l'imagination ou de la sensibilité, par où l'âme se prépare à recevoir le don de la contemplation ? Ainsi de telles lectures,

---

latin, fut très lu en Occident. Rosweyde l'éditait encore en 1628 dans ses *Vitæ Patrum* (P. L. LXXIII, 443-604). Tout n'était pas du même aloi dans la bibliothèque d'Humbert de Romans, et nous serions aujourd'hui plus difficiles

(12) Cf. les remarques sévères du Rme D. Basset, *La Vie Spirituelle, Supplément*, 2 (1947), p. 188.

pour austères qu'elles soient parfois, seront doublement utiles à la vie d'oraison, par l'aliment qu'elles lui fournissent comme par les purifications et simplifications qu'elles réalisent (13).

A la lecture, ajoutons les prédications, les conférences. Ici aussi sont engagées, et gravement, les responsabilités des supérieurs, religieux et ecclésiastiques. « A-t-on toujours une sollicitude assez grande pour cette part du troupeau du Christ, à qui l'on devrait réserver ce qu'il y a de meilleur ? » Au moment de son arrestation, saint Cyprien prend soin de faire mettre à l'abri les vierges sacrées; il serait facile de transposer l'exemple... Les supérieurs donc se doivent d'assurer aux âmes contemplatives, non seulement la prédication de la retraite annuelle, mais un cycle régulier de prédications et de conférences; et nous entendons parler ici non pas tant d'exhortations pieuses que d'un enseignement doctrinal. Cela aussi est indispensable, et cela est toujours bienfaisant. Des âmes très simples, peu cultivées peut-être, incapables de se livrer à la lecture studieuse dont nous venons de parler, se montrent souvent très ouvertes à un commentaire suivi et adapté

---

(13) Une religieuse paralysée et alitée depuis de longues années, disait tout ce que son oraison avait retiré d'une seule phrase du *Mystère de Dieu* : « Avec la même intensité dont Dieu se veut, Dieu nous veut à lui » (p. 49). Assurément, cela parle sans doute moins au « cœur » que « ma petite proie », mais c'est peut-être plus vrai, et plus sain...

Il faudrait parler aussi des lectures de table. Si en tradition monastique la lecture du soir doit garder son caractère de « lecture spirituelle », la *collatio*, qu'on ne se croie pas, pour le repas de midi, obligé de s'en tenir aux ouvrages « de piété » et aux hagiographies traditionnelles. On pourrait profiter de cette lecture non seulement pour détendre l'esprit des moniales, mais pour les ouvrir et les aérer largement : histoire, biographies, actualités apostoliques ou missionnaires, problèmes contemporains de tout genre. Tout cela peut leur donner le sens des besoins de l'Eglise, être pour elles un moyen de « parvenir

de l'Ecriture, voire même de la *Somme Théologique;* leur vie contemplative ne peut qu'y gagner en pureté, en solidité, en profondeur. Il y a ici un champ largement ouvert à l'activité sacerdotale, à l'activité des religieux des grands ordres apostoliques. Il ne leur appartient pas sans doute, sauf circonstances particulières, d'assurer les fonctions de confesseurs ordinaires des communautés, tâche proprement *pastorale*, qui risque de paralyser la liberté de leur ministère *apostolique;* mais la prédication et l'enseignement doctrinal auprès des contemplatives est pour eux une œuvre de choix. Là aussi il y a trop souvent des enfants qui demandent du pain et qui ne trouvent personne pour le leur rompre.

Nous n'avons sans doute rien dit de bien neuf en rappelant que la lecture assidue de la Bible et des ouvrages des saints et des maîtres, traditionnelle en vie monastique, est indispensable à la vie contemplative; et que cette lecture studieuse demande un véritable effort intellectuel; étude et effort qu'il faudra doser à la mesure de chacune, selon la vocation propre de chacune, mais dont aucune, nous semble-t-il, ne saurait se dispenser totalement. Même aux âmes les plus humbles, les plus « petites », il faut assurer une nourriture solide et authentique. Toutes elles ont appris dans le monde à lire, à discuter, à juger; d'elles on dirait volontiers, comme de l'ami d'Origène, que « leur amour pour Jésus ne se contente pas d'une foi non raisonnée et vulgaire »; elles apportent au monastère de légitimes exigences qu'il faut bien satisfaire, pour

---

tout droit à leur Créateur » (*Reg. S. Ben.*, ch. 73), et aussi, pourquoi ne pas le dire ? — donner un aliment aux conversations de la récréation. La charité peut-être y trouvera son compte...

le plus grand bénéfice de la vie contemplative elle-même (14).

Il faut pourtant apporter une précision, qui est d'importance. Nous parlons d'étude et d'effort intellectuel. Le P. Daniélou, dans la note qui a servi de point de départ à ces réflexions, parlait de « travail intellectuel ». Tous ces mots pourraient faire équivoque. Ils pourraient faire croire qu'une vocation contemplative féminine, — ce sont celles-là que nous avons d'abord en vue ici, — est une vocation intellectuelle, voire même scientifique, et que tout monastère doit être un foyer d'études techniques, bibliques, patristiques, théologiques. Rien ne serait plus faux. Il y a quelques années, un ouvrage, d'ailleurs intéressant, consacré à un grand ordre contemplatif, semblait regretter que les conditions de vie des moniales, la clôture, les grilles, etc., leur interdisent les recherches érudites dans les archives et les bibliothèques. Etait-ce là bien comprendre le sens de leur vocation et d'une vie tout entière vouée à la pauvreté, à la solitude, au silence de l'oraison ? S'il est vrai que certains monastères ont pris une orientation nettement intellectuelle et studieuse, — et il faut les en louer, car ils maintiennent une grande et féconde tradition, en même temps qu'ils répondent aux besoins légitimes d'âmes peut-être de plus en plus nombreuses, — il n'en est pas moins vrai que toujours plus nombreuses aussi sont les âmes attirées par une vie très humble et très simple, et qu'en tout cas la vie contemplative peut, sur ce point aussi, demander de profonds dépouillements. Nous avons assez fermement rappelé que la lecture et

•

(14) Cf. H. Mogenet, *Le double témoignage du laïc et du religieux*. *Etudes*, déc. 1947, pp. 321-334 (ici, p. 322).

l'étude doivent passer avant le travail des mains. Il pourra cependant se faire qu'en certains monastères les conditions économiques soient telles que le nécessaire gagne-pain absorbe tout le temps qui n'est pas pris par l'office et les autres exercices réguliers (15). Saint Benoît ne le prévoyait-il pas déjà pour ses moines au temps de la moisson ? « Ils ne s'en attristeront pas, car c'est alors qu'ils seront vraiment moines, vivant du travail de leurs mains, comme le firent nos pères et les apôtres » (*Règle*, ch. 48).

Il y a plus cependant, et la vie contemplative peut demander des renoncements plus profonds. Cette jeune fille était étudiante ou professeur, chartiste ou agrégée; la voilà carmélite ou dominicaine; non sans souffrir, peut-être, mais dans la joie, elle renoncera à tout ce qui avait fait sa vie jusque-là, comme elle renonce au ski ou à la natation, au tennis ou à la danse, à la peinture ou à la musique, comme elle renonce au service social ou à l'action catholique. Renoncement pour l'intelligence comme pour la volonté, comme pour le cœur, comme pour le corps. C'est la loi même de l'Evangile, et elle vaut encore pour notre temps. « Celui qui veut venir après moi et qui ne renonce pas à *tout* ce qu'il possède, ne peut pas être mon disciple. » Sans doute, cette novice pourra goûter encore de très hautes joies spirituelles, et très lumineuses; mais elle ne connaîtra plus ces longues heures exaltantes de travail, de recherche, de découverte, de commerce assidu avec les plus belles œuvres, avec les plus grands esprits. Tout cela, ce sont les avantages qu'il faut re-

(15) Encore faudrait-il remarquer qu'une sage organisation du temps et la pratique authentique de la pauvreté évangélique pourraient souvent alléger cette nécessité du travail manuel, au bénéfice de l'oraison et de la vie contemplative.

garder comme de la balayure pour gagner le Christ; tout cela, c'est le passé qu'il faut oublier et laisser derrière soi pour regarder en avant, pour connaître le Christ, la puissance de sa résurrection et la communion à ses souffrances... Dans la grisaille des jours, elle ne connaîtra plus qu'un humble et monotone travail d'aiguille, le balayage des cloîtres, l'épluchage des légumes... Si l'on veut « suivre nu le Christ nu », il faut savoir aller jusque-là (16).

Il lui restera la Parole de Dieu. Oui certes, et cette parole, scrutée et savourée dans les conditions que nous avons dites, lui procurera bien souvent joie et lumière. Mais le Seigneur est un maître terriblement exigeant et jaloux et il sait refuser même ces joies à ses épouses. Nous pensons à cette enseignante, personne extrêmement cultivée, affamée de l'étude de l'Ecriture, des Pères, et entrée pour cela dans une grande abbaye bénédictine. Au lendemain de sa profession, une anémie cérébrale tenace lui interdit absolument tout travail intellectuel. Elle vécut ainsi jusqu'à plus de soixante-dix ans... Souvent aussi les lectures les plus nourrissantes, les plus exaltantes, paraîtront bien vides; l'étude, l'étude de l'Ecriture elle-même, ne « dira » plus rien, et ne sera plus qu'un « exercice » aride et fastidieux comme les autres. Vivant uniquement de la foi la plus dépouillée, l'âme ne pourra plus que se taire, et écouter en silence le Maître intérieur, qui lui fait savourer longuement un verset, un mot; et cela lui suffit. Que viendrait-on alors lui parler

---

(16) C'est dire que dans les ordres contemplatifs masculins voués à l'étude, celle-ci, par l'assiduité persévérante qu'elle réclame, « acriter et perseveranter », par les dépouillements qu'elle exige, prendra un caractère ascétique qui en fera la principale observance, et par ce biais aussi, en fera la meilleure préparation à l'oraison.

de travail intellectuel ? Elle a tout quitté, tout dépassé; mais elle a tout trouvé. Ici il n'y a plus de livres, plus de maîtres, plus de chemin. *Todo y nada.* Nous l'avons dit, il faudra sans doute se garder d'engager prématurément une âme dans cette voie; le danger de paresse spirituelle est toujours possible, et c'est au directeur d'y veiller. Mais il y a aussi un danger d'illusion et de prétention intellectuelles, qui n'est point chimérique et qui serait tout aussi funeste. On se gardera donc de s'imaginer que cet effort studieux suppléerait au *don* de la contemplation et dispenserait l'âme de l'humble docilité au souffle de l'Esprit. Car l'humilité et la charité sont ici premières; l'Esprit-Saint est au vrai le seul maître et guide dans les chemins de l'oraison : qui pourrait s'opposer à l'Esprit de Dieu ? qui oserait, fût-ce par l'étude, s'imposer à sa souveraine liberté ? Car il pourrait se faire alors qu'à vouloir malgré tout se livrer au labeur intellectuel, — mis à part, bien entendu, le cas de l'obéissance et du devoir d'état, — on risque de paralyser et d'étouffer l'action de l'Esprit, qui est toute liberté et spontanéité. D'ailleurs tout le cadre de la vie régulière, la liturgie, les instructions, les conférences, etc., suffiront à donner à cette contemplation mystique le soutien doctrinal dont elle ne saurait se passer.

Ainsi, entre une fallacieuse paresse spirituelle, et une vaine prétention à acquérir par le seul effort intellectuel les secrets « révélés aux petits », la vie contemplative, toujours nourrie de la parole de Dieu, et fixée par là sur son Objet divin, doit trouver et garder un vivant et fécond équilibre.

F. P. Th. CAMELOT, O. P.

Les conseils évangéliques

et les aspirations des jeunes

La vie religieuse est constituée essentiellement par la pratique des conseils évangéliques, et ne peut donc jamais être autre chose qu'un effort pour pratiquer ces conseils le plus parfaitement possible.

Mais si l'Evangile est toujours le fondement de toute vie religieuse, chaque génération y est attirée par ce qui est l'écho de ses aspirations, de ses attraits, de sa psychologie, de ses besoins. Je dirai donc d'abord quelques mots très brefs sur deux ou trois traits qui me paraissent caractéristiques de la mentalité des jeunes d'aujourd'hui; et ensuite, nous aborderons un certain nombre de points de l'Evangile sur lesquels nous avons à mettre l'accent pour répondre précisément à ces besoins.

Une des difficultés des jeunes actuellement par rapport à la vie religieuse, c'est la peur d'y trouver la tranquillité. Je veux dire par là qu'on a pu autrefois présenter la vie religieuse comme étant une manière d'assurer son salut au moins de frais possible, c'est-à-dire de se mettre à l'abri d'un certain nombre de dangers qui risquent dans le monde d'empêcher le salut. Et par conséquent, on a présenté la vie religieuse comme une fuite du monde.

Or, il est certain que cette présentation des choses ne correspond pas à la psychologie des jeunes d'aujourd'hui. L'idée de quitter le monde et de se donner à la vie religieuse pour y trouver des conditions de tranquillité, une absence de difficultés, qui leur permettent d'assurer leur salut dans des conditions plus tranquilles, plus confortables, cette idée leur déplairait. Ils ne veulent pas être des « planqués », et il ne faut pas que la vie religieuse leur apparaisse comme une vie de « planqués », alors que le combat spirituel bat son plein au dehors.

Or, il me paraît qu'ils ont parfaitement raison en cela quant à l'esprit de la vie religieuse et du monachisme primitif. L'étude des Pères du désert montre qu'Antoine est parti dans le désert non pas pour fuir le monde et ses tentations, mais au contraire pour affronter les puissances du mal dans leur domaine et pour être à l'avant-garde du combat spirituel. C'est là un des traits les plus évidents que présentent les origines du monachisme (1). Les moines avaient le sentiment que c'était là, dans ce combat spirituel, que se jouaient le salut des âmes et le drame du salut du monde, et ils partaient au désert pour être à l'avant-garde.

Les apophtegmes des Pères nous rapportent le trait caractéristique d'un jeune moine qui vient trouver un ancien pour se plaindre de ses tentations : « Je suis très ennuyé : pas un jour je ne suis tranquille ! » Et le vieux Père de répondre : « Il y a quatre-vingts ans que je suis au désert, je n'ai jamais été tranquille. Vous n'êtes pas venu au désert pour trouver la paix, mais la guerre. » Bien entendu, on voit de quoi il s'agit : il y a une paix

(1) Voir Louis Bouyer, *La vie de saint Antoine et la spiritualité du monachisme primitif* (thèse inédite).

Voir aussi Dom Stolz, *L'Ascèse chrétienne*. Chevetogne 1948. — N. D. L. R.

au désert, mais il y en a une autre qu'on ne vient pas y chercher.

Ainsi les jeunes, quand ils veulent que la vie religieuse soit pour eux une manière d'être engagés au plus profond du combat spirituel de leur temps, et non pas de se mettre à l'abri pour assurer confortablement leur salut personnel, ont un désir qui paraît tout à fait conforme au monachisme dans sa tradition.

Un second trait de la mentalité des jeunes, c'est le souci du rendement. Ils veulent bien beaucoup donner, ils désirent même tout donner — et c'est bien en effet ce qu'ils demandent à la vie religieuse, — mais ils veulent comprendre le sens des efforts qui leur sont demandés. Ils ne veulent pas avoir l'impression qu'on leur demande des choses qui leur sont pénibles et qui ne se justifient que par une tradition vénérable. Ce n'est donc pas du tout la grandeur des sacrifices demandés qui les gêne, mais ce sont les tout petits sacrifices qui leur paraîtront non justifiés et fondés sur la routine, qui leur seront beaucoup plus pénibles. Ils ont à cet égard besoin de se rendre compte des raisons des sacrifices et des renoncements qu'on leur demande dans la pratique des conseils évangéliques, pauvreté, obéissance. Autant ils sont prêts à donner beaucoup, autant ils veulent voir les raisons des sacrifices qui leur sont demandés.

Ceci imposera parfois une révision de beaucoup d'observances secondaires, qui ne sont pas véritablement fondées sur les exigences mêmes de l'Evangile, ou qui ont pu être fondées sur ces exigences à un moment donné et qui peuvent ne plus l'être à notre époque.

Enfin, le troisième trait que je rencontre dans cette psychologie des jeunes, c'est un désir d'une vie tout à fait authentique et une certaine impatience de tout ce qui leur paraît artificiel, conventionnel, factice. Je dirai que c'est l'un des points par lequel ils sont le plus pro-

fondément de leur temps : c'est un trait commun à toute la littérature contemporaine, Gabriel Marcel, Sartre, ou beaucoup d'autres, que de définir « l'existence » précisément par le fait d'une « conversion à l'authentique ». Pour l'homme de notre temps, on commence à exister, et on cesse d'être un « salaud », selon le mot de Sartre, quand on brise avec des conventions subies sans être vraiment ratifiées de l'intérieur. Et ceci est aussi vrai du point de vue social et expliquera le cas de jeunes bourgeois rompant avec leur milieu pour s'engager comme ouvriers. C'est ce qui expliquera aussi au point de vue philosophique la difficulté de beaucoup de jeunes de rentrer dans des systèmes qui ne sont pas en contact avec l'expérience religieuse. Ce souci perpétuel d'authenticité amènera les jeunes à une attitude de critique à l'égard de ce qui pourrait leur paraître un édifice artificiel, qui ferait écran entre l'Evangile et eux.

Ceci dit, quels sont les aspects sous lesquels il faut présenter l'esprit des conseils évangéliques ? La première remarque que je ferai, c'est qu'il me paraît essentiel de montrer dans les conseils évangéliques avant tout leur contenu positif; c'est-à-dire que le but premier est celui qui est défini par Notre-Seigneur dans le sermon sur la montagne, quand Il dit : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît. » Cette formule qui clôt le sermon sur la montagne, somme des conseils évangéliques, me paraît être tout à fait capitale. Elle implique en effet que, entre le royaume de Dieu et le reste — « tout le reste vous sera donné par surcroît » — il y a une hiérarchie dont la bonne intelligence me paraît être une des conditions les plus importantes de la compréhension de l'Evangile par un jeune d'aujourd'hui.

Un point auquel les jeunes d'aujourd'hui sont très sensibles, c'est que, à l'égard du « reste », de ce qui n'est

pas le royaume de Dieu, il n'y ait pas une attitude de dépréciation. Il y a toute une littérature traditionnelle dans laquelle les créatures, le monde, la nature, sont présentés comme étant nécessairement l'ennemi qu'il faut fuir, le danger à éviter, l'obstacle qui se présente sur le chemin de la perfection. Et l'on oppose une sorte de monde sombre au monde clair qui est au contraire le monde de Dieu. Est-ce que cette perspective est une perspective absolument évangélique, et quand les jeunes sont gênés par cette perspective, n'y a-t-il pas là chez eux une réaction authentiquement évangélique ?

Quel est l'enseignement que nous trouvons sur ce point dans l'Evangile ? L'attitude de Notre-Seigneur à l'égard des créatures n'est pas de dépréciation : Il considère les créatures comme étant des dons de son Père. Le Christ est dans le monde comme dans la maison du Père; et par conséquent toutes les créatures qui l'entourent, les biens qui servent à sa subsistance, le spectacle de la nature, ou les êtres qu'Il rencontre, sont ou des adjuvants ou des signes de son Père. Et son attitude est une attitude de grand respect, pénétrée de cette piété filiale qui est une des dispositions essentielles de son cœur.

Nous pourrions présenter des exemples de ceci : Notre-Seigneur a usé des biens de la nature; Il a mangé, Il a bu normalement. Saint Matthieu rapporte le mot de Notre-Seigneur sur Jean-Baptiste qui ne mangeait ni ne buvait, alors que Notre-Seigneur, Lui, mangeait et buvait : cela nous montre un usage normal des créatures. De même du point de vue de la connaissance : Notre-Seigneur a eu les yeux ouverts sur le monde autour de Lui. Il a vu dans les créatures ce qu'elles sont en réalité, c'est-à-dire des signes qui Lui parlent de son Père.

A cet égard, ne peut-on pas dire — et c'est le problème qui se posera — que précisément l'attitude que Notre-Seigneur a eue à l'égard des créatures est une attitude

plus libre que celle que nous pouvons avoir. C'est un point qui est essentiel au point de vue de la psychologie évangélique : ce ne sont pas les créatures qui sont mauvaises, c'est nous qui sommes mauvais; mais les créatures sont toutes bonnes et innocentes. Comme nous sommes mauvais, les créatures qui sont bonnes nous deviennent dangereuses. Par suite, comme il n'y a qu'une chose qui importe, le royaume de Dieu, nous serons amenés à nous séparer des créatures, à les écarter de notre vie, car elles peuvent être un danger sur notre chemin. Et c'est là le sens de la parole de Jésus : « Si ton œil te scandalise, arrache-le, car il vaut mieux entrer dans le royaume de Dieu avec un seul œil que de n'y pas entrer du tout ! »

En Notre-Seigneur, parce que sa nature était toute bonne et sanctifiée par son union au Verbe, nous trouvons une plus grande liberté à l'égard des créatures. Et tout l'itinéraire spirituel me paraît se situer entre le moment où les créatures sont un obstacle, et le moment où elles sont redevenues des moyens. Le but est de chanter le Cantique des Créatures; mais François d'Assise ne l'a chanté qu'après avoir été le stigmatisé de l'Alverne; et tout le problème est de ne pas chanter le cantique des créatures trop tôt. Mais il s'agit bien de chanter ce cantique. Et les jeunes ont raison de le dire. Mais il faut comprendre qu'ils doivent passer d'abord par la voie du dépouillement et du renoncement pour pouvoir un jour arriver à cet état qui est celui des hommes consommés dans la grâce de Dieu. Quand un cœur est vraiment rempli de Dieu, tout lui parle de Dieu. C'est ce que nous trouvons chez un saint François d'Assise, chez un saint François de Sales, dans la mesure où à la fin leur âme était consommée en Dieu.

Par conséquent, ceci peut nous montrer comment sur le plan pédagogique il y a une dépréciation des créatures qui est absolument légitime chez les spirituels. Il y a une

dépréciation pédagogique des créatures qui est légitime, car elles sont précisément dangereuses si nous leur donnons trop d'importance. Mais ce n'est pas une dépréciation ontologique des créatures. C'est d'ailleurs, comme le remarquait Maritain dans un article important (2), la manière dont saint Jean de la Croix et saint Thomas se complètent parfaitement : le « nada » de saint Jean de la Croix et le « omne ens est bonum » de saint Thomas sont vrais tous les deux; mais faire du « nada » un précepte ontologique, ou de l' « omne ens est bonum » un principe de spiritualité, est une erreur : il faut maintenir à chacun des plans son ordre propre. Mais il est très certain que les jeunes sont très sensibles à l'aspect ontologique; et il faut leur montrer que l'aspect pédagogique est en rapport avec cet aspect ontologique et ne le détruit pas.

On peut montrer cela dans l'Evangile à propos de l'usage des biens de la sensibilité et des biens du cœur. Notre-Seigneur a été sensible à la compassion par exemple. Ceci est certain : quand Notre-Seigneur a pleuré sur Lazare, il ne faut pas dire qu'Il a fait semblant de pleurer, parce que cela faisait bien; c'est une hérésie, le docétisme. Notre-Seigneur n'a jamais fait semblant de rien. Il a pleuré parce que sa sensibilité a été émue de compassion. Et de même, saint Bernard, apprenant la mort de son frère en chapitre, cesse de commenter le Cantique des Cantiques, et laisse s'épancher son cœur. C'est là le propre des âmes très pures et très transparentes : elles retrouvent l'usage libre de leur cœur.

Il y a une créature dont Notre-Seigneur a usé, et dont l'usage est très délicat pour nous, c'est la colère. Il y avait des choses qu'Il ne supportait pas : qu'on scandalise les enfants, qu'on charge les autres de fardeaux qu'on ne pouvait pas supporter soi-même, qu'on transforme sa mai-

(2) *Saint Jean de la Croix, praticien de la contemplation*, Et. Carm., avril 1931, p. 88.

son en une maison de voleurs. Notre-Seigneur s'est vraiment mis en colère : la colère en effet est une passion de l'âme qui ontologiquement est quelque chose de bon. Pour nous, il sera en général très imprudent de nous servir de la colère : elle serait en général contaminée de choses impures comme le ressentiment. Mais ceci prouve seulement notre misère. C'est le propre d'une sensibilité parfaitement pure, droite, rectifiée, de ne pas supporter certaines vilenies, certaines laideurs. Péguy a parlé des « grandes colères blanches » de Jeanne d'Arc, devant lesquelles « les Anglais n'en menaient pas large ». En Notre-Seigneur, nous trouvons cela, parce que, en lui, toute sainteté est consommée. Il peut user des créatures.

A un autre point de vue, le P. de Grandmaison a remarqué que Notre-Seigneur a eu spontanément horreur de la souffrance, de la sienne et de celle des autres. Toute souffrance lui fait horreur; nous autres, nous avons horreur de la nôtre et pas de celle des autres. La présence de la maladie et de la mort lui fait horreur. L'attitude chrétienne à l'égard de la souffrance sera moins le raidissement stoïcien qu'une aptitude à affronter n'importe quoi en sachant qu'on aura toujours la grâce de le supporter. Pour devenir saint suivant l'Evangile, il n'est pas nécessaire d'avoir une sensibilité ou un tempérament durs naturellement. Il faut avoir avant tout une foi totale dans la grâce. Une nature très fragile peut s'avancer très loin dans les épreuves, dans la plus haute sainteté, car ce qui est essentiellement requis, c'est qu'elle s'appuie tout entière sur la puissance de Dieu et aucunement sur elle-même. Et c'est ce qui différencie le héros du saint. Le héros n'est pas nécessairement un saint; au contraire, la merveille de la grâce, c'est de faire des saints avec des hommes qui ne sont pas naturellement des héros.

Ainsi nous constatons chez Notre-Seigneur qu'il n'y a pas de dépréciation à l'égard des créatures. Mais il faut appor-

ter aussitôt à ceci une contrepartie. Ces créatures, qu'il ne déprécie pas, Notre-Seigneur est à leur égard d'une souveraine indépendance. Il est parfaitement libre. Ou plutôt, et c'est là l'essentiel, Il n'est lié que par une seule chose, par la volonté de son Père. Il n'y a pour lui qu'un absolu qui est cela : « Ma nourriture, c'est de faire la volonté de mon Père. » Notre-Seigneur vit de la volonté de son Père. A l'égard de ces créatures qui sont des dons de son Père, et qu'il traite avec beaucoup de respect, Il est en même temps parfaitement libre, c'est-à-dire que, dans la mesure où l'une de ces créatures est un obstacle entre lui et son Père, il l'écarte, car il n'est lié que par le vouloir de son Père et par rien d'autre.

Nous pourrons reprendre les mêmes exemples : s'il a usé normalement des biens du corps, par contre quand la volonté de son Père l'entraîne sur les routes de Galilée, il est celui qui n'a plus où reposer sa tête, ou celui qui a soif au bord du puits de la Samaritaine. De même, nous avons vu que Notre-Seigneur vivait normalement les pures émotions d'un cœur d'homme, mais à côté de cela, il est capable de faire souffrir ceux qu'il aime, quand la volonté de son Père le demande. Ainsi dans la scène de l'enfant perdu et retrouvé au Temple : « Il faut que je sois aux choses de mon Père. » Il acceptera de faire souffrir la sainte Vierge parce que c'est la volonté de son Père, voulant montrer à tous ceux qui auraient à faire souffrir leurs parents pour suivre l'appel de Dieu que le Christ avait lui-même éprouvé sa mère. A l'égard de la souffrance et de la mort, il n'y a en Notre-Seigneur aucun dolorisme, aucune complaisance morbide, pour la souffrance recherchée pour elle-même. Il affronte les affres de son agonie et de sa Passion non pas comme un héros antique, mais en en portant tout le poids et tout l'accablement. Cependant « Fiat voluntas tua » : absolument rien ne peut l'empêcher d'accomplir la volonté paternelle.

Ainsi l'attitude de Notre-Seigneur apparaît avant tout comme une hiérarchie des valeurs; les choses sont remises à leur vraie place. Ce qui a la plus haute importance, la volonté du Père et l'amour de cette volonté, est absolument au premier plan. Et tout le reste garde son importance, mais secondaire. Rien n'exprime mieux cette attitude que l'aphorisme de saint Jean de la Croix : « Ne t'attarde pas aux miettes qui tombent de la table de ton Père; cache-toi dans ta gloire, cherche ta gloire où elle est. » Quand le Père nous appelle au banquet, on ne doit pas s'attarder aux miettes : ce sont des miettes réservées aux petits chiens. Quand on est appelé au banquet — et la vie religieuse est cela — il y a un ordre des réalités tellement souverain que c'est un manque de goût que de s'attarder aux miettes, et que c'est un manque de dignité que de donner la même importance aux miettes.

Un second trait de l'esprit des conseils évangéliques qu'il me semble important de montrer aux jeunes, c'est qu'il faut voir en eux la préfiguration du royaume futur, et déjà une certaine inchoation de la vie de fils de Dieu, en ce qu'on pourrait appeler leur aspect eschatologique (3). Les conseils évangéliques, tels qu'ils nous sont donnés dans le discours sur la montagne, doivent être considérés comme la description des mœurs des fils de Dieu. Nous sommes appelés par notre vocation surnaturelle à participer par l'adoption à la filiation divine. Et ceci suppose l'entrée dans un monde nouveau, autre que celui de la vie naturelle, dont les conseils évangéliques ne sont en somme que la charte.

C'est un des points où se diversifient assez clairement la sainteté du laïc et la sainteté du religieux. La sainteté dans la vie religieuse comporte un élément d'anticipation

(3) Voir sur ce point Henri MOGENET, *Le témoignage du laïc et du religieux*, Etudes, déc. 1947.

prophétique d'une vie qui dépasse déjà les conditions normales et communes de l'existence humaine et qui est comme un témoignage de la vie future déjà inaugurée; tandis que la sainteté du laïc s'exprime davantage par le fait de la continuation de l'œuvre de la création par la fondation du foyer, par la participation à la vie de la profession, qui sont un autre aspect du plan de Dieu, en sorte que les deux vocations ont quelque chose de complémentaire. Dans cette seconde perspective, les différents aspects de la vie religieuse vont nous apparaître dans leur signification toute positive.

D'abord l'esprit de pauvreté : il se manifestera ici essentiellement comme destruction dans l'homme de l'esprit d'appropriation, de l'« amor sui », par lequel il tend à tout centrer sur lui-même, destruction qui introduit à une mystique mais très profondément réelle possession du monde. Ceux qui ont tout quitté pour le Christ sont, comme dit saint Paul, « tamquam nihil habentes et omnia possidentes ». Il y a dans la désappropriation totale une mystérieuse transfiguration par laquelle nous entrons en possession de toutes choses. Pour arriver à goûter le Tout, il faut ne goûter à rien : « Tout est à vous, Dieu lui-même est à moi. Ne vous attardez pas aux miettes qui tombent de la table du Père. »

Dans une perspective plus philosophique, Blondel dira qu'« en ce sens, le parfait et universel détachement nous rattache très purement à tout, sans lien et sans dédain. Ne se rien approprier, c'est le seul moyen d'acquérir l'infini; il est partout où l'on n'est pas à soi. » On trouverait des formules analogues dans les grands spirituels. Ainsi Tauler : « Celui qui s'est totalement renoncé lui-même de manière à ne rien vouloir, rien chercher, rien garder en propre, celui-là entre en tout ce que Dieu a, tout ce que Dieu est; tout lui devient aussi propre qu'à Dieu même. » Ceci correspond à l'expérience de tous les grands mystiques,

qu'il s'agisse de Tauler, de saint Jean de la Croix, ou de tous les autres. Il y a là une conception de la pauvreté comme retour dans cette voie royale de fils de Dieu, dont il faut remarquer qu'elle est liée à la désappropriation la plus rigoureuse — il importe de remarquer cela chez saint Jean de la Croix ou chez Tauler — au « nada », c'est-à-dire à un esprit de totale désappropriation.

De même pour la virginité, et pour tout ce qui en général concerne la chasteté dans la vie religieuse. Là encore, et c'est même un des points où c'est le plus évidemment la doctrine des Pères de l'Eglise, la vie religieuse apparaît comme une anticipation de la condition future, et déjà la vie qui doit être un jour celle des ressuscités. Elle est un retour à la vie angélique et saint Bernard la définira : « In carne angelicam ducere vitam (4). » Cet idéal se fonde sur l'Evangile, puisque dans le monde futur « ils ne se marieront ni ne seront épousés », ils seront « sicut angeli ». Et cela reste le grand fondement eschatologique de la virginité qui apparaît comme une anticipation de la résurrection : « Si vous êtes ressuscités avec le Christ, goûtez les choses d'en haut. »

C'est un des points qui apparaît le plus important aujourd'hui où nous rencontrons parfois une exaltation du mariage qui véritablement est faite dans de tels termes qu'elle risque de troubler certains jeunes dans leur vocation à la vie religieuse. Car, dans cette exaltation du mariage, — je ne conteste pas ce qu'il a de grand — il y a l'idée que la communauté conjugale apparaît non seulement comme étant un moyen, mais comme étant la communauté la plus parfaite; ce qui a fait qu'on a l'impression que c'est par la communauté conjugale que la communauté la plus parfaite se réalise et que celui qui y renonce renonce à la

(4) Voir Claire LAMY, *Bios angelikos*, Dieu vivant, VI.

parfaite réalisation de la vie communautaire dont les jeunes ont un profond besoin.

Cette perspective est absolument inacceptable. La communauté spirituelle, la communauté évangélique, celle que le Christ a définie en disant : « Qu'ils soient un comme Nous sommes un », est fondée par la participation au même Esprit. N'est-elle pas avant tout la communauté de ceux qui sont unis dans la charité du Christ ? Nous devons mettre l'accent sur cet aspect. Et cela restitue à la vie religieuse comme communauté une valeur très importante, valeur que nos jeunes sentent beaucoup. Ils sentent très bien qu'il y a dans la communauté religieuse une valeur incomparable, mais il faut aussi la justifier théoriquement, de manière à ce qu'ils comprennent que c'est un immense trésor. Comme le dit le Père Lebreton (5), celui qui a renoncé à la famille a trouvé déjà dans la communauté spirituelle un centuple, c'est-à-dire une plénitude qui dépasse tout ce que peut donner une affection purement humaine.

En ce qui concerne l'obéissance évangélique enfin, l'Evangile apporte quelques-uns de ses aspects les plus hauts, le mystère du Christ et de son Père, le mystère de la dépendance totale dans laquelle le Christ nous apparaît dans tout l'Evangile à l'égard de la volonté de son Père. « Je ne fais rien de moi-même » est un des mystères les plus profonds de l'Evangile. Le besoin le plus impérieux du cœur du Christ est d'être dans la dépendance la plus totale à l'égard de la volonté du Père. Or, il est certain que c'est là le fond même du mystère de l'obéissance, qui doit être un besoin du cœur d'être dans la volonté de Dieu, et par conséquent de ne pas faire sa volonté mais de faire la volonté de Dieu. C'est pourquoi l'obéissance apparaît essentiellement comme un mystère.

---

(5) *Lumen Christi*, p. 179.

La pratique de l'obéissance pourra poser beaucoup de problèmes — et elle en pose pour les jeunes d'aujourd'hui — mais l'essentiel, c'est qu'ils en comprennent le mystère religieux caché, qu'ils comprennent que c'est un grand trésor qu'ils doivent désirer, lors même qu'ils s'en sentent incapables; il ne faut pas qu'ils la déprécient comme un moyen d'organisation nécessaire et commun à toute société, mais comme un moyen profond d'union aux desseins de Dieu. C'est le grand mystère par lequel nous sommes dépouillés de nos vues propres, et par conséquent par où nous pouvons entrer dans les vues et les voies de Dieu qui nous dépassent. Ceci laisse totalement de côté toutes les questions des adaptations et des formes pratiques que devra prendre l'obéissance. Mais l'essentiel est de montrer comment l'obéissance n'a d'autre but que de nous faire vivre une vie pleinement évangélique comme celle de Notre-Seigneur, dans sa dépendance à l'égard de la volonté du Père.

Les jeunes d'aujourd'hui ne veulent pas avoir le sentiment que la vie religieuse est une évasion, mais au contraire que c'est la manière pour eux de réaliser la plénitude de l'amour et la plénitude du don. Il faut leur montrer que loin que la vie religieuse les retire de l'engagement dans la vie des hommes de leur temps, c'est au contraire la vie religieuse qui les y engage le plus profondément. Au delà de la captivité économique, il y a une captivité spirituelle infiniment plus grave qui pèse sur les hommes; et le propre de la vie religieuse est d'être à l'avant-garde dans la libération de la captivité spirituelle, de la captivité du péché et de la captivité du mal. Il faut montrer dans cette perspective que toute la vie religieuse est le moyen de vivre plus parfaitement la vie de charité. Toutes ses observances se justifient par là : « Il faut pour dilater les espaces de la charité restreindre les espaces de la chair. »

Ce qu'il faudra donc, c'est montrer aux jeunes, comment toutes les exigences de la vie religieuse et des conseils évangéliques vont précisément à libérer ces espaces de la charité et à permettre une vie de charité plus grande. L'obéissance est la manière de subordonner sa vie à un bien plus grand en permettant par là qu'elle soit déterminée non seulement d'après les besoins individuels, mais d'après les besoins de l'ensemble, c'est accepter d'être à sa place, de remplir sa fonction dans le corps mystique et de se cacher dans cette fonction. La virginité est la condition d'une fécondité spirituelle et non pas d'une stérilité, fécondité plus grande que celle de la chair : l'âme ainsi séparée et réservée par Dieu, porte des fruits dans les âmes et devient une source pour les autres. Et enfin, la vie religieuse n'est pas une fuite des responsabilités. Cela risque d'être l'impression de certains jeunes dont la vie dans le monde a été très rude et qui trouvent dans la vie religieuse une sécurité qui peut leur donner l'impression qu'ils s'embourgeoisent au lieu d'être au contraire chargés de ce fardeau plus lourd qu'ils sont venus chercher.

C'est pourquoi il faut qu'ils voient bien que tous ces avantages que la vie religieuse leur apporte à ce point de vue n'ont de sens que dans la mesure où cela conditionne une désappropriation intérieure très grande et les libère de ces soucis de l'engagement temporel pour leur permettre d'être tout engagés spirituellement.

Jean DANIÉLOU.

Deux moines-théologiens :

DOM ANSCHAIRE VONIER ET DOM ANSELME STOLZ

Ces dernières années ont été marquées par la mort de deux grands spirituels de l'ordre bénédictin : Dom Anschaire Vonier, abbé de Buckfast, en Angleterre (décédé en 1938), Dom Anselme Stolz, professeur au Collège théologique de Saint-Anselme (décédé à Rome en 1943). Si différents qu'ils fussent, nous croyons qu'il n'est pas artificiel de les rapprocher ici, à propos de deux livres, l'un et l'autre récemment parus en traduction française et qui sont pour nous comme leurs testaments spirituels. De ces livres, le premier est l'*Esprit et l'Epouse*, que les éditions du Cerf nous ont donné en 1947 et où l'Abbé de Buckfast nous livre une pensée dernière sur l'Eglise, dominée par sa conception du Saint-Esprit et de son œuvre, dans le monde et dans les âmes. Le second est l'*Ascèse Chrétienne*, complément à la *Théologie de la Mystique* que les éditions des Bénédictins d'Amay, auxquelles nous devions déjà ce dernier, viennent de nous procurer après lui.

Certes nous ne songeons pas un instant à méconnaître la distance qui sépare les deux auteurs. Pour le savant moine allemand, ces deux brefs volumes ne

pourront donner une idée de la science qui était la sienne qu'à ceux qui se sont longuement penchés sur les sources où il en avait puisé la substance. Chez l'abbé anglais, par contre, la méditation si personnelle, quelque nourrie qu'elle soit de la tradition, révèle l'autodidacte, plus avide de saisir le réel immédiat que féru de références. Mais qui s'arrêterait à ce contraste superficiel méconnaîtrait et la culture, aussi saine que profonde, qu'un Vonier avait su se former, sans guère d'autre maître que son bon sens éclatant, et le sens aigu de l'actualité qui n'abandonne jamais un Stolz, dans ses recherches les plus savantes.

Mais surtout, un premier point commun nous frappe chez l'un et l'autre, après quoi un second se révèle de lui-même comme appelé par le premier. Et c'est d'abord l'analogie singulière de leur thomisme, de leur façon d'en imprégner tout leur enseignement spirituel, et ce, en vertu d'une commune façon de l'aborder lui-même, due certainement avant tout à leur commune formation monastique. Et puis c'est leur manière de prime abord résolument, scandaleusement inactuelle, voire délibérément intempestive, de concevoir la spiritualité, mais où le lecteur, après un choc salutaire, ne peut manquer de découvrir peu à peu, en réalité, une actualité d'autant plus urgente qu'on y pensait moins au premier moment. Non moins que la première analogie, celle-ci paraît révélatrice de l'influence monastique et, dirai-je, de ce que devrait être le témoignage rendu par le monachisme au monde et à l'Eglise d'aujourd'hui.

Ce qui se signale à notre attention dans le thomisme de ces deux spirituels, c'est à la fois la façon résolue et chaleureuse dont il est accepté, voire revendiqué, par eux, et la parfaite liberté qu'il leur laisse, ou bien plutôt qu'il leur procure. Il nous

semble qu'ici les mêmes causes ont produit les mêmes effets avec d'autant plus d'évidence qu'elles ont joué, dans un cas ou dans l'autre, sur un théâtre tout différent. Car, malgré leurs différences, de race, de culture et de tempérament, c'est dans une atmosphère et une lumière où se rencontraient les influences de la liturgie et d'une spiritualité toute nourrie de l'Ecriture Sainte, méditée au contact des Pères, qu'ils ont lu tous deux saint Thomas. Et cela suffit pour qu'on ait l'impression de voir reverdir et refleurir le vieil arbre. N'est-il pas, chez eux, en effet, ramené dans son terroir natal, alors qu'ailleurs, si religieusement qu'on le gardât, on semblait trop souvent le conserver à la manière d'une magnifique relique, transplantée, ou plutôt déplantée, dans un milieu artificiel ? Chez aucun de nos deux auteurs, bien que toujours et partout présent, il n'apparaît comme un écran, ou une borne. Tout au contraire, il est un guide qui marche avec vous, dans un monde où rien n'est sclérosé, fossilisé.

Loin que le posséder entraîne l'abandon de nulle richesse essentielle à la tradition, par ailleurs, il y apparaît comme celui qui permet miraculeusement, simplement parce qu'il met chaque chose à sa place, de n'en rien perdre et d'en tout retenir. Avec cet équilibre qui n'est aucunement l'immobilité de la mort mais la plénitude de la santé, l'un comme l'autre de nos théologiens, de nos spirituels, reçoivent de saint Thomas un optimisme généreux et comme exhilarant. Il leur permet toutes les hardiesses de la pensée, parce qu'il assure le plus ferme des sols sous leurs pas et l'air le plus énergiquement ventilé à leurs poumons.

Leur fidélité au saint docteur, appuyée sur les bases qu'ils partagent avec lui dans la vie même, n'est nullement un décalque toujours précaire, bien qu'indéfiniment tatillon : c'est une communion inviolable

parce que fondée sur l'essentiel. Elle est donc toujours inspiratrice et jamais un poids mort. Dom Vonier n'a rien écrit qui fasse aussi bien saisir la nature de cette fidélité que le livre qu'il a intitulé *The personality of Christ*. Avouons-le : alors que la plupart de ses ouvrages ont maintenant été traduits en français, nous avons quelque peine à comprendre que celui-là, qui donne la moelle et le nerf de tous les autres, n'ait encore tenté ni traducteur ni éditeur. On y trouve présentée, avec une jeunesse d'âme et d'esprit absolument conquérante, tous les enseignements si directement spirituels de la christologie de saint Paul et des Pères. Centré sur l'idée que l'humanité du Sauveur a été l'instrument conjoint par lequel le Fils de Dieu a opéré notre salut, cet ouvrage montre mieux qu'aucune laborieuse démonstration combien éloigné est l'aristotélisme de saint Thomas d'adultérer ou de dessécher la tradition chrétienne. Il y apporte, au contraire, par la seule philosophie d'un bon sens supérieur, les principes d'intelligibilité qui permettent d'en dégager, sans rien retirer à leur mystère, les lignes de pensée les plus constantes et les plus profondes. Et ces lignes mêmes, ainsi mises en un puissant relief, dans l'œuvre de Dom Vonier, se révèlent aussitôt comme les lignes de force d'une vie intérieure pure et virile.

Il faudrait dire la même chose d'un livre comme la *Nouvelle et Eternelle Alliance*. Ecrit avec le souci de répondre aux objections d'un milieu protestant, il fournit la meilleure démonstration de la présence intégrale, dans la synthèse thomiste, de l'intuition souveraine des dons gratuits de Dieu qui font le tout du christianisme, telle que l'ont eue tour à tour saint Paul et saint Augustin. Mais il montre du même coup comment l'apport du Docteur angélique à une telle doctrine,

loin d'en rien rabattre, lui assure toute son efficacité en la libérant des pseudo-oppositions qui, au lieu de la servir, ne pourraient que la fausser et finalement l'étouffer (ce que l'histoire du protestantisme a si bien démontré).

Mais bien que l'objet en soit des plus étroitement définis, c'est *La clef de la doctrine eucharistique* qui montre le plus directement comment le thomisme de Dom Vonier est susceptible à la fois de cette plénitude traditionnelle et de cette plénitude de vitalité. On y voit, en effet, la pensée intégrale de St Thomas, dans les conditions que nous avons indiquées plus haut, littéralement refleurir, en vertu d'une explication qui le replonge dans ses sources, qui le rattache à ses racines, au lieu de l'y opposer par une fausse modernité. A travers une redécouverte de la notion augustinienne, tellement prégnante, du *sacramentum*, favorisée, pour ne pas dire suscitée, par l'intelligence vivante des formules liturgiques, les formules thomistes, à leur tour, sans rien perdre de leur pouvoir unificateur et clarificateur, retrouvent toutes leurs dimensions propres et comme leurs connexions vitales.

Quelle est enfin la qualité maîtresse du livre qui nous est présenté aujourd'hui : *l'Esprit et l'Epouse* ? Il nous semble que c'est d'affirmer le caractère conjointement et également sur-réel et sur-naturel du christianisme. Et c'est peut-être là que la religion incluse dans le thomisme nous paraît triompher avec le plus de force et de sûreté de maintes comparaisons qu'on pourrait instituer entre elle et d'autres synthèses chrétiennes. Le P. Congar, qui a préfacé cette traduction, se montre surtout attentif à effacer la mauvaise impression que pourrait produire sur le lecteur moderne la confiance « chestertonienne » que manifeste Dom Vonier dans la réalité victorieuse du surnaturel pré-

sent dans l'Eglise, en la personne de l'Esprit (1). Il y verrait volontiers, j'imagine, un exemple typique, aux yeux de nos frères protestants, de cette « theologia gloriæ » qu'ils reprochent aux catholiques, comme une confusion monophysite des humbles réalités humaines et de la réalité divine. Et certes, il ne nous vient pas à l'esprit de contester que Dom Vonier s'exprime parfois en des termes qui sentent fortement ce qu'on a appelé la « chrétienté constantinienne », où des institutions christianisées se trouvaient inducment bloquées avec la seule institution chrétienne, au sens strict, la seule donc qui ait les promesses d'éternité: l'Eglise. Mais, à notre humble avis, il serait bien superficiel ou bien mal intentionné le lecteur qui s'y tromperait et croirait sérieusement que Dom Vonier confond avec ce qu'il y a d'éternel dans l'Eglise ce qu'elle emprunte passagèrement à une époque ou à un milieu. Ce qui est vrai, c'est que l'Abbé de Buckfast était lui-même, non pas exagérément, mais certes pas non plus médiocrement sensible au danger trop réel qui se dessine à l'horizon opposé. Ce danger, qui semble fasciner aujourd'hui un nombre croissant de chrétiens qui ne s'en doutent pas ou guère, nous y verrions volontiers une sorte de nestorianisme ecclésiastique : une vue de la chrétienté où, sous couleur d'en purifier « le spirituel », on l'évapore. Pour Dom Vonier, tel qu'il s'exprime à nous dans *l'Esprit et l'Epouse*, et rien ne nous paraît plus typique finalement de la santé spirituelle qui ne fait qu'un avec son thomisme, sans se croire déjà au ciel alors qu'il n'est encore que sur la terre, sans oublier jamais que ce qu'il a, c'est toujours en

(1) Un éminent recenseur jésuite de la *Victoire du Christ* exprimait, il y a quelques années, à peu près exactement les mêmes craintes.

définitive par la foi seule qu'il l'a, le catholique est celui qui peut mettre en pratique sans barguigner l'exhortation de l'apôtre : « Tiens ferme ce que tu as ! » Les dons dans lesquels il met sa confiance sont tout surnaturels : finalement, ils se ramènent tous à un seul, l'Esprit. Mais ils *sont*, ils ne sont pas seulement promis. Si obscure qu'en soit l'appréhension présente, dans la foi, par toute la réalité de la charité, l'Eglise en touche déjà, en a déjà, en est déjà la substance. Quelle joie triomphale, transportée directement de l'ancienne chrétienté, laquelle chantait, au plus fort de ses épreuves, le Christ ressuscité, cette conviction pourrait rendre à notre chrétienté si aisément défaitiste ! Il suffit d'avoir respiré l'atmosphère qui circule entre les pages de ce livre pour en être persuadé mieux que par tous les raisonnements.

Et c'est ici que nous rejoignons Dom Stolz (2). Lui aussi, c'est par l'attachement réfléchi et pourtant spontané, à cet élément central (et, dirai-je, cordial) du thomisme qu'il nous touche et nous atteint comme bien peu d'autres le font.

Dans un texte capital (qui se trouve à la fin du premier chapitre de sa *Théologie de la Mystique*) Dom Stolz nous découvre d'un coup le caractère propre de son thomisme. Commentant un texte, lui-même fondamental, de saint Thomas, sur le ravissement de saint Paul, il nous montre comment la plupart des commentateurs modernes n'y retiennent que les considérations psychologiques, par lesquelles, de fait, il touche direc-

(2) Il y a peut-être intérêt à souligner que l'œuvre de Dom Anselme Stolz qui est ici présentée, et comparée avec celle de Dom Vonier, comporte uniquement ses deux maîtres livres : *Théologie de la mystique* et *Ascèse chrétienne*. L'auteur de l'article n'envisage pas ici les écrits de théologie technique de Dom Stolz, mais ses seuls écrits spirituels. N. D. L. R.

tement à nos préoccupations les plus habituelles en ce domaine. Mais lui, ce qui va l'y intéresser, c'est au contraire le résumé puissant que saint Thomas donne de toute la tradition patristique qui voit, dans ce ravissement de l'apôtre, le type idéal de l'expérience mystique. Il rendra donc, dans la suite de son livre, au texte de saint Thomas la plénitude de son sens et de sa portée en lui restituant la richesse vivante de ses connexions et de ses allusions traditionnelles. Après cela, tout son livre se présentera comme une véritable résurrection ontologique de ce monde spirituel qu'était celui de la mystique pour les Pères, au-delà de la mince pellicule psychologique où nous prenons une conscience directe de son contact et qui est tout ce à quoi tendrait à s'arrêter une certaine conception moderne de la mystique. A lire Dom Stolz, il semble donc qu'on assiste à l'invasion, dans notre univers, d'un véritable univers nouveau déplaçant sur lui-même l'intérêt. Il nous rappelle d'un coup soudain que le cri de saint Paul *conversatio nostra in cœlis est* n'est pas l'aveu déçu d'une impuissance à organiser et maîtriser la terre, mais la découverte exaltante d'une autre terre, laquelle est notre seule patrie.

Cette « otherworldness », cet appel de l' « autre monde », si essentiel au christianisme, mais qui n'a rien de commun avec la fuite romantique de je ne sais quel platonisme dans un univers de compensation, simplement rêvé, voilà le second témoignage commun à Dom Vonier et à Dom Stolz. Voilà ce qui est leur témoignage proprement monastique, dont nous disions en commençant qu'il est si déconcertant, mais d'autant plus désirable peut-être pour notre époque. Et, encore une fois, c'est le réalisme spirituel de leur thomisme qui a été, pour l'un et l'autre auteur, comme le nerf de leur intuition spirituelle et de sa proclamation.

Saint Thomas n'a pas été pour eux ce seul philosophe de la nature auquel nous daignons nous intéresser. Mais il est redevenu pour eux cela seul qu'il avait toujours voulu être : le théologien auquel ces bases d'une philosophie réaliste inexpugnable permettraient d'être, sans flotter dans le vide, l'explorateur, à la fois audacieux et prosterné, d'une sur-réalité surnaturelle. Autrement dit : celui qui bâtissait toute sa somme sur le thème essentiellement mystique du retour à Dieu, mais en en transposant le sens, originellement émanatiste, au plan d'une eschatologie personnelle, voilà le saint Thomas qui nous apparaît, ou nous réapparaît, à travers eux, comme le grand maître d'une spiritualité intégralement chrétienne. Il l'est, en effet, parce que sa vue, si claire et si solide, des structures essentielles de la réalité, loin de paralyser son mouvement vers la rencontre finale qui donne son sens à l'histoire et à la rédemption, lui assure simplement la plus ferme base de départ.

C'est ainsi que Dom Stolz, dans son second volume, l'*Ascèse chrétienne*, suite que semblait exiger le premier, nous montrera que le caractère décidément contemplatif de la vie spirituelle, telle que l'a conçue le saint docteur, n'est nullement une simple survivance païenne, échouée dans la *Somme* par la rencontre du courant de son aristotélisme et du courant néo-platonicien mal christianisé (nous dit-on !) du Pseudo-Denys. Il n'aura point de peine à nous y montrer plutôt l'exigence indéracinable de toute la spiritualité patristique, c'est-à-dire d'une spiritualité dominée par la figure de l'anachorète. Et l'anachorète, ce n'est point celui qui aurait simplement fui le monde réel dans l'irréel : c'est celui, au contraire, pour qui le sur-réel, le monde de Dieu révélé dans le Christ, a acquis tous ses droits, tout son pouvoir sur l'âme — rigoureusement trans-

cendants à aucune autre attirance. Que l'exigence infinie d'un tel réalisme surnaturel n'entraîne à aucune méconnaissance ou négligence du réel fini, c'est ce que les pages de ce livre qu'il a dévolues à la paternité spirituelle, sommet de la vie ascétique, mettent dans la plus belle évidence. Le consentement à l'appel divin, loin d'être pour le monde fini de nos compagnons d'humanité un abandon dédaigneux, est la source de son seul salut possible, du seul qui ne se paye pas de mots.

Ici encore, et surtout peut-être, il nous semble retrouver, dans toute l'érudition patristique de Dom Stolz, le bienfait d'une discipline thomiste vraiment acceptée, non point dans ses seuls réflexes superficiels, mais dans son impulsion profonde. La santé, mais la santé supérieure, de cet équilibre, obtenu non point par un arrêt à mi-hauteur des exigences contraires, mais par leur assomption intégrale, condition des seuls dépassements qui soient d'une hardiesse vraiment constructive nous semble en effet la plus pure note d'un thomisme authentique.

N'ajoutons à cela qu'une remarque. Le ton général des critiques qui furent faites à la *Théologie de la Mystique* de Dom Stolz paraît navrant. Parce que ces conférences n'étaient qu'une ébauche, et en même temps un résumé, aussi discrets que denses, de recherches d'une richesse prodigieuse, les recenseurs, sensibles seulement à la nouveauté apparente des conclusions, trahirent presque unanimement l'inconcevable étroitesse de base de la plupart des études modernes sur la mystique. « Qu'est-il donc allé chercher dans le ravissement de saint Paul ? » s'est-on écrié à qui mieux mieux. « Partant sur une base aussi étrange, on comprend qu'il ne nous apporte, dans cette *Théologie de la Mystique*, rien de sérieux, rien de commun avec

ce que disent nos bons manuels. Que voulez-vous que nous fassions de cet auteur irrégulier qui ne traite pas même — ou c'est si peu que rien ! — de la distinction entre contemplation acquise et contemplation infuse ?... » *Sic auctores probati.* Mais Dom Stolz, qui avait lu tous les Pères que ces derniers ont cru négligeables sur la question, comprenait parfaitement pourquoi saint Thomas, qui lui-même avait lu la plupart d'entre eux, n'était pas de cet avis. Et cela suffit à le préserver de l'erreur étrange de certains, imaginant que la vie mystique authentique n'a guère été connue avant le XVI[e] siècle. (N'a-t-on pas vue, naguère, le savant auteur d'un article de dictionnaire théologique se demander gravement si saint Paul et saint Jean avaient été des mystiques... pour conclure non moins gravement qu'ils n'en avaient pas l'air ?). Et du coup sa notion de la mystique n'en fait plus cette anomalie supérieure, réservée aux *happy few* possesseurs d'un « surnaturel » de second étage, en regard duquel on croirait que la vie chrétienne dont il est parlé partout dans l'Evangile est exempte de grâces proprement dites. Il y voit au contraire la simple complète floraison des réalités ontologiques qui font le tuf de l'expérience baptismale.

Il suffit avec ces remarques. Nous en avons trop peu dit pour embrasser si peu que ce soit l'ensemble des richesses incluses dans ces deux œuvres. Mais si nous avons pu aider à faire comprendre quels témoignages de source et de plénitude ces deux grands moines nous apportent, si divers et si concordants, nous aurons rendu peut-être à leur mémoire d'apôtres l'hommage qu'ils eussent préféré.

L. B.

M. Marie-Cécile de Prouille

1864-1946

« Ayez la charité, gardez l'humilité, possédez la pauvreté volontaire. »

Ces ultimes paroles du patriarche des Prêcheurs, « fondateur et premier Prieur de Prouille », esquissent admirablement les grands traits de la physionomie spirituelle de celle qui eut pour mission de forger, durant trente années, l'âme du Prouille restauré.

Appel de Dieu.

Elevée par les Bénédictines de la place Saint-Sernin de Toulouse, sa plus grande récompense était qu'on la laissât prolonger ses adorations devant le Tabernacle : « Que de joies ineffables cela me rappelle ! » Elle aimait passionnément Jésus-Hostie, et, naturellement, elle rêvait de lui ressembler en s'immolant comme Lui. Trente ans plus tard dans sa retraite de 1904 (un des rares documents nous révélant sa vie intérieure qui aient échappé à la destruction systématique de ses papiers intimes qu'elle entreprit les dernières années de sa vie), elle écrit : « Depuis ma première communion, Il n'a cessé, le bon Maître, de me faire comprendre qu'Il me veut son hostie, consacrée à Jésus, pour la gloire du Père, pour le salut des âmes (1). »

(1) Retraite 1904 — notes intimes.

Saint Benoît l'attirera-t-il dans son Ordre ? Depuis longtemps il a tout son cœur, et le rêve de mêler sa vie à celle des dignes religieuses qui l'ont si fortement initiée à la vie surnaturelle caresse sa pensée : « Pourquoi alors n'êtes-vous pas entrée chez « vos Bénédictines » ? » — « Oh ! certes, elles ont eu mon premier amour, mais je comprenais qu'elles me destineraient à l'enseignement. » Et cela est dit avec cet air confus qu'elle a toujours quand il lui faut parler d'elle, et qui n'est pas sans charme. Elle ne peut pas ignorer, en effet, qu'elle est supérieurement douée pour les études. Elle veut se cacher parce qu'elle aime.

Un jour, son père, le comte de Saint-Hilaire, souffrant de perdre son « trésor », lui dit : « Pourquoi veux-tu nous quitter ? » Sans hésiter, elle lui répond : « Parce qu'au couvent, je ferai la vaisselle ! » — « Oh ! Si ce n'est que cela, je te la laisserai faire ici... » Il n'a pas compris qu'elle veut être réellement pauvre, avec Celui « qui pour nous, s'est fait pauvre, de riche qu'il était » (2 Cor. 8, 9).

C'en est assez pour nous persuader que cette jeune fille, dont la maturité précoce se révèle dans les notes de lecture qu'elle prenait à dix-sept ans, avait un idéal religieux bien dessiné, lorsqu'elle vint frapper à la porte du monastère de Prouille, le 2 février 1886. Pauvreté et dénuement sous toutes ses formes attendaient la postulante. En eut-elle le pressentiment dès sa première visite à Prouille ? Au retour, à une jeune amie qui devait partager sa vie du cloître, et qui lui confiait ses secrètes aspirations, elle répondait : « Moi, ce que je vais chercher au monastère, c'est la souffrance. » Ne nous méprenons pas sur cette réflexion : Elle n'a rien de stoïque, cette rieuse jeune fille, mais elle a compris les exigences de l'amour divin, et, généreusement, elle dit son « fiat ».

Préparation.

Tout de suite Valentine de Saint-Hilaire fut cette postulante que Dieu, en effet, mit sur la croix dès le premier jour de son entrée : dégoûts, répugnances, révoltes intérieures, rien ne lui manqua. C'étaient évidemment des tentations dont Dieu se servit pour épurer son amour. Il ne permit cependant pas qu'elle doutât jamais de sa vocation dominicaine. Elle fut donc mise à une rude épreuve. Six mois après son entrée, le 2 août 1886 elle prenait l'habit : « La grâce le demandait, la nature n'en voulait pas (2). » Où en était-elle réduite, elle qui avait tant désiré la vie religieuse ?... Du reste, extérieurement, rien ne paraissait de ses désolations.

Sœur Marie-Cécile novice fut ce qu'avait été Sœur Valentine postulante : la première en tout, « vivant sa vie religieuse comme une ancienne : fervente, irréprochable, recueillie, d'une générosité entraînante, gaie pourtant à prendre et à faire prendre aux autres des fous rires homériques (3). » Ah ! le rire de Mère Marie-Cécile ! Il sonnera toujours, plus tard, même aux approches de la mort, porteur de confiance et de joie : « Je mourrai en riant ! » Pour l'heure ce rire était héroïque.

L'agonie se prolongeait : un an après, la « profession » ne fut pas plus consolante que la vêture. La jeune sœur aurait voulu s'enfuir à l'autre bout du monde; mais elle savait que Dieu la voulait là.

Elle demanda à sa prieure de ne jamais lui rappeler cette heure... La douce Mère Agnès était désolée de tant de souffrances, pourtant elle en comprenait la raison : c'était une préparation.

---

(2) Notes de Mère Marie-Catherine de Séverac.
(3) *Ibidem.*

Pour une fois, certes, Dieu ne fut pas le grand Contrariant : elle « venait chercher la souffrance », Il l'en rassasia. Pour en être convaincu, il n'est que de parcourir quelques lettres du prêtre que la Providence mit sur sa route pour l'éclairer et la soutenir durant la période si crucifiante de 1886 à 1895. Grâce à ces précieux documents, qu'un vrai miracle nous a conservés, il nous est permis de connaître un peu la voie douloureuse que Sœur Marie-Cécile dût gravir les dix premières années de sa vie religieuse. Le R. P. Dor (4) eut le bonheur de savoir la conduire « fortiter et suaviter », à travers ces montagnes insurmontables que sont nos croix, nos impuissances, mais aussi nos sensibilités et nos égoïsmes, jusqu'à ce sanctuaire intime « qui n'est pas construit de main d'homme », où, enfin, elle ne trouvera que « Jésus seul, seule avec Jésus » (5). Ce sera alors la paix pour toujours. Cette paix, il faut à cette heure la payer chèrement : c'est le moment des purifications de l'amour.

Depuis sa plus tendre enfance, son âme était submergée par l'amour divin qui l'enivrait, l'emportait littéralement. Les obstacles ? Ils étaient vite surmontés : un contact avec Celui dont elle sentait le Cœur battre tout près du sien, et elle était libre ! Rien ne trouble quand on connaît les suavités d'un grand amour.

Or à peine est-elle arrivée au couvent, que le Maître l'abandonne à ses propres ressources. Elle croit réellement tout perdu. Elle s'en prend à elle-même, elle s'accuse d'avoir été infidèle à la grâce. Elle cherche le retour de la ferveur dans de terribles disciplines, des jeûnes, des veilles. Avec son tempérament passionné, porté à l'absolu, elle ruinerait

---

(4) Le Père Dor était un « excellent religieux-missionnaire » de la Société des Prêtres du Sacré-Cœur fondée à Toulouse vers le milieu du XIX^e^ siècle par le Cardinal d'Astros.

(5) Lettre R. P. Dor du 27 janvier 1889.

certainement sa santé, et gâcherait sa vie religieuse. Son guide est là pour la modérer et l'éclairer.

> ...La lutte n'est pas la perfection, c'est un des chemins qui y mènent. La perfection, c'est la possession de Jésus et de son esprit, c'est l'union de l'âme avec Lui (6).

Il connaît la générosité de sa pénitente, et brusquement, un jour, il sonde le terrain :

> Franchement, n'avez-vous pas, en vue d'une âme ou de plusieurs âmes, immolé la vôtre au bon plaisir de Jésus ? Cela doit être, ou bien Jésus a besoin de tirer un grand parti de vous, pour des desseins connus de Lui, sans cela vous ne seriez pas où vous en êtes. Ne protestez pas, je vous connais (7).

Si l'on sent poindre l'admiration ici, c'est exceptionnel dans la manière du P. Dor. Le plus souvent, il se fait sévère :

> Cet état tient à la raideur de votre nature et à la pauvre idée que vous vous faites des relations avec Dieu. Le remède ? Ecoutez : profond anéantissement devant Dieu et à vos propres yeux (8).

C'est qu'inlassablement il prêche, à cette âme comblée, l'humilité, l'anéantissement. Il lui montre la douceur, la vraie grandeur, la fécondité même d'une vie bien cachée en Jésus. Si cela paraît difficile, en cette période crucifiante, il précise :

> Je ne vous demande pas de le goûter (le divin) ou d'en jouir, mais seulement de vous y tenir par la pensée, par le désir, par l'aspiration de l'âme... L'hostie crie, se plaint, gémit et se demande avec anxiété : où suis-je, où en suis-je ? Je réponds : Voilà la mort, voilà le tombeau, voilà la destruction, voici la vie, voici la résurrection, voici la reconstruction (9).

---

(6) Lettre du P. Dor du 8 juillet 1876.
(7) Lettre du 22 août 1890.
(8) Lettre de juillet 1890.
(9) Lettre sans date.

La dernière lettre du P. Dor est un chant de victoire, c'est un *Nunc Dimittis* aussi : jamais plus nous ne verrons reparaître sur la route de Mère Marie-Cécile ce guide dévoué des mauvais jours.

> Que vous dirai-je au sujet de vos dispositions intérieures ? Mon enfant, en haut, en haut, au divin, au divin !... Oh ! il est si doux Jésus ! Quel ciel de l'aimer. Fondez-vous en Lui. Mêlez-vous si complètement à Lui que vous ne soyez plus vous-même, mais Lui ! Oh ! que vous pouvez être grande ! soyez donc grande ! haute ! et par delà intérieure au vrai sens du mot (10).

Que s'est-il donc passé ? Mère Marie-Cécile et son directeur en ont gardé le secret.

Pour une grande œuvre contemplative.

Dès lors, l'instrument est bien accordé, le Maître peut s'en servir, son attente ne sera pas trompée.

De 1898 à 1938, Mère Marie-Cécile exercera pendant dix ans la charge de Maîtresse des novices, et pendant trente ans, celle de Prieure.

> Ma vie doit rester très simple à l'extérieur, mais intérieurement, vivre avec Jésus et le laisser rayonner en cessant d'être moi pour être Lui plus totalement... ce qui fera tout cela, ce sera mon amour pour Lui. Je le comprenais déjà à ma retraite de 1902. C'est bien toujours la même grâce, le même attrait.

Ces sortes d'affirmations, sous une forme plus ou moins voilée, sont constantes : elle n'a aimé que Dieu. Elle l'a aimé uniquement, mais ardemment aussi, et elle a tout aimé dans cet amour. Cet amour donne la clé de tout : de ce puissant équilibre intérieur grâce auquel elle peut allier

(10) Lettre du 8 janvier 1895.

magnifiquement la contemplation et l'action, de ses disponibilités inlassables qui la mettent tout entière, à chaque minute, au service de tout et de tous, de cette harmonie des contrastes, pourrait-on dire, si frappante en elle : elle sait tout faire avec une aisance sans pareille, parce qu'en réalité elle ne cherche qu'à plaire à Dieu, rire avec ceux qui se réjouissent et s'émouvoir avec ceux qui souffrent, commander et obéir, être virile jusqu'à la sévérité et tendre comme une mère.

Cet amour souverain de Dieu, principe et fin de ses dispositions intérieures, ordonne aussi toute son activité extérieure.

N'avons-nous pas d'ailleurs entrevu quelques-unes des grâces dont elle a été favorisée dans son enfance, et plus tard dans sa jeunesse ? Elle-même, dans ses rares notes intimes, soulève le voile sur certaines lumières d'ordre mystique qui lui furent données au cours de sa vie religieuse :

> Dès mon entrée en retraite, j'ai été mise en présence des douleurs de la Sainte Eglise et du cœur de Jésus. Il semblait, dans un appel intime, me demander de lui être une *vraie épouse*, de partager ses douleurs, de le dédommager, de le consoler.
>
> Le 30, j'ai été frappée par l'unité de grâce de ma vie. Depuis ma Première Communion, Il n'a cessé, le bon Maître, de me faire comprendre qu'Il me veut son *hostie*. Et cet attrait a été approuvé par l'autorité, et depuis longtemps je suis *consacrée*... O mon Dieu, puis-je être encore à moi ? Vous me voulez, Vous; je le crois, je le désire, je le veux. Après un acte de foi à ce désir, à cette volonté de Vous sur ma misère, il m'a semblé que Vous m'appeliez à entrer en Vous... et là, poussée en Jésus, perdue en Lui, à m'offrir à toutes les perfections de Dieu, pour l'adorer, à tous ses droits pour y satisfaire, à toutes ses volontés pour les accomplir, et cela, en Jésus, dans ses intentions, c'est-à-dire au nom de toute l'Eglise, pour les âmes consacrées, les justes et les pécheurs. Je ne sais dire ce que j'ai éprouvé... c'est impossible.

> Il me semble n'avoir plus qu'un désir, celui de répondre à tant d'amour par tout l'amour de mon cœur, tout le dévouement de mon être tout entier (11).

Jamais on n'a surpris chez Mère Marie-Cécile de ces complaisances dans les dons reçus qui anémient l'élan de la grâce, quand elles ne l'arrêtent pas. Elle a compris très tôt la fin que poursuit Dieu quand Il nous aime et nous comble : Il veut être aimé de nous. Aussi, fait-elle constamment, des actes d'amour, et tout lui en est-il prétexte. Elle ne comprend pas qu'on « languisse d'amour », ou plutôt elle craint qu'on ne se méprenne sur de telles expressions. Mais elle sait qu'on doit vivre d'amour, jusqu'à en mourir.

« C'est le véritable amour, celui qui donne. » Saint Thomas ne dit-il pas, en effet, qu'il appartient davantage à la charité de vouloir aimer que de vouloir être aimé ? Notons que Mère Marie-Cécile est avant tout une contemplative : ce qu'elle entend par ce don de soi-même, c'est bien le don de notre activité extérieure, mais c'est plus essentiellement le don intime de soi, de cette activité profonde dans la foi, par un élan persévérant du cœur. Dans ce domaine, il n'y a pas de limites :

> On peut toujours croître dans l'amour, c'est notre grande joie ici-bas, et l'amour vit de ce qu'il donne (12).

Elle le répète cent fois : « L'amour vit de ce qu'il donne. » C'est sa conviction, son secret de sainteté. Quel souffle viril pour dire que l'amour doit être généreux ! On ne sent jamais de défaillance chez elle, jamais de lassitude dans le don croissant de soi. C'est un jaillissement.

On devine où cela aboutira. Elle donne toujours, et Dieu

---

(11) Notes intimes. Retraite 1904 (26 août).
(12) Instructions au noviciat.

lui demande toujours davantage. Un matin de l'année 1904, en la fête de Saint-Pierre martyr, le Seigneur la presse avec encore plus de véhémence : elle s'offre comme victime, ainsi que nous le révèle une lettre du R. P. Colchen.

> Ce qui me fait surtout bénir Dieu dans votre lettre du 6, c'est le mouvement que le Saint-Esprit vous a donné le 29, par l'entremise du Martyr Vierge, saint Pierre. Oh ! oui, de tout cœur j'approuve, et d'autant plus que je suis convaincu que ce n'est que vous qui êtes allée au-devant. Vous voilà consacrée victime pour l'Ordre et en particulier pour la Province de Toulouse.

Nous avons désormais l'explication de bien des états.

L'oblation d'elle-même qu'elle vient d'accomplir sous la poussée de la grâce appelle nécessairement l'abnégation. Mère Marie-Cécile excelle en cela. Elle recherche avec une prédilection marquée les vertus qui tendent à l'anéantir : l'humilité, la pauvreté, la pureté, l'obéissance. Elle les porte jusqu'à leur extrême limite, qui est l'oubli de soi.

Son humilité ? elle était si vraie... Aussi pouvait-elle s'allier sans dommages à un tempérament naturellement et surnaturellement magnanime. Certes, elle était fière, mais fière d'être fille de la Sainte Eglise, comme Thérèse d'Avila, fille de l'Ordre de saint Dominique, fille de Prouille, et certainement aussi fille d'une famille dont la noblesse de cœur et des mœurs éminemment chrétiennes rivalisaient avec la noblesse d'un grand nom. Mais elle se méprisait elle-même : le sentiment de la sainteté de Dieu, la connaissance de sa propre misère la tenaient dans un état de componction habituelle. Quand elle devint prieure pour la première fois, elle écrit dans une note intime, paraphrasant le psaume 112 : « Il m'a prise, comme le pauvre, sur mon fumier — fumier moi-même — pour me placer « cum principibus » (13). Du reste, Dieu lui-même se charge de

---

Notes intimes, retraite 1902.

cultiver cette humilité par les lumières qu'il Lui donne :

> Le sentiment profond de la sainteté de Dieu m'a de nouveau saisie, comme cela m'est arrivé assez souvent déjà. J'ai vu mes souillures innombrables, les miennes, et toutes celles dont je me suis chargée — faim et soif de purification, d'expiation, de souffrance, et aussi faim et soif de cette justice qu'est la sainteté (14).

C'est avec l'accent inimitable du vécu qu'elle dira souvent : « L'humilité est fille de lumière. » Mais parce qu'elle ne peut s'arrêter ni à elle-même, ni à la vertu, fût-ce l'humilité, pas même à la perfection; qu'il lui faut toujours, avec un élan irrésistible, se faire de tout un chemin pour aller à Dieu, elle ajoute : « L'humilité est mère de Lumière. »

> Plus nous serons humbles, plus nous pourrons espérer monter vers Dieu. L'humilité creuse en nous des profondeurs, elle nous fait connaître notre misère, et nous devons aimer connaître notre misère. Nous ne devons pas aimer d'être des misérables, mais étant des misérables nous devons aimer le voir (15).

L'humilité, c'est l'action de grâces, c'est surtout l'oubli de soi le plus complet :

> Bénissez le Seigneur de vouloir bien se servir d'un instrument tel que vous, et puis passez sans vous occuper davantage de vous, ce qui serait une tentation. Cela occuperait votre âme de vous-même au lieu de Dieu et des âmes (16).

Ce qu'elle conseille aux autres, elle le pratique.

Avec l'humilité, la pauvreté :

> Il faut, en quelque sorte, disait-elle, avoir la passion de la pauvreté. Il faut l'aimer d'amour (17).

---

(14) *Ibidem.*
(15) Instructions au noviciat, II, 5 décembre 1932.
(16) Lettre à une Prieure, sans date.
(17) Billet à une religieuse, sans date.

Elle écrit aux religieuses d'une jeune fondation :

> J'ai toujours regretté de ne pouvoir vous accompagner, et je ne saurais dire la sainte envie que me fait votre maison vide, votre chambre sans chaises où vous êtes assises à terre, la nécessité où vous êtes de tout attendre de la Providence. Votre pauvreté me ravit, et j'espère que vous l'appréciez comme un vrai trésor qui ne vous sera que trop vite enlevé (18).

Quel sens du réel se cache sous ce lyrisme ! Ecoutons-la :

> Il faut que nous aimions la pauvreté pour vouloir en jouir, et jouir de la pauvreté, c'est la sentir.
>
> La vraie pauvreté ne va pas sans souffrances, aussi saint Dominique en était-il assoiffé. On ne peut pas vraiment être pauvre, sans être pénitent. Toutes les pénitences sont moins importantes que la pauvreté dont nous avons fait vœu (19).

Si elle avait une telle préférence pour cette observance, c'est parce que « les vrais amis de Dieu sont à Bethléem. » C'est aussi parce qu' « une âme vraiment pauvre est une âme humble, une âme délivrée, une âme mortifiée, une âme pure (20). »

Véritablement pauvre elle-même, elle pouvait chanter le cantique de la joie parfaite. « Montrez-vous pauvre, mais montrez-vous aussi joyeuse dans la pauvreté » (21), écrivait-elle à ses filles du Canada.

La pureté, à laquelle atteint Mère Marie-Cécile sous un certain rapport par la pauvreté, n'aura pas d'autre effet, elle non plus, que de la rendre plus capable d'aimer Dieu, de le faire aimer, et ainsi de le glorifier. Elle cultive

---

(18) Lettre aux sœurs de Berthier, Canada, août 1925.
(19) Instructions au noviciat, I, p. 6.
(20) Billet à une religieuse.
(21) Lettre aux sœurs de Berthier. Canada, août 1926.

cette vertu et la pratique en toute occasion avec une délicatesse extrême. Cependant, elle ne s'appesantit pas sur la recherche minutieuse de la pureté matérielle, mais elle va droit au cœur de cette vertu qui est la simplicité d'une âme tout orientée vers Dieu. Elle note :

> Il (Dieu) me demande une très grande pureté... un regard uniquement et constamment fixé sur Lui seul, regard dans lequel passe et soit livrée toute ma vie.
>
> Comme Marie, être à Jésus jusqu'à être Lui, le laisser rayonner, devenir de plus en plus droite, pure, simple, transparente en quelque sorte comme un cristal, pour qu'Il rayonne... Ma pureté sera ma mort à moi-même, mon oubli de moi-même, et ce qui fera tout cela, avec sa grâce et le secours de ma mère du ciel, ce sera mon amour pour Lui (22).

C'est toujours le même son que rend l'âme de Mère Marie-Cécile. Elle a faim et soif de s'anéantir pour que Dieu soit tout en elle. Pourrait-on douter, dès lors, qu'elle ne s'appliquât, jusqu'à son dernier souffle, à être une parfaite obéissante ?

Mère Marie-Cécile excella donc à se perdre elle-même, dans la fidélité qu'elle mit à être toujours obéissante, pauvre, humble et pure. Ces vertus « passives » que l'on accuse quelquefois de nous entraîner dans la médiocrité et l'inertie, en rendant son âme chaque jour plus réceptive de grâces de choix, la conduisaient à la seule vraie grandeur qu'elle ambitionnât, celle d'être toute possédée par Dieu.

Ame singulièrement contemplative, Mère Marie-Cécile ne pouvait être que profondément apostolique : n'est-ce pas de la même charité que nous aimons Dieu et l'Eglise, Dieu et les âmes ? Mais, apôtre, elle ne prétendait l'être qu'à

---

(22) Notes intimes.

la manière des contemplatifs : par la prière et par le sacrifice. Car « plus une âme est unie à Dieu, plus elle produit de bien dans les âmes », disait-elle.

> Nous devons faire toutes choses pour plaire uniquement à Dieu, et par là même, en travaillant pour Lui seul, nous travaillons à sauver des âmes (23).

En 1902, elle fut élue prieure. Un mois après son élection, au cours d'une retraite, elle notait :

> « M'aimes-tu ? pais mes agneaux, pais mes brebis. » J'aime bien peu puisque mes nouveaux devoirs m'inspirent tant de répugnance. Cependant, je veux vous aimer, mon Dieu, et je sens bien qu'il n'y a que l'amour par lequel je puisse répondre à ce que vous attendez de moi. Plus je vous aimerai, mieux je remplirai mes devoirs (24).

Elle a alors trente-huit ans. Sa trempe d'âme est franchement virile, aussi bien par l'envergure et la netteté de son intelligence, que par la puissance de sa volonté. Elle est faite pour commander. Pourtant, rien de rude chez elle, car elle est aussi tellement femme ! Une finesse d'esprit peu commune (c'est une intuitive), une sensibilité exquise (qu'elle voile volontairement) : Elle a tout pour se faire aimer. En effet, ce mélange de force virile et de douceur féminine, qui s'équilibrent et s'harmonisent si bien en elle, lui donne une puissance d'attrait indéniable. Déjà, en 1888, le Père Dor lui écrivait : « Vous avez en vous un aimant. Dieu vous en a gratifiée. »

Elle sera toujours accueillante, mais elle ne s'éparpillera pas : jamais elle ne se laissera prendre au charme trop naturel de dominer, par l'esprit et par le cœur, des âmes d'autant plus sensibles que leur vie est plus austère. Du

---

(23) Instructions sur le Coutumier.
(24) Notes intimes, retraite 1902.

reste, on devinera bien le secret qui lui permet de se donner tout entière à chacune : c'est qu'il n'y a plus aucun égoïsme en son âme. Cette flamme profonde qui brûle au fond de ses yeux et qui a le don de captiver tout le monde, c'est celle d'un pur amour de Dieu,

Le divin Maître l'aidera Lui-même à se garder toute à Lui. Dès le début, il lui donne le dégoût de sa charge, et quelle que soit l'aisance surnaturelle avec laquelle elle reprend, à chaque élection la croix du priorat, il semble qu'Il lui laisse cette répugnance jusqu'au bout.

> Qui plus que Marie était capable de goûter le bonheur de posséder Jésus dans le silence, dans le recueillement, dans l'oubli de tout ce qui n'est pas Lui... et Marie part en hâte (chez sa cousine Elisabeth). Quelle leçon pour mon égoïsme!

La voilà toute à ses nouveaux devoirs, « jetée toujours en pâture aux autres »... pour plus de quarante ans !

Prieure, elle va révéler, malgré elle, la qualité de son esprit religieux. Ce que Mère Marie-Cécile a fait pour Prouille, la place nous manque pour le dire ici, comme il conviendrait.

Les archives de l'ancien Prouille nous étant mieux connues aujourd'hui, on se plaît à voir une providence particulière se pencher sur le berceau de l'Ordre, puisque à travers les siècles, surtout aux périodes critiques, Dieu a suscité à Prouille des prieures dont la parenté spirituelle est singulièrement étonnante.

C'est ici le lieu de dire le rôle que joua la Règle dans l'œuvre de sanctification personnelle et communautaire à laquelle Mère Marie-Cécile travailla si généreusement.

On sait qu'après la Révolution, lorsque refleurirent en France les Ordres religieux, il y eut un besoin général de reconstruire sur des fondements solides et donc de remon-

ter aux sources. C'est ainsi en particulier, que les religieux de la première génération de la restauration dominicaine se distinguèrent par un amour et un culte singulier des observances. Aussi est-ce dans cet esprit que le Révérendissime Père Cormier et la Mère Marie-Agnès de Jésus de Nay entreprirent de relever Prouille de ses ruines (25). Mère Marie-Cécile, leur disciple directe, ne pouvait que suivre fidèlement leurs traces.

> Plus nous serons fidèles à la Règle, plus nous recevrons de bénédictions de Dieu, plus nous porterons de fruits de sanctification pour nous et pour les âmes (26).

Elle sait bien que toute la valeur sanctificatrice de la Règle vient de ce qu'elle a été inspirée par Dieu à un Saint et qu'elle est une sagesse supérieure à toutes nos conceptions personnelles. La Règle dominicaine a du reste fait ses preuves, puisque à travers les siècles elle a formé tant de saints. La conclusion s'impose :

> Que Dieu vous donne la passion de la sainteté par la Règle dominicaine qui en est la forme (27).
>
> La vie religieuse c'est quelque chose de très positif. Ce ne sont pas de beaux rêves, sans consistance, c'est quelque chose de très pratique. C'est en accomplissant des devoirs très précis que l'on se sanctifie (28).

---

(25) Le Bienheureux Jourdain de Saxe, successeur immédiat de saint Dominique, dans son *Libellus principii ordinis* a écrit du monastère de Prouille : « C'est là que les servantes du Christ, avec une grande vigueur de sainteté et une éclatante pureté d'innocence, rendent un culte agréable à leur Créateur. Pratiquant une vie salutaire pour elles, exemplaire pour les hommes, pleine de joie pour les anges, agréée de Dieu ! » MOPH., t. XVI, p. 39. Un éloge semblable se retrouve encore sous la plume du Bienheureux Humbert de Romans, 20 ans plus tard.

(26) Commentaires du Coutumier, p. 125.

(27) Réflexion à une religieuse nouvellement vêtue, 14 avril 1932.

(28) Commentaires du Coutumier, p. 399.

Or ces devoirs très précis, ce sont ceux-là mêmes que nous trace la Règle. Et, pour des religieuses qui ont promis « obéissance à la Règle », il serait imprudent de chercher ailleurs des moyens de sanctification, fût-ce sous couleur de zèle :

> Notre Règle, nos constitutions composent une bonne partie de notre pénitence. Il serait à désirer que nous puissions les garder fidèlement, sans chercher à y joindre autre chose. Faisons très bien ce que nous commande la Règle, et cela suffit (29).

Mais si la Règle fidèlement pratiquée est un moyen sûr et au-dessus de tous les autres moyens, pour la sanctification de chaque âme, elle a aussi une importance sociale qui est bien loin d'avoir échappé à Mère Marie-Cécile :

> Cette vie régulière, remarque-t-elle, entraîne les âmes retardataires; cette prudence réglée retient les âmes trop ardentes qui voudraient faire davantage, quitte à tout abandonner ensuite (30).

Elle crée un climat d'ordre et donc de paix; elle fait de la communauté un « milieu » religieux et contemplatif où chacune trouve plus de facilité à atteindre le but qu'elle s'est proposé en sacrifiant toutes choses pour unir son âme à Dieu.

Il faut donc s'entraîner à pratiquer fidèlement et amoureusement et joyeusement la Règle, dès le début de la vie religieuse, en maladie et toujours :

Lorsqu'une religieuse était trop gravement malade pour dire le Bréviaire, Mère Marie-Cécile guettait le moment où la fièvre tombait pour aller réciter à son chevet, et avec elle, après les Complies, le *Salve Regina*, afin de

---

(29) *Ibidem*, p. 21.
(30) *Ibidem*, p. 125.

lui donner la consolation de dire « un peu de l'Office divin ». Quelle grande religieuse ! Toutes les fibres de son être disaient « Dieu ».

Elle avait aussi coutume de dire : « La où la Règle a été choisie, là elle doit être mieux observée que partout ailleurs (31). »

L'enseignement de Mère Marie-Cécile à ses filles, pieusement recueilli dans des notes de conférences, est imprégné d'un esprit bien dominicain. Elle s'applique sans cesse à les enlever sur les hauteurs de la vie religieuse et à les maintenir, autant que cela est en son pouvoir, sur la ligne de crête, où elle paraît toujours se tenir. Elle leur dit :

> La grande charité entre âmes religieuses, c'est de maintenir l'esprit religieux, de vouloir, avant tout, que nos sœurs soient de grandes religieuses; le contraire **serait du naturalisme (32).**
>
> Ce que le bon Dieu demande des filles de saint Dominique, c'est d'abord qu'elles soient des âmes bien trempées. Nous sommes d'un Ordre fondé par un homme. Il faut que cela paraisse dans les filles de saint Dominique. Une âme faible qui tourne à tous les vents, n'est **pas une âme dominicaine.**
>
> Si nous ne sommes pas des âmes bien trempées, nous ne serons pas des âmes de sacrifice, nous n'atteindrons **jamais à la perfection de la charité.**
>
> Pour devenir des âmes contemplatives, il faut devenir des âmes profondes, pour devenir des âmes profondes, il faut devenir des âmes de sacrifice (33).

Rien d'effrayant, cependant, dans ce sacrifice qu'elle prêche, car c'est un sacrifice d'amour. Aussi conclut-elle souvent : « Plus l'âme est sacrifiée, plus elle devient joyeuse (34). »

---

(31) Instructions au noviciat, I, p. 2.
(32) Id. p. 6.
(33) Instruction sur le Coutumier.
(34) *Ibidem.*

La joie ne se séparait jamais de Mère Marie-Cécile, et ce n'était pas le moindre de ses charmes. Elle était habituellement enjouée avec ses filles, ... passé l'heure du chapitre !

Le Père Lacordaire disait du prêtre qu'il doit être « dur comme le diamant, plus tendre qu'une mère ». Cet idéal, Mère Marie-Cécile, prieure, le réalisa parfaitement : « Nature aimante et passionnée mais dominée par l'austérité de la vie », disait d'elle un religieux qui examinait son écriture. Pourtant, elle laissait parfois entrevoir ses trésors de tendresse maternelle : c'était surtout auprès des novices et des malades.

***

Consommation dans l'Amour.

Le 8 décembre 1938, pour la dernière fois, Mère Marie-Cécile dépose la charge de prieure. Une nouvelle période de sa vie va commencer.

L'arbre tombe toujours du côté où il penche. Or Mère Marie-Cécile, après avoir commandé près d'un demi-siècle, avec une autorité sans pareille, rentre dans les rangs avec une mentalité de novice. C'est là un des signes de sa sainteté.

Usant de son prestige et de la vénération qu'avaient pour elle toutes les moniales, elle pourrait continuer son œuvre, non plus d'une manière officielle, mais en guidant, en conseillant. Personne ne s'en étonnerait; on le souhaiterait même. Prouille paraît être sien tant elle a su l'incarner; et maintenant elle l'abandonne en d'autres mains, sans un regard en arrière. « Dieu et saint Dominique garderont toujours Prouille », avait-elle souvent affirmé. Autant dire qu'à son sens Prouille n'a plus besoin de Mère

Marie-Cécile... Elle s'efface. Elle n'a qu'un souci : Ne pas gêner les jeunes autorités qui lui succéderont.

Discrète, elle ne donne son avis que lorsqu'on le lui demande. C'est donc bien vrai : elle n'a poursuivi, dans sa grande œuvre contemplative, que la gloire de Dieu, préoccupée qu'elle était, uniquement, de lui donner chaque jour plus d'amour, dans un oubli parfait de soi.

La componction, en effet, qui a été pourtant une de ses notes caractéristiques durant sa vie, paraît se faire plus intense aux derniers jours de son existence. Mais c'est toujours une componction amoureuse. Le souci d'aimer Dieu, de l'aimer sans cesse et toujours plus, devient encore plus pressant.

Comme Il voudra ! C'est son mot !... Cependant « Le malade et le saint, dit Claudel, c'est quelqu'un que Dieu ne laisse pas tranquille. »

En 1942, une infirmité qu'elle a longtemps tenue cachée, tant qu'elle était prieure, prend une forme aiguë. Malgré de grandes répugnances, elle doit se soumettre à une opération. Son grand âge ne permet pas qu'on l'endorme. Devant une complication qui surgit au cours de l'opération, l'anesthésie locale se trouve insuffisante : il faut trancher dans le vif. Cela dure trois quarts d'heure... Les souffrances sont atroces... Pourtant, quand c'est fini, elle n'a qu'un mot : « Merci mon Dieu... » et le sourire reparaît.

Trois ans se passent. En août 1945, une légère irritation de la langue la gêne pour parler et pour manger. Les soins n'y font rien. Bientôt, il faut se rendre à l'évidence : le mal est implacable. Condamnée à voir sa langue tomber en lambeaux, toujours paisible, elle attend. L'entourage s'émeut en songeant aux douleurs qui viendront, elle reste calme.

> Quelle que soit la chose qui nous arrive, nous pouvons dire en toute sécurité : c'est de l'Amour (35). Notre confiance, avait-elle aussi écrit, ne doit jamais vaciller, elle doit grandir avec l'épreuve. Que notre dernier soupir soit un acte de confiance et d'abandon, et ce sera, sinon la vision de Dieu, dès notre mort, du moins la confirmation en grâce et l'impossibilité de l'offenser (36).

Elle est sereine devant la croix, car elle s'est toujours confiée à Marie. Elle sait que cette divine Mère sera près d'elle pour l'assister, comme elle était au Calvaire pour offrir son divin Fils. Le Rosaire perpétuellement entre ses doigts, Mère Marie-Cécile attend les progrès du mal avec une indéfectible, joyeuse, et héroïque confiance.

> Toutes les souffrances sont des grâces, il faut s'exercer à très bien, à parfaitement souffrir avec Lui, à garder pour Lui seul tout ce que nous pouvons de nos souffrances. Il en est divinement jaloux. Mais, lorsque les créatures ne peuvent faire rien de moins que de s'en apercevoir, alors faisons leur porter le moins possible de nos souffrances (37).

Ce conseil, qu'elle a donné à d'autres, elle le suit elle-même : pas une plainte. Elle ne demande jamais le moindre soulagement. Bien plus : Elle ne peut plus parler à ses filles, mais elle peut toujours leur sourire, et elle sait donner tant d'expression à ses sourires, que c'est un véritable langage. Peut-on porter plus loin l'oubli de soi-même ?

Le vendredi 5 juillet, la messe conventuelle va commencer lorsqu'on alerte la communauté : Mère Marie-Cécile est au plus mal. En un instant, ses filles entourent sa pauvre couche...

Mais ce n'est pas encore la fin, ce jour-là. Ses filles se

---

(35) Instruction au noviciat, I, p. 7.
(36) Billet à une Sœur, sans date.
(37) Lettre à Sœur X, C. 1933.

relaient à son chevet de nuit et de jour : elle est presque toujours haletante et prostrée. Parfois, elle les regarde, trace un signe de croix sur leur front, et leur sourit. Les forces s'en vont. Le lundi 8 juillet, à deux heures de l'après-midi, son souffle est à peine perceptible. On entonne le *Salve Regina*. Elle sourit une dernière fois. Quelques secondes après, Mère Marie-Cécile, la grande religieuse, n'est plus.

Ses filles restent là longtemps, silencieuses et recueillies. C'est un dernier enseignement qu'elles écoutent. Celle qui les a véritablement toutes enfantées à leur vie de moniales ne leur dit-elle pas encore, par toute sa vie et par sa mort, cette parole de saint Thomas qui tant de fois est passée par ses lèvres : « La vie religieuse c'est la perfection de la charité poursuivie par la perfection du sacrifice. »

TESTIS FIDELIS.

A travers les revues

Et les préceptes de la charité ?

L'insistance avec laquelle Pie XII revient sur le devoir de tout chrétien de mieux connaître la doctrine de foi donne aux théologiens l'occasion d'un sérieux examen de conscience sur la façon dont cet enseignement est donné. Le P. Woroniecki fait cet examen de conscience dans ANGELICUM (1948, XXV, fasc. 1) à propos de l'enseignement des préceptes. Que voit-il ? — « Depuis le XVI^e^ siècle un singulier déplacement de rôles a eu lieu dans ce chapitre : les dix commandements du Sinaï ont obtenu la première place et les deux grands préceptes de la charité ont été refoulés à l'arrière-plan. »

Déjà dans le catéchisme « ad parochos » édité par décret du Concile de Trente, la troisième partie qui concerne les « commandements » ne fait pas une seule allusion aux préceptes de charité — si du moins l'on excepte le texte de saint Augustin, de deux lignes, qui ouvre le chapitre d'introduction. Et même parmi les citations de l'Ancien Testament qui sont si abondantes, aucune place n'est faite à la solennelle prière de Deut. 6. « Audi Israël... » Et cependant, à la même époque, l'Eglise possédait les catéchismes de saint Pierre Canisius, « le plus grand catéchiste du siècle » où l'exposition du décalogue est toujours précédée d'une exposition très précise des préceptes de charité...

Il faudrait donc redonner leur place aux préceptes de charité, et bien apprendre aux enfants ou aux catéchumènes

que la « somme des préceptes » ou la « somme de la perfection chrétienne », ce sont les deux préceptes de la charité, les dix commandements n'étant que leur application aux domaines de l'activité morale.

> Il faudrait aussi soumettre à une révision l'enseignement des mêmes problèmes dans les instituts destinés à la formation du clergé, ainsi que dans les manuels de théologie morale. Là aussi il faudrait mettre fortement en relief la priorité des préceptes de charité sur le décalogue, afin de libérer l'enseignement de la morale catholique de l'accusation d'avoir un caractère trop négatif. Il ne pourra pas y échapper tant que les dix commandements, qui pour la plupart sont des défenses, tiendront la première place et que les commandements de la charité qui contiennent les exigences positives de la religion chrétienne seront relégués au second plan.

Ajoutons que ce n'est pas seulement le caractère négatif de la religion qui serait atteint par la réforme envisagée mais tout son légalisme, son formalisme, son conservatisme en des formes durcies, raidies, et coupées de la vie.

Cheval blanc.

Après LE CHEVAL DE TROIE, CHEVAL BLANC. Dans les revues, la mode est aux chevaux...

CHEVAL BLANC qui n'est pas une revue confessionnelle emprunte cependant son titre, et son symbole mystique, au verset de l'Apocalypse cité à la première page du premier numéro : *Parut un Cheval blanc, et le cavalier avait un arc. On lui donna une couronne. Et vainqueur il partit pour la victoire.*

CHEVAL BLANC est l'organe d'expression d'un mouvement : *Communautés* qui se propose, lui aussi, une révolution. Mais une révolution qui a l'avantage sur les autres d'être immédiate, parce qu'elle est fondée « sur les bases spirituelles de la non-possession et de son corollaire, la non-violence ».

Ce qui commande l'attitude de ces hommes, c'est la conviction que le monde, au point où il en est en ce moment, ne peut plus être sauvé ni amélioré, de l'extérieur, par quelque plan gigantesque d'organisation mondiale. Il leur

semble que « la corruption de l'humanité [est] si profonde, que la seule manière efficace de lui porter secours [est] de préserver en quelques-uns seulement la forme humaine... A l'école de François d'Assise, nous avons découvert deux vérités violentes : qu'on ne libère l'homme que par la rupture de deux chaînes : celle de la possession par le dépouillement, celle de l'amour de soi par la charité ». D'où les résolutions suivantes :

> Nous dénoncerons toute entreprise qui se fonde, intentionnellement ou en fait, sur l'accaparement d'autrui, de ses biens et de sa personne, au profit d'une classe ou d'une nation...
>
> Nous dénoncerons également toute entreprise de violence et de haine. La révolution dont nous parlons sera pacifique ou ne sera pas [...]. Le problème de la moralité de la guerre est à reprendre de fond en comble. Nous verrons s'il est possible de la justifier devant l'intérêt physique, matériel et spirituel de l'espèce. Et devant Dieu. Il faut créer une théologie de la guerre moderne.

Suit une grande esquisse intitulée *l'homme chien* qui essaye de prouver que « ce monde est condamné quoi qu'il arrive » en présentant les composantes du climat d'angoisse contemporain, et du péché de l'homme moderne. Présentation d'ailleurs assez pénétrante. Comme s'exprime l'un des membres du mouvement dans LA TABLE RONDE :

> Il faut des hommes pour crier alarme et battre le rappel. Il faut des hommes pour construire les chemins à peine entrevus. Les temps sont si mauvais, la corruption si puante, que nous ne pouvons plus guère espérer participer aux œuvres de ce monde avec le dessein de les réformer. Il nous échappe de partout et n'obéit qu'à sa géante inertie. Nous sommes poussés au plus pur témoignage. Nous ne sauverons de la ruine que les béatitudes.

Ce qui nous paraît intéressant dans cette revue, c'est qu'elle exprime assez bien une mentalité qui, tout en ne se disant pas habituellement, n'en est pas moins fort répandue aujourd'hui. D'une part, la peur, l'angoisse (élevée aujourd'hui à la dignité de sentiment fondamental), la haine et le mépris du monde... et par contre-coup le besoin urgent de fuir, de

quitter ce monde où l'accumulation de technique ne fait qu'augmenter le pouvoir d'écrasement de l'homme, le goût des solitudes monastiques, des déserts contemplatifs, — le nombre des vocations monastiques en est-il la preuve ? — du retrait hors du monde et « à l'intérieur de soi ». Et d'autre part, une recherche de libération et de salut dans toutes les spiritualités ou toutes les religions qui se croisent sur la planète et que l'on rencontre maintenant partout, tant il est vrai qu'aujourd'hui la distance n'est plus une barrière infranchissable. A des degrés très divers, des mouvements comme *The Sword of the spirit*, le *réarmement moral*, des livres comme *les Clés du Royaume* relèveraient de cette tendance. L'éditorial de CHEVAL BLANC déclare explicitement : « Nous méditons de hauts exemples : Râmakrishna, François d'Assise. »

Sur le premier point, nous pouvons constater qu'il y a toujours eu dans l'Eglise les deux tendances optimiste et pessimiste, variables suivant les tempéraments comme suivant les époques. Le siècle de Jean-Jacques Rousseau était plus favorable à l'optimisme — et cela n'a guère donné de bons résultats; le nôtre est assez tenté d'être pessimiste. Au delà des questions de tempérament, il n'est pas facile à la théologie d'établir la *saine doctrine*. Nous renvoyons nos lecteurs aux article du Père D. Dubarle.

Sur le second point, par contre, la position des chrétiens doit être plus avertie et plus nuancée. Il est vrai que c'est une tentation, aujourd'hui que l'immense patrimoine spirituel de l'humanité est ouvert à tous, de s'enthousiasmer devant les trésors que l'on y découvre, d'établir des rapports entre les auteurs chrétiens et les spirituels des autres religions, et de se nourrir équivalemment des uns comme des autres.

Dire qu'il n'y a rien à tirer de cet apport massif de littérature et d'humanité, au meilleur sens du mot, serait contraire à la Tradition où l'on pourrait trouver tant d'emprunts — baptisés — aux littératures et aux œuvres pré-chrétiennes et profanes.

Mais dire que l'on peut tout accepter sans discernement, ce serait évidemment beaucoup plus grave, puisque ce serait

nier la transcendance et l'unicité de notre révélation. Certes les chrétiens n'ont pas à faire la petite bouche devant les mets succulents que leur servent les hommes, ils n'ont pas à mépriser les valeurs authentiques sous prétexte qu'elles ne viennent pas d'eux, car ils savent que le Dieu de la grâce est aussi le Dieu créateur. Mais leur effort aujourd'hui doit être de savoir purifier, en accueillant et en utilisant. Cet effort de discernement fut celui de JEUNESSE DE L'ÉGLISE dans son beau cahier *Délivrance de l'homme*. Il est celui de Ch. Journet dans son bel article très précis : *L'infidélité* (NOUV. REVUE DE SC. MISS., 1948, fasc. 2). Il est celui du cercle Saint-Jean-Baptiste dont le succès répond à un appel Nous ne croyons pas qu'en le négligeant les chrétiens qui participent à CHEVAL BLANC puissent faire œuvre utile. On ne gagne rien à tout brouiller. L'on n'est pas moins libre, ni moins accueillant envers tout le reste, parce que l'on a reconnu en un livre seulement, le dépôt de la Parole de Dieu. Et l'on n'est pas moins sincère parce que l'on a reconnu que la sincérité ou la bonne foi n'étaient pas synonymes de la foi, qui seule justifie.

Varia.

Signalons en terminant une nouvelle revue ORBIS CATHOLICUS, de Vienne, dont le nom même est tout le programme; un article bien intéressant du P. de Vrégille sur *l'attente des saints* (NOUV. REVUE THÉOLOGIQUE, mars 1948) que nous aurions aimé présenter ici si nous en avions eu la place : Quel est le « statut » des saints, dans la Patrie, en attendant la Résurrection ? — et une revue argentine REVISTA BIBLICA qui arrive seulement ces mois-ci à notre connaissance. L'intérêt de cette revue est qu'elle présente la sainte Ecriture en fonction directe des besoins spirituels de l'âme. Il s'y trouve également une « section liturgique » qui est bien à sa place dans une revue biblique. Elle est dirigée par Mgr Straubinger, professeur d'Ecriture Sainte au séminaire de La Plata.

A.-M. H.

Les Livres

Spiritualité et liturgie.

Dom G. Bélorgey, *L'humilité bénédictine*. Ed. du Cerf, 311 pp.

L'auteur en commentant le Chapitre VII[e] de la Règle bénédictine, nous montre que non seulement « toute la méthode ascétique de saint Benoît peut se résumer dans la pratique de l'humilité », mais que celle-ci résume également toute l'ascèse chrétienne. L'humilité est la clef de toute vertu, comme le test de toute perfection. Plaçant l'âme dans la lumière de Dieu et en sa continuelle présence, elle obtient sa conversion, la poursuit dans tous les retranchements de son orgueil, et lui permet de se prêter aux purifications divines. De nécessaire et raisonnable, elle devient objet d'affection, procurant joie et paix à l'âme parvenue, grâce à elle, à la plénitude de la charité.

Ce livre mérite d'être le manuel, non seulement de tout novice, mais de toute âme désireuse de suivre par des voies sûres, l'esprit des conseils évangéliques. L'auteur montre également une profonde connaissance du cœur humain. Tout au plus pouvons-nous regretter que l'adaptation de cette belle spiritualité à des âmes non bénédictines ne soit envisagée que dans la conclusion.

L.-M. G.

R. P. Poupon, *Le Poème de la Parfaite Consécration à Marie*, suivant saint Louis-Marie Grignion de Montfort et les spirituels de son temps. Sources et doctrine. Préface de Son Em. le Cardinal Gerlier. Un vol. in-4° couronne de 666 pp. Lyon-Bellecour. Lib. du Sacré-Cœur, 1947.

Se présentant comme un commentaire spirituel du poème de *La Parfaite Consécration à Marie*, l'ouvrage du Père Poupon donne un exposé d'ensemble de la théologie mariale de saint Louis-Marie Grignion de Montfort, la replace dans le courant doctrinal du XVII[e] siècle, en décèle les sources et les aboutissants. Particulièrement redevable à l'école ignatienne où il reçut sa première formation, et plus encore à l'école française, dont les grands représentants, Pierre de Bérulle, M. Olier et saint Jean Eudes lui ont ouvert la voie, saint Louis-Marie Grignion de Montfort centre sa théologie mariale sur le mystère de la Maternité divine de Marie. Elle lui apparaît comme le fondement du pouvoir singulier qui échoit à Marie sur son Fils Jésus, et de ce que le XVII[e] siècle a appelé la dépendance ou esclavage

de Jésus envers sa Mère : « Dieu fait homme a trouvé sa liberté à se voir emprisonné dans le sein de Marie; il a fait éclater sa force à se laisser porter par cette petite fille; il a trouvé sa gloire et celle de son Père à cacher ses splendeurs à toutes les créatures d'ici-bas pour ne les révéler qu'à Marie. » (Vraie dévotion, n° 18).

Plus importante encore est la doctrine de la médiation mariale que Montfort fait également découler de la Maternité divine. Le Père Poupon a su dégager très adroitement toute la riche architecture de la pensée montfortaine sur ce point. « Le Fils de Dieu, écrit-il en conclusion, s'incarne pour le rachat des hommes. La Vierge, par sa Maternité divine, prend la même orientation en vertu des desseins de Dieu qui lui donne cette référence. Cet aspect descendant, toujours ontologique, de la Maternité divine apparaît le fondement de la médiation mariale que Bérulle pose et dont ses disciples, surtout Montfort, tireront les conséquences. » (p. 604).

Si Montfort se montre dans l'ensemble très dépendant de l'école française, il n'en est pas moins original à bien des titres. Il abandonne certaines exagérations bérulliennes, et se montre à l'inverse plus hardi sur d'autres points. C'est ainsi par exemple que le rôle médiateur de Marie est appliqué par lui aux missions temporelles du Verbe et de l'Esprit-Saint. La mission soit du Verbe, soit de l'Esprit, est la procession éternelle de cette même Personne, en tant qu'elle se termine à une réalité temporelle. La médiation ne peut évidemment jouer dans les processions éternelles, mais elle a sa place en ce qui concerne leur terme temporel. « De fait, écrit le Père Poupon, Dieu ayant décrété d'envoyer son Fils, de donner son Paraclet aux hommes par Marie, et les missions visibles étant comme l'enveloppe sensible des missions invisibles, il suit que la Vierge est la médiatrice de tous les effets des divines missions; et puisque l'efficience de ces missions réalise toute l'œuvre de retour de l'homme à Dieu, ne doit-on pas dire que la Maternité spirituelle de Marie se ramène à cette médiation ? » (p. 653.)

Nous venons de toucher quelques points qui nous ont paru particulièrement intéressants dans l'exposé du Père Poupon. Mais nous ne prétendons aucunement avoir fait le tour de son œuvre magistrale, qui, par son ampleur, son authenticité spirituelle, sa précision et sa sûreté théologiques, sa minutieuse information historique, constituera désormais une référence indispensable pour l'historien religieux du XVII^e^ siècle, pour le théologien, comme aussi pour le dévot de Marie.

V. V.

Abbé GESLIN, *L'Apocalypse*. Traduction et commentaire. Collection « La demi-heure d'Ecriture Sainte ».

M. l'Abbé Geslin, de Sées (Orne), vient d'ajouter, à une série déjà longue de commentaires sur les livres de la Bible, une étude sur l'Apocalypse. Avec clarté et beaucoup d'assurance, il fournit toutes les clefs de ce livre mystérieux. Pour un lecteur qui aime les solutions faciles et reposantes pour l'esprit, on ne peut rien proposer de meilleur dans le genre.

V. V.

Henri RONDET, S. J., *Problèmes pour la réflexion chrétienne.* Spes, 1946, 224 pp.; 100 fr.

Dans les articles recueillis ici en volume, un théologien a réussi à mettre à la portée du grand public, en un style aussi précis qu'accessible à tout le monde, quelques aspects du dogme catholique qui intéressent ou tourmentent davantage nos contemporains. La méthode varie selon les sujets : du péché originel, on nous montre surtout comment il répond aux préoccupations intellectuelles de plus d'un moderne; le problème de l'au-delà est abordé par le biais de l'histoire, dans une esquisse du développement historique des croyances à la vie future. Sur les autres points, l'auteur s'efforce de pénétrer au cœur du mystère, en suggérant par exemple comment le Christ peut être la vie de notre vie sans détruire notre personnalité, pour l'exalter au contraire, car le Christ est Dieu, et plus notre personnalité s'affirme, plus nous dépendons de Dieu. On est heureux de voir ici fortement affirmée la transcendance de l'action divine : « L'action divine ne fait pas nombre avec la nôtre, elle lui donne d'exister. » Les applications de cette doctrine à la vie spirituelle ne sont point oubliées : la vraie grandeur humaine se fonde sur le renoncement qu'inspire la charité; et le modèle de notre sainteté, achèvement véritable de notre personnalité, se trouve dans l'extase réciproque des Personnes divines qui ne se constituent qu'en se donnant l'une à l'autre.

Il y a beaucoup à retenir aussi de ce que dit le P. Rondet au sujet de l'Enfer et de l'éternité des peines, utilisant certaines explications parfois hardies de théologiens récents, mais en les corrigeant ou en les prolongeant. Pour montrer en quel sens on doit identifier le Corps mystique du Christ à l'Eglise catholique romaine, l'auteur essaye de remettre en valeur la vieille distinction du corps et de l'âme de l'Eglise, qu'on a tendance aujourd'hui à juger inadéquate. Enfin, il expose avec beaucoup de sympathie, mais en suggérant de menues corrections de détail, la thèse de Dom Vonier sur la nature sacramentelle du sacrifice de la Messe.

J. GAILLARD.

Paul MISRAKI et Jacqueline CHASSANG, *La maison de mon Père.* Coll. *Foi vivante,* éd. de la Revue des Jeunes, 1948, 231 pp.; 180 frs.

Ce recueil de lettres à la recherche de la foi échangées entre Paul Misraki, encore néophyte, et son amie incroyante Jacqueline Chassang (sous les pseudonymes de Michel et d'Aline) prendra place parmi les livres que l'on conseille aux âmes inquiètes, en quête de la lumière, à côté de la correspondance publiée de Claudel avec Rivière. Ceux qui déjà croient ne le liront pas avec un moindre profit. Les uns et les autres seront attirés par la sincérité des questions que soulève Aline, touchant les éternelles non moins qu'actuelles difficultés de la foi chrétienne; et davantage encore, par l'authenticité du témoignage chrétien de Michel, dont le Père Carré, dans la préface, dégage, en théologien, toute la richesse.

On remarquera l'originalité de l'apologétique personnelle de Michel : sans doute, il répond avec précision aux difficultés de détail, mais son souci essentiel est d'opposer, à chaque moment, la masse indivisible de la réalité chrétienne aux objections partielles. On pense à ce propos de Claudel : « J'ai souvent entendu reprocher aux chrétiens, d'un petit air supérieur, que la raison de leur foi est la joie et la consolation qu'elle leur procure. Mais il me semble que nous ne pouvons trouver de meilleure justification, parce que c'est là un *fait*, et non pas un raisonnement. La preuve du pain, c'est qu'il nourrit; la preuve du vin, c'est qu'il enivre; la preuve de la vérité, c'est la vie; et la preuve de la vie, c'est qu'elle fait vivre. » (*Positions et propositions*, II, p. 136.)

Ce volume, le premier de la collection *Foi vivante*, en annonce d'autres dont les noms des auteurs (J. Mouroux, R. Guardini, etc.) promettent beaucoup.

A. L.

M. Blondel, M. A., *Les ordinations chez les Melkites*. Séminaire Sainte-Anne, Jérusalem, 39 pp.

Brève plaquette destinée aux séminaristes de rite grec-melkite mais qui sera précieuse pour quiconque voudrait connaître la liturgie des saints ordres selon le rite byzantin. Les rites sont décrits avec précision et expliqués par un recours aux liturgistes et canonistes byzantins et par d'abondantes et pieuses citations des Pères, surtout de saint Jean Chrysostome. Les formules sont données en français, grec et arabe. L'A. reconnaît ce qu'il doit aux notes de ses prédécesseurs, on regrettera qu'il n'ait pas intégralement reproduit les textes réunis par eux. Tel quel cet opuscule sera le bienvenu pour tous ceux qui savent quelle source de vie spirituelle peut être la liturgie et combien son mystère dépasse l'expression que lui donne chacun des rites reconnus dans l'Eglise.

I.-H.D.

G. Morin, de l'Oratoire, *Le baptême. Avec l'Eglise, vers le Père, par le Christ*. Limoges, Droguet et Ardant. Coll. *Au service de la paroisse*, 1947, 32 pp.

Une excellente petite brochure qui donne les prières et cérémonies du baptême, texte latin et traduction française en regard, en les accompagnant d'un commentaire vivant et discret, écho des explications données par l'A., dans la paroisse dont il est curé, chaque fois qu'il administre le baptême. Quelques pratiques et savoureux conseils aux parents terminent ces pages, dont la typographie soignée, en deux couleurs, fait un joli souvenir de cette cérémonie. Il faudrait répandre pareil livret dans les paroisses et dans les mouvements spécialisés.

M.-L. T.

Les psaumes et les cantiques du bréviaire romain. Textes de l'Institut biblique pontifical. Commentaires du R. P. Stallaert, traduction française de M. l'abbé Van der Waeter. Ed. Beyaert, Bruges (Paris, 26, rue Saint-Placide), 1947, X-500 pp.

Texte latin de la nouvelle traduction de l'Institut biblique pontifical, accompagné de la traduction française rythmée de ce

nouveau texte latin. Chaque psaume porte un titre et est divisé en paragraphes avec des sous-titres. En bas de page le commentaire latin et français montre la structure littéraire et logique du psaume, indique le genre religieux (imprécation, doxologie, etc.), le ou les sens spirituels d'après les Pères de l'Eglise, et donne quelques explications discrètes.

Ce livre sera une aide précieuse pour ceux qui se servent du nouveau psautier, mais plus encore peut-être pour ceux qui cherchaient une traduction française qui profitât du travail des Pères de l'Institut pontifical, et qui fut en même temps, à l'instar du texte hébreu, une poésie et une prière. M. l'abbé Van der Waeter semble avoir en partie réussi et il faut l'en féliciter. Seule cependant, l'expérience de la prière chorale ou commune est juge en cette matière et il faut attendre son verdict. Nous regretterons cependant que, pour faire ancien, ou poétique, ou pour donner une version plus littérale, on ait quelquefois sacrifié la grammaire ou la syntaxe française. La solution n'est pas aisée.

Nous aurions mieux aimé aussi que l'on ne cherchât pas toujours à donner aux psaumes un titre qui soit un résumé de ce qu'ils contiennent de spirituel. Un titre indiquant rapidement l'occasion ou les circonstances historiques et géographiques, et le but du psaume, en même temps que son auteur, en eût donné plus complètement la clé.

Vétilles cependant que tout cela. Voici un livre que beaucoup attendaient et qui deviendra vite indispensable.

A.-M. H.

L'album du dimanche. Collection des Albums liturgiques, aux Editions du Cerf; 20 frs.

Ce n'est pas auprès de nos lecteurs qu'il est nécessaire d'insister sur la spiritualité du dimanche, sauf sur son importance capitale dans la vie chrétienne. Elle a été déjà soulignée dans le numéro spécial de *La Vie Spirituelle* sur le Huitième jour. Dans ce domaine d'une infinie richesse, il y a encore beaucoup à explorer, mais les recherches les plus poussées entreprises par les spécialistes ne doivent pas nous faire oublier ce qui est élémentaire, ce qui ne veut pas dire superficiel, mais fondamental.

Aussi devons-nous signaler à nos lecteurs tout l'intérêt de l'album publié par *Fêtes et Saisons* sur *Le Dimanche.* C'est un album illustré, clair et pratique où les principaux aspects du dimanche : jour du Seigneur, jour hebdomadaire de la Pâque, jour de la libération, de la communauté, de l'admiration, image du ciel sont fortement mis en relief. Ce sont bien là en effet les perspectives maîtresses qu'il ne faut pas perdre de vue quand on étudie tel ou tel point particulier de la spiritualité ou de l'histoire du huitième jour.

Il ne faut pas non plus que les recherches en cette matière égarent trop au-dessus l'humble réalité, car c'est cette humble réalité qu'il faut elle-même transfigurer par le souffle de l'esprit. Aussi aimera-t-on que ce numéro des Albums liturgiques contienne d'incessants rappels de la vie pratique.

Nous ne penserons pas non plus qu'on lui reproche de s'être exprimé de façon aussi populaire que possible; tous ceux de nos lecteurs qui ont apprécié nos efforts pour raviver la spiritualité du dimanche sont certainement emplis du désir de communiquer le plus largement possible ces richesses autour d'eux et non point de se les réserver, certes ! Par l'album illustré sur le Dimanche de *Fêtes et Saisons*, ils trouveront un moyen facile de diffuser plus largement cette rénovation de l'esprit dominical qui leur est chère comme à nous. Nous sommes persuadés qu'ils saisiront cette occasion de faire davantage rayonner le respect et l'amour du dimanche.

M. C.

G.-M. LEDENT, O. P., *Le sacrement des malades*, études religieuses nos 614-615, Pensée catholique, Liége, 1947, 52 pp.

En une trentaine de pages, l'auteur présente avec clarté et dans le ton direct d'un enseignement pastoral la théologie et la législation canonique de l'Extrême-Onction. La grâce sacramentelle de ce sacrement est, selon lui, une grâce de force et de paix, subsidiairement une grâce de purification; ses effets possibles de soulagement du corps sont également signalés.

La seconde partie de ce fascicule reproduit la traduction française du Rituel du Saint Viatique, de l'Extrême-Onction et des prières de la Recommandation de l'âme établie par les bénédictins du Mont-César.

L'auteur aurait peut-être pu signaler combien il est souhaitable que l'Extrême-Onction soit un acte de la communauté paroissiale, le moins privé possible.

P.-A. LIÉGÉ, O. p.

La messe. Bénédiction du Saint-Sacrement. Présentée par le P. Crosier, O. P., 32 pp. Dépôt aux Edit. de la vie chrétienne, Lyon.

Extraite de la 3e édition de « Venez à la Mission », cette brochure se propose de faire participer les fidèles à la Messe plutôt que de les faire prier pendant la Messe. On désire sincèrement qu'elle y aide; elle se réclame d'ailleurs d'une longue pratique et d'un succès éprouvé. On peut se demander cependant si la traduction littérale des textes liturgiques ne suit pas de trop près l'original pour être accessible à qui ignore le latin. On regrettera aussi la place démesurée faite à l'Offertoire et que les cantiques soient plus des instructions qu'une participation au Mystère; du moins sont-ils de bonne venue quant au texte et aux mélodies. Dans la phase présente de rééducation liturgique on ne peut que souhaiter voir se multiplier de semblables efforts; l'usage opérera progressivement la décantation à laquelle aucun apport n'aura été inutile.

I.-H. D.

Mariage.

Le livre des mères. Ed. familiales de France. In-8 de 74 × 50 avec 8 hors-texte, 1947, 256 pp.; 280 fr.

Ce livre écrit à l'honneur des mères nous présente les noms et la vie d'un grand nombre de saintes mères, que l'on invoque déjà ou que l'on pourrait invoquer.

L'auteur anonyme a eu l'heureuse idée de commencer par un chapitre sur *Notre sainte mère l'Eglise*, qui est en effet la mère de tous les vivants, le modèle et l'éducatrice de toutes les saintes mères. L'Eglise nous dit aussi dans sa liturgie la façon dont elle conçoit la sainte vocation de la maternité, et l'auteur nous livre son enseignement en s'inspirant particulièrement d'une ancienne liturgie pour les « saintes épouses » transmise par les bénédictins de Saint-Maur, de la bénédiction nuptiale, de la bénédiction des femmes en couches et de celle des relevailles.

Suivent un beau chapitre sur *les mères de l'ancien testament*, où malgré la situation effacée qui était généralement faite à la femme, la mère était toujours fort honorée — un chapitre sur Eve, la pécheresse, mais aussi, celle qui connut le paradis et qu'une tradition vénère comme la première pénitente — enfin toute une suite de chapitres présentant parmi la multitude des mères saintes ou exemplaires un certain nombre de figures de mères prises dans tous les pays, époques ou classes sociales.

Beaux hors-texte, parmi lesquels cependant se trouve l'affreuse peinture de Schaeffer : sainte Monique et saint Augustin.

A.-M. H.

Amour humain, Parole divine. Textes recueillis et présentés par Robert FLACELIÈRE. Ed. du Seuil, 1947, 192 pp.

Recueil des textes majeurs de l'Ecriture, des Pères de l'Eglise, voire même de la liturgie (bénédiction nuptiale), sur les thèmes du mariage, de l'amour humain dans le mariage, du foyer. Une sorte de « bréviaire du mariage qui pourra être l'occasion de fructueuses méditations » pour les époux ou les fiancés. Les textes, nombreux, de la Bible, sont bien choisis et joliment présentés. Le *Cantique des Cantiques*, considéré comme un poème de l'amour conjugal, est présenté selon l'interprétation et la traduction de Rouget et Guitton. Parmi les Pères, on ne saurait guère trouver de plus belles apologies du mariage que celles de saint Jean Chrysostome. Malgré toute la production littéraire qui entoure le mariage, ce recueil des documents de la foi manquait encore.

Dans son *Introduction*, l'A. présente les histoires parallèles, et souvent opposées jusqu'à ce qu'elles se rencontrent en christianisme, de l'amour et du mariage. Intéressante contribution à l'histoire de l'amour qui rejoint certaines thèses de D. de Rougement dans *L'amour et l'Occident*.

A.-M. H.

H. DARY, *Pourquoi, maman ?...* Albin Michel, 1947, 160 pp., 10 illustrations; 60 frs.

L'auteur apprend aux parents comment ils doivent dévoiler à leurs jeunes filles et à leurs fillettes le mystère qui entoure leur naissance.

VÉRINE, *La vie intime des Hardange*. III. Chercheurs de Dieu. Spes, 1947, 351 pp.; 200 frs.

Comme dans les précédents volumes de cette série, *L'art*

d'aimer ses enfants et *Délivrez-les du mal*, Mme Vérine a tenté dans cet ouvrage de « faire passer », à travers l'histoire d'une famille bourgeoise française, toute une pédagogie dont les thèmes lui sont chers : splendeur de l'amour conjugal, responsabilité des parents dont la tâche éducative se continue, vigilante mais discrète, après le mariage des enfants, conception vivante, jeune, passionnée pourrait-on dire d'un christianisme où l'on se retrouve sans distinction de classe sociale, beauté de la famille rurale et de ses tâches simples et grandes. Il est à souhaiter que de nombreux lecteurs y trouvent motif à réflexions bienfaisantes. Malheureusement le double écueil de ce genre littéraire est inévitable : ou bien les personnages, en dépit du cadre d'actualité et du style alerte, apparaîtront plus didactique que réels, ou bien, s'attachant à leurs aventures, on négligera la leçon qui s'en dégage. En outre, il importe de signaler que l'hymne aux intimités conjugales entonné par l'auteur empêche de mettre l'ouvrage « entre toutes les mains », sur le même rayon que les livres de Mme Berthe Bernage par exemple. Peut-être y a-t-il là un peu d'hyperbole : la réalité est souvent plus complexe et plus difficile, et cet optimisme, tout autant, dans le sens opposé, que le pessimisme d'une Isabelle Rivière, risque d'égarer de jeunes imaginations. L'union conjugale est une conquête de grand prix : elle ne mérite ni l'excès d'honneur, ni l'indignité que lui font l'auteur de cet ouvrage et celui du *Bouquet de Roses rouges*.

R. M.

Jacques GODRON, *Le mariage, Principes catholiques, Solutions légales*. Ed. du Cerf, 196 pp.; 250 fr.

L'existence du mariage civil à côté du mariage religieux, le nombre sans cesse croissant des divorces et aussi, en certaines régions, la forte proportion des non-baptisés posent souvent, au prêtre ou au juriste, des problèmes embarrassants dont la solution n'est pas possible sans une connaissance exacte de la doctrine catholique et des exigences du droit civil. C'est à cette confrontation des positions catholiques et civiles en matière de mariage qu'est consacré l'ouvrage de M. Godron.

Cette confrontation est d'ailleurs envisagée d'une manière très large, car à côté des problèmes classiques de la préparation du mariage, des empêchements, du consentement et de ses vices, de la forme, l'auteur parle de la famille comme milieu naturel de la personne humaine; il expose la doctrine des biens du mariage, ce qui l'amène à préciser les exigences de son unité et surtout de son indissolubilité, si fréquemment battue en brèche par la facilité actuelle du divorce. Le problème de l'enfant, procréation et éducation, est également longuement étudié. Les derniers chapitres de l'ouvrage sont consacrés à quelques questions sociales, fiscales et patrimoniales.

Ce simple exposé suffit à indiquer l'intérêt de l'ouvrage. L'auteur, bien au courant de la doctrine catholique et du droit civil, n'a pas de peine à montrer comment la loi chrétienne, tout en formulant des exigences plus strictes que la loi civile, est infiniment plus respectueuse de la nature de l'homme et

plus capable d'assurer son vrai bonheur. Quelques chapitres auraient gagné à être développés davantage : ce qui est dit, par exemple, des empêchements de mariage et du consentement risque de n'être pas compris par un juriste qui ne connaît pas déjà le droit canonique. On relève aussi de-ci de-là quelques inexactitudes. Mais, malgré ces quelques déficiences, la lecture de cet ouvrage sera profitable au double public visé par l'auteur.

H. D.

Divers.

AUGUSTE RIVET, avocat à la Cour d'Appel de Lyon, ancien bâtonnier, doyen honoraire de la Faculté Catholique de Droit : *Traité du culte catholique et des lois civiles d'ordre religieux.* 1er volume, Spes, 1947.

C'est la première partie d'un ouvrage que l'auteur, bien connu par les services rendus à l'Eglise de France depuis plus d'un demi-siècle, entend consacrer à l'exposé de la législation civile qui régit actuellement tout ce qui a trait au culte catholique en France (statut des personnes, régime des biens, exercice des œuvres, de l'enseignement, etc.). Cette première partie nous donne un exposé succinct, mais indispensable pour la bonne intelligence des lois, de la condition juridique de l'Eglise catholique dans notre pays jusqu'en 1947. Ainsi sont passées en revue, après introduction « doctrinale » sur les rapports de l'Eglise et de l'Etat : la période révolutionnaire avant le Concordat de 1801, la période concordataire (avec une analyse des principales dispositions de l'accord de 1801), la dénonciation du Concordat et la Loi du 9 décembre 1905 qui, avec les modifications apportées en 1907 et 1908, demeure la loi fondamentale en la matière. L'ouvrage se termine sur une étude des circonstances qui marquèrent la reprise des relations diplomatiques avec Rome en 1921 et l'accord de 1924 au sujet des Associations diocésaines.

Le volume suivant étudiera le détail de la législation actuelle et la jurisprudence suivie dans son application.

Nous souhaitons que cet ouvrage d'un de nos jurisconsultes les plus qualifiés, soit connu de tous ceux, curés, directeurs d'œuvres ou d'établissements d'enseignement... qui s'intéressent (ou devraient s'intéresser) aux questions juridiques qui y sont traitées.

fr. Pierre BOUCHET, o. p.

CYRIL MARTINDALE, S. J., *Aux jeunes. Le commandement difficile* .. Adapté de l'anglais par *E. Delpierre, S. J.* - Ed. Spes, 64 p.; 32 fr.

Ecrit spécialement pour les jeunes gens à partir de dix-huit ans, ce petit livre, lumineux, réconfortant, entraînant, repose sur la conviction qu'on peut les aider à acquérir des notions aussi justes et aussi sensées sur le sujet de la chasteté que sur tout autre. Son but est éducatif : appuyé sur une longue expérience de la direction des jeunes, leur parlant familièrement, s'adaptant à leur état d'esprit, le P. Martindale les aidera efficacement à conquérir la maîtrise de soi (self-con-

trôl), en particulier par la résistance aux états d'âme qui favorisent le péché. Il s'est placé de préférence au point de vue psychologique; ne se contentant pas de conseils pratiques, il rectifie certains préjugés trop courants, il fortifie la volonté en éclairant l'intelligence. Son souci dominant est celui de la loyauté et de la vérité. Il ne veut pas dire « un seul mot qui soit inhumain ou simplement conventionnel ». La méthode éducative est ici résolument positive : « Efforce-toi d'avoir une haute opinion de ce que tu es destiné à devenir (selon le plan divin), et exerce-toi à être la créature qu'il faut, plutôt qu'à éviter d'être celle qu'il ne faut pas. » Et au delà de cet idéal humain, le soutenant et l'épanouissant, ce qui permet de rester ou de redevenir pur, c'est la réalité surnaturelle, une idée *héroïque* de la religion, le désir de faire plaisir à Notre-Seigneur et de vivre en communion avec lui, la pensée de l'Immaculée Mère de Dieu qui nous aime et qui nous voit.

Peut-être cependant aurait-on pu pousser plus loin encore le souci de lumière. On a par endroits l'impression que le *commandement difficile* est en effet surtout un commandement, que les actes contraires sont des « choses interdites ». Il est sans doute fait allusion ici ou là à la raison de l'interdiction (p. 47). Mais nous croyons qu'il est utile de faire comprendre aux jeunes, qui du reste interrogent souvent sur ce point, qu'il ne s'agit pas d'une condition arbitraire posée par Dieu, souverain législateur. La morale chrétienne n'est pas une morale de la loi, mais une morale du bien; le sixième commandement nous apprend à respecter le bien humain et divin de la chasteté. Comme l'écrivait le Père de Montcheuil, « il ne s'agit pas en effet d'un code à observer, mais d'un amour à entretenir... ». Pour que l'amour de la chasteté ait toute son efficacité psychologique, il n'est pas indifférent de savoir pourquoi ce bien, délicat et fragile, ne souffre aucune infraction légère; sur ce point de doctrine, le livre du P. Martindale nous a paru moins achevé.

J. GAILLARD.

CATTAL (Jean), *Moselle*. Spes, 1947.

Commençant par une assez banale idylle entre une infirmière et son blessé, au cours de la guerre 1914-1918, le roman se poursuit par le récit d'une désillusion conjugale et s'achève abruptement par la mort tragique en 1940 des quatre protagonistes, dont il s'avère que chacun était épris de qui ne l'aimait pas. Renouvelé d'« Andromaque », ce thème est traité avec naturel, dans un style simple (un peu trop négligé parfois). Mais l'intention de l'auteur n'apparaît pas très clairement, et l'intérêt de l'histoire reste mince.

R. M.

J. O. C. F., *Marthe Grange. La vie d'une jociste*. Paris, les Ed. ouvrières, 1947, 72 pp.; 50 fr.

Voici pour les membres de la J. O. C. la vie d'une militante qui se dévoua sans compter pour sa section et pour sa fédération. Malade pendant plusieurs années, elle se réjouit de cette souffrance qui lui permettait d'aimer Dieu toujours da-

vantage et d'offrir sa vie pour les âmes des jeunes travailleuses. Celles-ci trouveront dans les lettres de Marthe, qui forment la trame du récit, un exemple qui leur fera du bien.

L.-M. T.

Pierre ARRON, *Le curé d'Ars*. Préf. de Daniel-Rops. Coll. *Les grands témoignages*. Casterman, 1947. 116 pp.; 108 frs.

Ce livre n'est pas une nouvelle biographie (celle-ci occupe à peine 25 pages dans l'ouvrage), mais un recueil de quelques-uns des écrits les plus significatifs du curé d'Ars. La simplicité et la pauvreté de celui qui les composa garde à ses pages, composées sans prétention, leur bouleversante efficacité. Belle présentation sur papier alfa

J. B. ERIAU, *Mère Marie du Saint-Sacrement*, fondatrice des petites sœurs de l'Assomption (1853-1922). Paris, 1947, J. de Gigord et saint Paul, Ed., 280 pp.; 170 frs.

La Mère Marie du Saint-Sacrement qui succéda à la Mère Marie de Jésus à la tête de la congrégation et qui fut aussi la seconde auxiliaire du Père Pernet, fondateur, mérite d'être appelée la cofondatrice des petites sœurs de l'Assomption. Avec sa vie, ce sont aussi les origines des petites sœurs qui sont ici présentées, le caractère de leur vocation, toute vouée au soin des malades pauvres à domicile, leur vie intérieure et leur apostolat. Au milieu de nombreuses difficultés, la persécution d'abord, puis la guerre, la Mère Marie du Saint-Sacrement montra dans cette vocation ses qualités exceptionnelles de femme d'action — « de grand homme » — et de mystique.

M. le Chanoine Eriau qui a pu prendre connaissance des archives de la congrégation trace cette vie d'une main aisée, avec un souci scrupuleux de l'exactitude dans le détail. Une bibliographie des sources est à la fin.

A.-M. H.

P. FERNESOLLE, S. C. J., *Sa Sainteté Pie XII et la paix du monde*. Beauchesne, 1947. 198 pp.

Le présent volume élargit le propos qui animait le livre publié en 1942 par le Père J. Tonneau : *Le Pape, la guerre et la paix*. On continuera à se référer à ce dernier pour le recueil de textes qu'il livre (bien que sa documentation s'arrête en 1941) et pour la solide étude théologique de la paix qu'il a menée sur ces textes. Il s'agit ici d'un travail historique, un discours suivi, mais sans cesse appuyé sur document, de publier le prodigieux effort de paix de S. S. Pie XII, en paroles et en action. On nous montre d'abord comment Pie XII s'est préparé à son rôle pacificateur dès ses premières nonciatures à la secrétairerie d'état (chap. I); le récit de ses démarches pour sauver la paix à la veille du conflit mondial, le rappel de ses protestations contre les attentats à la justice et à l'humanité au cours de la guerre, aussi bien que de ses condamnations contre les totalitarismes, responsables de cette guerre, remplissent le deuxième chapitre; le troisième chapitre fait connaître l'immense action charitable du Pape pendant et après la guerre, tandis qu'en un chapitre final se trouve mise en

valeur la partie doctrinale de ses enseignements sur la paix.

Les catholiques trouvent normal que le Vicaire de J.-C. porte ainsi que son ame de Père, et notamment dans les années de détresse que nous traversons, la sollicitude de l'humanité entière et la hantise de la paix à lui redonner. Mais beaucoup parmi eux seront sans doute émerveillés à prendre connaissance de l'ampleur des réalisations concrètes dont les informent ce livre; une grande reconnaissance filiale leur montera au cœur.

A signaler que les récents et passionnants mémoires de M. Charles-Roux (*Huit ans au Vatican*, 1932-1940, Flammarion, 1947), dont l'auteur ne connut que des extraits confiés à des revues, complètent son information anecdotique et manifestent bien la continuité d'inspiration et de réalisation des deux pontificats de Pie XI et Pie XII relativement à l'établissement de la paix mondiale.

P.-A. Liégé, o. p.

VIENNENT D'ARRIVER A LA REVUE :

Chan. Boubet M., *Nos Prières : Pater Noster, Ave Maria, Veni Creator Spiritus*. Bloud et Gay, 1947, 192 pp.; 120 frs.

Broussaleux S., *L'Evangile de Marie*. Bonne Presse, Paris, 1947, 192 pp.

Bruneteau E., *Pages spirituelles*. Ed. des Cordeliers, 1943, 248 pp.; 200 frs.

Coulet P., *La vie est-elle absurde ?* Spes, 1948, 224 pp.; 150 frs.

Dal Covolo A., *La psicologia de l'incredulo*. Ed. Vita e Pensiero, Milano, 1945, 158 pp.

De Dainville M., *Isabelle de Clermont-Tonnerre*. Lethielleux, Paris, 398 pp.

Denis A., *Parmi les hommes*. Ed. ouvrières, 1948, 80 pp.

Denis P., *Islam et chrétienté*. Ed. La pensée catholique, Liége, 30 pp.

Dehau Th., *Famille et sainte Famille*. Ed. Cerf, 1948, 158 pp.; 140 frs.

Durand S. M., *Transparence, Dieu à travers Mère Marie-Marguerite Massard*. Spes, 1946, 152 pp.; 75 frs.

Duvillard R., *La Messe dans son rythme essentiel*. Ed. X. Mappus, Le Puy, 1947, 38 pp.; 12 frs.

Duvillard R., *Prime et complies*. Ed. Mappus, Le Puy, 1947, 48 pp.; 9 frs.

Folliet J., *Notre Ami Marius Gonin*. Ed. Chronique Sociale de France, Lyon, 412 pp.; 450 frs.

Fortey E. C., *A torchbearer*, Blackfriars, 1948, 94 pp.; 2/-.

Gasnier, *La grâce de ma confirmation*. Bonne Presse, 1947, 168 pp.

Innitzer Th., *Leidens und Verklärungsgeschichte Jesu Christi*. Verlag Herder, Wien, 1948, 450 pp.

Jobit P., *Espagne et hispanité*. Ed. Revue des Jeunes. Coll. Initiation, 1948, 176 pp.; 135 frs.

Lapérouse L., *La vie de sainte Catherine de Gênes*. Casterman, 1948, 136 pp.

Leclercq G., *La conscience du chrétien*. Ed. Montaigne, Paris, 1946, 264 pp.

LEPINTRE J., *Petit Pierre dans la tourmente.* Apostolat de la Prière, Toulouse, 1947, 80 pp.

Card. LIÉNART, *Le chrétien devant les progrès de la science.* Ed. La pensée catholique, Liége, 20 pp.; 6 frs.

DE LUBAC H., *L'idée chrétienne de l'homme et la recherche d'un homme nouveau.* Ed. La pensée catholique, 56 pp.; 6 frs.

MOLIEN L., *Liturgie des sacrements.* Letouzey et Ané, Paris, 1948, 504 pp.

PLUS R., *Quelques vertus rares.* Spes, 1947, 152 pp.; 110 frs.

PROHASKA L., *Die Kunde vom Leben in Christus.* Verlag Herder, Wien, 1948, 274 pp.

REVOL H., *Actes d'Apôtres.* Spes, Paris, 1947, 96 pp.; 75 frs.

SANDY I., *Les grandioses visions d'Anne-Catherine Emmerich.* Casterman. Coll. Les grands témoignages, 1948, 144 pp.

SCHAMONI W., *Die Gaben des Heiligen Geistes.* Verlag F. Schöningh Paderborn, 1947, 96 pp.

SCHAMONI W., *Die Nachtwache.* Verlag Herder, Freiburg, 1946, 56 pp.

THONE P., *A nous deux Jésus !* Apostolat de la Prière, Toulouse, 1947, 84 pp.

VANN G., *The pain of Christ.* Blackfriars, 1948, 80 pp.; 3/6.

VIALAR H., *Près de vous, Jésus.* Apostolat de la Prière, Toulouse, 1948, 78 pp.

VITUS DE BROGLIE, *De fine ultimo humanæ vitæ.* Beauchesne, Paris, 1948, 300 pp.

WILBOIS J., *Sainte Catherine de Sienne.* Coll. Les grands témoignages. Casterman, 1948, 280 pp.

ZELLER R., *Les dominicaines gardes-malades des pauvres.* Ed. Alsatia, Paris, 1948, 178 pp.

DENIS J., *Renouveau de la communion solennelle.* Ed. du Chalet, Lyon, 1948, 24 pp.

Il Risorgimento Cristiano, Alleanza universale, 60 pp.

Four Witnesses, Grail, 1947, 50 pp.

Of Cleaving to God. Blackfriars, 1948, 60 pp.

Le service social dans les Colonies françaises d'Afrique Noire. Spes, Paris, 1947, 144 pp.; 100 frs.

Geist und Leben, Echter-Verlag, Würburz, 30 pp.

Les Martyrs de Privas. Spes, Paris, 1945, 276 pp.; 120 frs.

Mélanges bénédictins. Ed. de Fontenelle, abbaye de Saint-Wandrille, 1947, 452 pp.

Le sacrement de l'Esprit-Saint. Presbytère Saint-Pierre, Fourmies (Nord), 19 pp.

Le Credo des tout-petits. Apostolat de la Prière, Toulouse, 1947, 35 pp.

Manuel du Prêtre tertiaire de saint François d'Assise. Petit Messager de saint François saint Etienne, 1947, 288 pp.

Les plus belles homélies de saint Augustin sur les Psaumes. Beauchesne, 586 pp.

Trois poèmes majeurs de saint Jean de la Croix. Ed. Portes de France, 82 pp.

BEAUDOIN, *Hagiographie et son public au XI^e siècle.* Presses Universitaires de Belgique.

WARD M., *Young Mr Newman.*

TABLE DES MATIÈRES DU TOME LXXVIII

JANVIER - JUIN

Saint Athanase : L'œuvre du Sauveur 638
L. Beauduin : Dom Marmion et la Liturgie 33
E. Bernimont : Le Congrès de Lille 581
E. Boularand : Le Christocentrisme de Dom Columba Marmion 62
L. Bouyer : Deux figures de moines théologiens : Dom Vonier et Dom Stolz 675
D. Buzy : St Paul et Dom Marmion 21
Th. Camelot : Action et contemplation dans la tradition chrétienne.. 272
Th. Camelot : Lecture et oraison 640
B. Capelle : La place de l'œuvre de Dom Marmion dans l'histoire de la spiritualité 114
J. Daniélou : Le Christ prophète 154
J. Daniélou : Les conseils évangéliques et la jeunesse actuelle 660
E. Delpierre : Sœur d'évêque et clarisse, Claire Vaughan 548
Th. Deman : Le groupe des Filles de Ste Catherine de Sienne 471
L. M. Dewailly : Qu'est-ce qu'une mission ? 132
A. M. Dubarle : Prophétisme et apostolat des laïcs dans le N. T. 413
D. Dubarle : L'Eglise et le monde, harmonie ou divorce (suite) 311
D. Dubarle : Leçons du Pessimisme 510
D. Dubarle : Optimisme et pessimisme. Conclusions 613
E. Flicoteaux : Le Carême et la préparation pascale 252
E. Flicoteaux : La cinquantaine pascale 371
Mgr Garrone : Aiguillages 302
A. M. Henry : Qu'est-ce qu'un prêtre ? 171
M. J. : La vie contemplative de l'apôtre 556
J. Leclercq : Le doigt de Dieu 492
Saint Léon le Grand : Homélie sur la Pentecôte 508
A. Liégé : Délivrance de l'homme et lettre aux impatients 451
C. Marmion : Le sacerdoce du Christ 49
Méliton de Sardes : Homélie sur la Pâque 262
G. Michonneau : Le Père Jean-Emile Anizan 428
J. Mouroux : L'expérience chrétienne dans la première épître de St Jean 381
N. : Mère Marie-Cécile de Prouille 086
J. M. Perrin : L'oraison apostolique .....
M. M. Philipon : Le docteur de l'adoption divine 83
M. M. Philipon : En lisant Van der Meersch 336

A. Plé : La sainteté de l'apôtre 198
A. P. : La sainteté chrétienne 193
R. Pius : Une fondation hollandaise : les Dames de Nazareth 463
B. Fruche : Ressembler à Dieu .....
O. Rousseau : Dom Marmion et la bible 6
L. Reylandt : L'enseignement de Dom Marmion sur la mystique 100
E. Speaight : Avec Péguy, vers Chartres 604
E. Thibaut : Le Christ, idéal du prêtre 46
Une enquête de la Vie spirituelle 449

Les Livres.

L'album du Dimanche 716
F. Allard : Méditations sur la charité 366
Ancelle : Foyers ruraux et fécondité 486
P. Arron : Le curé d'Ars 721
G. Asztrick : Sainte Marguerite-Marie de Hongrie 485
P. Bargellini : Sant'Antonio da Firenze 356
Basile de Césarée : Traité du Saint Esprit 364
A. Béa : Le nouveau psautier latin 239
S. Benedicti : Regula Monachorum 589
Belorgey : L'humilité bénédictine 712
Bénédictins de Paris : Vies des saints et des bienheureux selon l'ordre du calendrier avec l'historique des fêtes 238
E. Bertaud : Etudes de symbolisme dans le culte de la Vierge 362
A. Bessières : Le nouveau François-Xavier, François de Britto 600
W. H. Beuken : Ruysbroec en de middeleeuwse mystiek 358
P. Biron : Jean de Brébeuf, l'apôtre géant des Hurons 600
M. Blondel : Les ordinations chez les Melkites 715
P. Bolkovac : Menschlicher Opfergang und Gottliche Führung 360
J. M. Bourcelet : La messe dans son cadre 236
F. M. Braun : Les origines de la messe 236
P. Broutin : Mysterium Ecclesiae 603
F. Cahour : Le mystère et la poésie de la sainte Messe 236
O. Casel : Le mystère du culte dans le christianisme 606
J. Cattal : Moselle 121
F. Cayre : Initiation à la philosophie de saint Augustin 235
L. Chancerel : Le grillon franciscain 485
J. Chapman : Geistliche Briefe 359
P. Crosier : La messe 717
H. Dary : Pourquoi maman ? 718
J. Delarue : L'idéal missionnaire du prêtre d'après saint Vincent de Paul 589
L. Dieu : Marco Polo chez le Grand Khan 601
Contre-Amiral Dillard : La vie et la mort du R. P. Dillard 598
A. M. Dubarle : Les sages d'Israël 231
O. Englebert : Vie de saint François d'Assise 483
J. B. Eriau : Mère Marie du Saint Sacrement 721
P. Fernesolle : Sa Sainteté Pie XII 722
S. Fouche : Vocation sociale 244
Les Fioretti de saint François 597
R. Flagellère : Amour humain, parole divine 718
P. François de Sales de l'I. C. : Le carmel, son histoire, sa fin, son esprit, son ascèse, son oraison 365
Reg. Garrigou-Lagrange : La synthèse thomiste 593

A. Geslin : L'Apocalypse 713
J. Godron : Le mariage 719
D. Gorce : Petite introduction à l'étude des Pères 235
W. Grossouw : Pour mieux comprendre saint Jean 587
R. Guardini : L'univers religieux de Dostoïewski 360
Father Harrison : The everyday Catholic 353
J. F. Henry : Philippe de Gueldre 595
Hilaire de Poitiers : Traité sur les mystères 232
L'homme nouveau 239
J. O. C. F. : Marthe Grange 721
Ma joie terrestre, où donc es-tu ? 244
H. Koenders : Concordantiæ sanctæ regulæ beatissimi ac Deo acceptissimi P. N. Benedicti 236
R. Kothen : Le péché originel et la société 591
M. Labourdette. M. J. Nicolas. R. L. Bruckberger : Dialogue théologique 590
Lacordaire : Sainte Marie-Madeleine 600
Lacordaire à des jeunes gens (Lettres du R. P.) 596
H. Lais : Eusebius Amort und seine Lehre über die privathoffenbarungen. Ein historisch-kritischer Beitrag zur Geschichte der Mystik.. 360
G. M. Ledent : Le sacrement des malades 716
H. Le Floch : Le cardinal Billot, lumière de la théologie 602
L. Lefrançois-Pillon : L'art roman 485
M. S. Le Guay : Bienheureuse M.-T. de Soubiran la Louvière 595
M. Le Keux : Les saints du mariage 486
C. Martindale : Aux jeunes. Le commandement difficile 720
R. Lesage : Les symboles de la liturgie 237
R. Lesage : Cérémonial des Ordinations 237
Liens sacrés 587
Le livre des mères 718
H. de Lubac : Les aspects sociaux du dogme 594
Chan. Magnin : Mes raisons de croire 590
Y. Malègue : Joseph Malègue 596
Sainte Marguerite-Marie : Œuvres choisies 363
M. Marie-Louise de S. : La congrégation de N.-D. de Sion 595
G. de sainte Marie-Madeleine : Petit catéchisme de la vie d'oraison.. 365
G. de sainte Marie-Madeleine : Sainte Thérèse de Jésus, maîtresse de vie spirituelle 601
Dom Marmion : Paroles de vie en marge du Missel 237
A. Michel : Doctrine et vie chrétienne 592
P. Misraki et J. Chassang : La maison de mon Père 714
A. Mollen : Le cardinal de Bérulle 596
L. Mollet : Lætare, recueil de prières et de cantiques populaires 238
P. Monier : Avec Paul, apôtre et théologien du Christ-Jésus 601
G. Morin : Le baptême 715
E. Mura : Le corps mystique du Christ, sa nature et sa vie divine.. 604
V. Mac Nabb : An old apostle speaks 355
Ph. Oppenheim : Sacramentum regenerationis christianæ 358
Origène : Homélies sur l'Exode 232
M. Overney : Evangile selon saint Mathieu 232
P. Perinelle : Qui est celle-ci ? 361
H. Perroy : La bible vécue, tome III 588
P. Philippe : La sainte Vierge et le sacerdoce 361
G. Piot : Les trois gestes de la confirmation, les trois buts de la vie chrétienne 238

Piscatores : Ceux que tu m'as donnés 240
J. Pomerius : The contemplative life 355
R. Pius : La messe, le plus beau sujet de méditation 236
R. Pius : La fidélité à la grâce 366
Dom Poulet : Histoire du christianisme 484
Poupon : Le poème de la parfaite consécration à Marie 712
Problème de l'école (Le). Solutions modernes 243
Les psaumes et les cantiques du bréviaire romain 715
A. Quarto di Palo : L'Uomo e Dio 357
Y. Raguin : Théologie missionnaire de l'ancien testament 587
H. A. Reinhold : The spear of gold 354
P. Renaudin : Mystiques et saints de chez nous 487
A. Richomme : Blanc, rouge et or. Notre rosaire 590
E. Rideau : Séduction communiste et réflexion chrétienne 242
M. Rigolet : Un traité de l'Eglise au moyen âge: étude historique et doctrinaire du « De Regimine Christiano » de J. de Viterbe.. 605
Aug. Rivet : Traité du culte catholique et des lois civiles d'ordre religieux 720
A. M. Roguet : L'histoire sainte des petits et des grands. 1. La création, le péché..... 588
H. Rondet : Problèmes pour la réflexion chrétienne 714
M. J. Rouet de Journel : Textes ascétiques des Pères de l'Eglise 234
Ruysbroeck : Œuvres choisies 362
Tellier : Atlas historique de l'Ancien Testament 253
The New Testament 355
S. Thomas d'Aquin : La prophétie 590
S. Thomas Aquinas : On searching into God 355
Tiers-Ordre protestant (Cérémonial) « Les Veilleurs » 238
G. Truc : Saint Vincent de Paul 599
J. Varraud : La famille divine. Manuel d'enseignement religieux 592
Vérine : La vie intime des Hardange 718
J. de Voragine : Saint Dominique 595
M. Zundel : Itinéraire 366

31.753 — Imp. LAHURE, Paris. — 31.1064
— Le gérant de cette publication : —
R. P. Plé, 29, Bld de Latour-Maubourg, Paris-7e
Dépôt légal : Deuxième trimestre 1948. - N° d'ordre 10.660